

Les femmes mémorables et leurs discours héroïques

Auteurs : Madeleine de Scudéry et Georges de Scudéry
Édition et choix de Tom Portal

Titre original :

Les femmes illustres ou Les harangues héroïques de Madeleine de Scudéry et Georges de Scudéry avec les véritables portraits de ces héroïnes tirés de Médaille Antiques de 1642

Mise en page et couverture d'Alissa Majoor

Relecture par Ludivine Toutenhoofd

Achevé d'imprimer par Amazon Kindle Direct Publishing en décembre 2023

Dépôt légal : décembre 2023

ISBN : 978-2-9588847-0-3

Copyright : 00083295-1

Tous droits réservés – © Tom Portal – 2023

Édition : Tom Portal – 1b, rue Charles Deguy 91230 Montgeron

Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit, d'adaptation ou de traduction,
réservés pour tous pays

Avant-propos

C'est avec grand enthousiasme que je vous présente *Les Femmes mémorables et leurs discours héroïques*, un ouvrage captivant qui mêle histoire et littérature à travers vingt discours fictifs prononcés par des femmes légendaires de l'Antiquité. Avant d'entamer cette aventure, il est crucial de préciser que ce livre est une retranscription minutieuse de *Les femmes illustres ou les harangues héroïques* de Madeleine de Scudéry et Georges de Scudéry, avec les véritables portraits de ces héroïnes tirés de Médaille Antiques, en 1642, visant à remettre ces discours au goût du jour tout en préservant leur essence singulière.

Ces discours, autrefois écrits dans un vieux français, ont été traduits et reformulés avec soin pour que leur beauté et leur éloquence puissent être appréciées aujourd'hui. L'idée originale des auteurs ainsi que la substance même de leurs pensées et de leurs paroles ont été scrupuleusement respectées afin de garantir l'authenticité de cet écrit.

Les personnages que vous rencontrerez dans *Les Femmes mémorables et leurs discours héroïque* ont été bien réels, et les auteurs se sont efforcés au maximum de respecter l'histoire et les faits connus sur ces femmes remarquables. Bien que ce livre comporte de nombreuses références historiques, il ne s'agit en aucun cas d'une narration d'événements authentiques. Les discours présentés ici sont le fruit de l'imagination des auteurs, qui ont cherché à donner vie à des figures emblématiques et à leurs pensées, tout en considérant le contexte qui les a vues évoluer.

Cependant, que ces discours soient fictifs ne saurait diminuer la qualité et la portée des idées qu'ils véhiculent. Au contraire, c'est à travers cette fiction que nous pouvons explorer les pensées et les émotions profondes de ces femmes exceptionnelles, offrant ainsi une perspective intime sur leur vie et leur époque. Leur éloquence et leur sagesse transcendentales nous touchent encore aujourd'hui, nous rappelant que les enseignements du passé sont toujours pertinents et précieux.

En parcourant ces pages, j'espère que vous serez transportés dans un voyage envoûtant à travers le temps, où la rhétorique des personnages vous guideront vers de nouvelles réflexions. Puissent ces discours fictifs, désormais traduits et reformulés, apporter à chaque lecteur une vision et une sagesse qui traversera les époques.

Je vous souhaite une excellente lecture et j'espère que *Les Femmes mémorables et leurs discours héroïques* vous inspirera autant qu'il m'a inspiré dans sa retranscription et son adaptation moderne.

Tom Portal

Résumé

Plongez au cœur de l'époque antique et découvrez l'esprit éloquent et le bon sens de femmes légendaires dans ce livre captivant, mêlant histoire et littérature, qui donne vie à des figures emblématiques telles que Zénobie, Cléopâtre, Sappho, Octavie, Sisybambis, Amalasonte, Bérénice, Lucrèce et bien d'autres à travers des discours fictifs.

En parcourant ces pages, vous serez transporté dans les palais somptueux et les champs de bataille épiques de l'Antiquité. Ces femmes audacieuses et inspirantes prennent la parole pour exprimer leurs pensées, leurs passions, leurs ambitions et leurs philosophies qui résonnent encore aujourd'hui.

Chaque discours témoigne des émotions et des convictions profondes de ces femmes puissantes, offrant un regard intime sur leur vie et leur époque. Du courage de Zénobie face à l'Empire romain à la sagesse de Cléopâtre dans la tourmente politique, en passant par la poésie envoûtante de Sappho et la dignité d'Octavie dans l'ombre de son frère, ces femmes extraordinaires se révèlent dans toute leur splendeur. Un incontournable pour tous les amateurs d'histoire, de littérature et d'éloquence.

À propos des auteurs

Madeleine de Scudéry, une éminente femme de lettres française du XVII^e siècle, était associée au mouvement de la Préciosité. Surnommée Sappho à l'époque, elle tenait un salon littéraire très réputé, fréquenté par des personnalités influentes de son temps. La Préciosité était une catégorie tardive des mouvements littéraires du XVII^e siècle, caractérisé par des femmes aristocrates au comportement mondain et aux ambitions littéraires étonnantes. Elle reflétait l'émergence de femmes dans les milieux intellectuels parisiens, qui plaidaient pour l'égalité des sexes dans l'accès à l'éducation et au savoir. Elle est devenue un personnage central dans certaines œuvres, notamment dans le roman policier allemand *Das Fräulein von Scuderi*. Un jardin à Paris porte son nom en souvenir de sa contribution à la culture littéraire de l'époque.

Georges de Scudéry était un écrivain français du XVII^e siècle, frère aîné de Madeleine de Scudéry. Issu d'une famille noble provençale, il fut orphelin et presque sans fortune à l'âge de douze ans. Après avoir servi dans l'armée du duc de Savoie et de Louis XIII, il se consacra pleinement à la littérature. Scudéry était connu pour sa vanité et sa présomption, se vantant de ses exploits militaires et de son appartenance à la noblesse. Il s'impliqua dans des controverses littéraires avec des écrivains tels que Corneille et fit preuve d'une grande productivité d'écriture, surtout dans le domaine théâtral. Il fut également membre de l'Académie française et écrivit de prestigieux romans, souvent attribués à sa sœur Madeleine.

Sa vie fut marquée par des périodes de pauvreté et d'exil, mais il reçut finalement une pension royale avant de décéder à l'âge de 66 ans.

Table des matières

Avant-propos	2
Résumé	3
À propos des auteurs	3
Premier discours : Artémise à Isocrate	6
Second discours – Mariamne à Hérode	11
Troisième discours – Cléopâtre à Marc-Antoine	20
Quatrième discours – Sisygambis à Alexandre	27
Cinquième discours – Sophonisbe à Massinissa.....	34
Sixième discours – Zénobie à ses filles	40
Septième discours – Porcie à Volumnius.....	50
Huitième discours – Bérénice à Titus	56
Neuvième discours – Panthée à Cyrus	63
Dixième discours – Amalasonte à Théodat.....	69
Onzième discours – Lucrèce à Collatin	75
Douzième discours – Véturie à Volumnia	80
Treizième discours – Eudoxie à Théodose	88
Quatorzième discours – Pulchérie à Flavien.....	94
Quinzième discours – Calpurnie à Lépide	101
Seizième discours – Livie à Mécène	116
Dix-septième discours – Clélie à Porsenna	125
Dix-huitième discours – Octavie à Octave	132
Dix-neuvième discours – Agrippine au peuple romain	138
Vingtième discours – Sappho à Érinna.....	148

Premier discours : Artémise à Isocrate

Artémise, reine de Carie

Contexte

Après qu'Artémise II a fait appel aux plus talentueux architectes de son époque pour construire le magnifique tombeau de son mari, le mausolée d'Halicarnasse qui devint par la suite l'une des sept merveilles du monde, son amour pour son cher Mausole n'était pas encore pleinement comblé. Elle fit venir de Grèce les orateurs Isocrate et Théopompe, véritables légendes de l'Antiquité. Elle engagea ces grands hommes à déployer leur éloquence en faveur de son défunt mari dont ils immortalisèrent la mémoire. Ainsi, pour obtenir cette faveur, cette inconsolable femme s'adressa à eux de la manière suivante, après que l'intensité de son amour eut fait momentanément oublier qu'elle se tenait devant le célèbre Isocrate.

Artémise à Isocrate

C'est à travers vous, orateur, que j'espère l'immortalité pour Mausole. C'est à vous qu'appartient la tâche de donner une âme à toutes les statues que j'élève pour lui. C'est à vous de lui construire un tombeau impérissable, défiant les révolutions des siècles, et qui immortalisera à jamais Mausole, Isocrate et Artémise. Je ne crois pas que le temps et le hasard respectent l'or, le marbre, les joyaux, la pierre et les autres matériaux précieux que j'utilise pour ériger ce monument somptueux. Non, je sais que ces trois cents colonnes, dont l'ordre est soigneusement observé, dont les bases sont solidement ancrées, dont les ornements sont magnifiques et où l'art surpassé la matière, ne seront qu'un jour des ruines pitoyables. Peu de temps après, il n'en restera plus rien. Tous ces bas-reliefs qui décorent les quatre faces de cette sépulture seront effacés par les affronts des saisons, et nous pourrons à peine distinguer quelques figures imparfaites parmi celles que nous admirons aujourd'hui. Ces obélisques, qui semblent défier la tempête, pourraient être renversés par la foudre et réduits en cendres. Ces vases fumants, ces flambeaux éteints, ces trophées d'armes et tous les ornements que l'architecture peut offrir ne pourront empêcher la destruction de cet ouvrage. Même si j'ai utilisé toutes mes richesses pour ce tombeau et que je l'ai rendu, par les mains expertes de Scopas, de Bryaxis, de Timothée et de Léocarès, l'une des merveilles du monde, si personne ne prend soin de préserver sa mémoire par écrit, les statues que j'ai fait ériger, l'or, le marbre, les joyaux, la pierre, les matériaux précieux, les colonnes, les bas-reliefs, les obélisques, les vases fumants, les flambeaux éteints et tous les ornements architecturaux qui apparaissent dans cette œuvre n'empêcheront pas que Mausole, son tombeau, ses architectes, ses sculpteurs et Artémise elle-même ne soient ensevelis dans l'oubli. Ils seront inconnus pour les siècles lointains du nôtre comme s'ils n'avaient jamais existé.

Ainsi, c'est à vous, Isocrate, c'est à vous, Théopompe, de donner des fondements plus solides à cet édifice, d'animer tous ces marbres par des inscriptions grandioses, de ressusciter Mausole, de me faire vivre éternellement même si je sens que ma mort est imminente. Je ne vous demande pas, Isocrate, de louer Hélène ou Bucéphale, comme vous l'avez fait autrefois.

Je vous offre un sujet plus glorieux et plus facile : les qualités de Mausole et l'amour légitime d'Artémise sont des thèmes plus nobles que l'inhumanité de Bucéphale ou la légèreté d'Hélène. Votre éloquence n'aura pas à dissimuler des crimes. Tous les subterfuges que la rhétorique enseigne pour imposer des mensonges et les rendre vraisemblables ne serviront à rien. Sans emprunter quoi que ce soit aux sophistes, il suffira que vous écriviez en tant qu'orateur, philosophe et historien à la fois. L'éloquence, ce privilège rare accordé par les dieux aux hommes comme un rayon de leur divinité, ne devrait être employée que pour protéger l'innocence ou pour éterniser l'intégrité. Ceux qui ont élevé la Persuasion au rang de déesse n'avaient pas l'intention de la soumettre aux caprices des hommes. Ils savaient sans doute que l'éloquence est un don céleste qui ne doit jamais être profané. Le pouvoir qu'elle détient pour exciter ou apaiser les passions les plus violentes, pour émouvoir les cœurs les plus endurcis, pour persuader les plus défiants, pour contraindre les plus obstinés à se plier à notre volonté, et pour nous pousser à nous opposer à nous-mêmes en abandonnant nos propres opinions pour suivre celles des autres, tous ces avantages ne nous ont pas été donnés pour être utilisés avec injustice ou illusions. Au contraire, c'est elle que les dieux ont choisie pour montrer au monde la beauté de la morale afin de remporter de nouvelles conquêtes chaque jour. C'est grâce à elle que les hommes qui la possèdent acquièrent l'immortalité en immortalisant les autres. C'est elle qui, malgré le temps et les aléas de la vie, préserve la mémoire des belles actions. C'est elle qui, malgré la destruction des royaumes et des empires, perpétue le souvenir des rois et des empereurs, et même lorsque leurs cendres ne reposent plus dans leurs tombeaux, que leurs palais sont en ruines, que leurs villes les plus célèbres sont abandonnées, que leurs statues sont renversées et que leurs royaumes ont changé de nom, elle continue de montrer à toute la terre une image de leurs valeurs. Oui, plusieurs siècles après leur disparition, ils vivent encore parmi les hommes, ils ont toujours des amis et des sujets, on les consulte pour guider la conduite de notre vie, on imite leurs bonnes qualités, on leur rend de nouveaux éloges. L'envie ne ternit plus leur gloire, on leur accorde toute les louanges qu'ils méritent, la vénération qu'on leur porte est si grande qu'on ne visite les lieux qu'ils ont habités qu'avec une certaine timidité. Et s'il reste encore quelques vieilles ruines de leurs bâtiments, on les respecte pour ce que le temps n'a pas respecté, on les regarde avec plaisir, on les préfère à toute la magnificence des temps modernes, et même les peintres ornent leurs tableaux de ces prestigieuses ruines pour en perpétuer la mémoire.

Après cela, Isocrate, ne soyez pas étonné si je souhaite ardemment que votre éloquence fasse une apologie de mon cher mari. Je suis pleinement consciente de l'estime dont elle bénéficie partout en Grèce, et je prévois avec certitude qu'elle sera reconnue dans les siècles à venir. Tous les écrits portant le nom d'Isocrate ou de Théopompe seront vénérés par le temps, la fortune et tous les hommes. Ils traverseront toutes les nations et tous les siècles sans subir d'offenses, et ils bénéficieront de la même réputation que ceux qu'ils auront décrits.

Il se pourrait même que des personnages brillants, grâce à l'estime qu'ils auront pour vos œuvres, vous fassent discourir dans des langues qui n'ont pas encore été inventées, et que, dans le rayonnement de votre gloire, ils pensent ajouter quelque chose à la leur en les publant. Parlez donc, Théopompe, parlez donc, Isocrate, des valeurs de Mausole et de l'amour d'Artémise afin que tous les hommes en parlent après vous. Mais ne vous imaginez pas qu'il y a une quelconque vanité dans ma demande. Non, Isocrate, je ne souhaite pas que vous cherchiez en ma personne ou dans ma vie de quoi faire un éloge magnifique. Je ne veux pas que vous racontiez que je suis née avec la couronne d'Halicarnasse. Je ne veux pas que vous révéliez que, malgré ma condition de femme, j'ai su exercer l'art de régner. Je ne veux pas que vous appreniez à la postérité l'estime extraordinaire que le grand Xerxès avait pour moi. Je ne veux pas que vous disiez que j'ai fait le voyage de Grèce avec lui. Je ne veux pas que vous disiez que j'occupais la première place à son conseil et que mes recommandations étaient toujours suivies. Je ne veux pas que vous parliez des exploits que j'ai accomplis pendant cette guerre ni de la récompense excessive que les Athéniens promettaient à quiconque me remettrait entre leurs mains. Je veux simplement que vous affirmiez qu'Artémise était reine de Carie parce qu'elle avait épousé Mausole qui en était roi, qu'Artémise n'a jamais eu d'autre passion que celle d'aimer parfaitement son mari, qu'après l'avoir perdu, elle a perdu le désir de vivre, et enfin qu'après ce malheur, Artémise n'a eu d'autre préoccupation que de perpétuer sa mémoire. Mais après avoir dit toutes ces choses et avoir loué Mausole autant qu'il le méritait, après avoir exposé ma douleur, ou plutôt mon désespoir aussi intense qu'il est, n'oubliez pas d'apprendre à la postérité qu'après avoir fait construire le monument le plus somptueux jamais vu, je n'ai pu trouver une urne digne de contenir ses cendres. Le cristal, l'albâtre et toutes les pierres précieuses produites par la nature ne semblaient pas exprimer suffisamment mon affection. Il ne suffisait pas d'être seulement magnifique et généreux pour lui donner une urne en or recouverte de diamants, mais pour lui offrir mon cœur comme urne, il fallait être Artémise.

C'est là, Isocrate, que je renferme les cendres de mon cher seigneur ; c'est là, Théopompe, que je dépose ces chères reliques, attendant avec impatience que son tombeau soit prêt à recevoir cette immortalité que je lui ai prodiguée. C'est véritablement mon cœur qui doit servir d'urne aux cendres de mon cher Mausole. Il me semble que je leur donne une nouvelle vie en les plaçant ainsi, et il me semble aussi qu'elles me communiquent cette froideur mortelle que je ressens. Et il est juste que Mausole, ayant toujours été dans mon cœur tant qu'il a vécu, y soit encore après sa mort. Si j'avais mis ses cendres dans cette urne en or entièrement recouverte de piergeries, peut-être qu'avec le temps, quelque conquérant injuste serait venu ouvrir son tombeau, emporterait l'urne, disperserait les cendres au vent et séparerait les miennes de celles de Mausole. Mais de la manière dont je procède, nous serons inséparables. Aucun tyran ne peut troubler ma paix, car il n'en existe aucun capable de m'éloigner de mon cher seigneur.

Voilà, Isocrate, ce que vous devez dire, voilà, Théopompe, ce que je veux que vous disiez de moi. Mais pour mon cher mari, n'oubliez rien de tout ce qui peut lui être glorieux et de tout ce qui était réellement en lui. Parlez de sa redoutable ferveur envers ses ennemis, de son amour pour ses sujets et du respect qu'il inspirait à tous les princes voisins. Parlez des grandes qualités de son âme ainsi que des grâces qu'il avait reçues de la nature. Louez sa valeur à la guerre, sa douceur en temps de paix, son équité et sa clémence envers tous. Enfin, formez-vous l'image d'un prince accompli, et vous aurez le véritable portrait de Mausole. Mais après avoir dit toutes ces choses sur ce prestigieux mari, parlez avec ardeur de l'amour qu'il avait pour moi et de celui que j'ai toujours eu pour lui. Répandez cette passion aussi forte, pure et fidèle qu'elle a été. Détrompez ceux qui croient que le crime est le carburant de l'amour et pensent qu'une passion légitime ne peut être aussi ardente, durable et agréable. Apprenez-leur que Mausole et moi donnons un exemple qui détruit toutes leurs expériences et tous leurs raisonnements, car même si notre amour a été empreint d'innocence, il n'en a pas moins été brûlant, persistant jusqu'à la mort et infiniment plaisant pour nous. Parlez donc avec éloge de cette liaison qui constraint deux personnes prestigieuses à s'aimer éternellement. Mais, si possible, dépêchez-vous de me satisfaire. Employez même votre éloquence pour persuader tous ceux qui œuvrent au tombeau de Mausole d'accélérer leur travail, car le mien touche bientôt à sa fin. Les maigres cendres qu'il me reste de mon cher Mausole seront bientôt consumées, et une fois cela accompli, je n'aurai plus rien à faire dans ce monde. Tout ce qui se trouve sur terre ne saurait plus éveiller mon esprit. Je suis insensible à tout, sauf à la douleur. Le seul désir qui habite mon âme est de rejoindre mon cher Mausole et d'être certaine que vous prendrez soin de sa gloire. Votre propre reconnaissance devrait vous y encourager, la compassion devrait vous y pousser, et s'il est permis d'offrir d'autres récompenses aux philosophes que le simple plaisir de faire le bien, considérez les dépenses que j'engage pour la construction de ce magnifique tombeau et jugez que celle qui dépense tant de trésors pour des marbres muets ne sera pas avare lorsque vous parlerez à la gloire de son cher Mausole. Mais, quel que soit votre empressement à me satisfaire, ni les architectes ni vous n'aurez achevé vos ouvrages aussi vite que je terminerai le mien. Et si je ne me trompe pas, je mourrai assez tôt pour vous permettre d'illuminer l'éloge de Mausole par la mort de son Artémise.

Effet de ce discours

Cette vertueuse reine obtint ce qu'elle désirait : Isocrate et Théopompe parlèrent de son cher Mausole de manière si élogieuse que certains les accusèrent de flatterie intéressée. Quant à elle, il était légitime qu'elle presse les architectes, car ce somptueux tombeau n'était pas encore terminé qu'elle y reposa à son tour. Ceux qui avaient entrepris cette œuvre miraculeuse ne manquèrent pas de l'achever.

Pendant longtemps, il fut l'une des merveilles du monde, et sa renommée, solidement établie, perdure dans la mémoire des hommes, tout comme celle de Mausole et de la fameuse Artémise.

Notes

Artémise II est une reine d'Halicarnasse, morte en 351 av. J.-C. Elle est la sœur et l'épouse du roi Mausole. Artémise est connue pour ses faits d'armes en tant que stratège navale, commandante, et pour le deuil de son mari dont elle boit les cendres. Elle commande le mausolée d'Halicarnasse et le fait construire.

Halicarnasse est une ancienne ville d'Anatolie sur la mer Égée, dans l'ancienne province de Carie, actuellement sous le nom de Bodrum, dans le sud-ouest de la Turquie.

Mausole est un souverain de Carie de ma Perse Achéménide, pays du sud-ouest de l'Asie Mineure. À sa mort en 353 av. J.-C., le mausolée d'Halicarnasse est construit pour sa gloire.

La Carie est une région historique du sud-ouest de l'Asie Mineure, située entre la Lycie à l'est, la Pisidie au nord-est, la Lydie au nord et la mer Égée au sud-ouest. Elle correspond à l'actuelle région de Bodrum dans le sud-ouest de la Turquie.

Le **mausolée d'Halicarnasse** est le tombeau de Mausole. Il est considéré dans l'Antiquité comme la cinquième des Sept Merveilles du monde antique.

Isocrate est l'un des dix orateurs athéniens. Il est le fondateur d'une école de rhétorique célèbre qui forme beaucoup d'orateurs. Il gagne un concours d'éloquence qu'Artémise organise à la mort de son mari pour le rendre immortel.

Théopompe est un historien, homme politique et orateur grec.

Scopas est un célèbre sculpteur et architecte grec.

Bryaxis est un sculpteur grec probablement né à Athènes dans la première moitié du IV^e siècle av. J.-C.

Timothéos d'Épidaure, dit aussi Timothée, est un sculpteur grec.

Léocharès est un sculpteur grec du second classicisme, en activité des années 360 aux années 320 av. J.-C.

Bucéphale est le cheval d'Alexandre le Grand, remarquable conquérant de l'Antiquité, et seul homme parvenu à le dresser. Il le suit dans ses conquêtes en Asie, et participe aux plus grandes batailles.

Hélène est, dans la mythologie grecque, la fille de Zeus, divinité suprême de Grèce, et de Léda, maîtresse mortelle de Zeus. Selon la légende, elle est la plus belle femme du monde, surpassée à ce titre seulement par la déesse Aphrodite, déesse de la beauté.

Un **sophiste** est à l'origine un orateur et un professeur d'éloquence de la Grèce antique considéré pour sa culture et sa maîtrise du discours, et un type d'homme contre lequel la philosophie va en partie se développer. De nos jours, un sophiste est une « personne utilisant des sophismes, des arguments ou des raisonnements spéculatifs pour tromper ou faire illusion ».

Xerxès I^{er} est un haut roi perse, membre de la dynastie des Achéménides, ayant régné de 486 à 465. Il déclenche une guerre pour envahir la Grèce, ce qu'il fait jusqu'à Athènes avant d'être repoussé.

Second discours – Mariamne à Hérode

Mariamne, reine de Judée

Contexte

Peu de gens ignorent qu'Hérode accusa et fit périr sa femme, mais tous ne connaissent pas la plaidoirie de celle-ci pour sa défense. Parmi les deux historiens qui ont parlé d'elle, l'un était détaché de son époque et l'autre était le flatteur de son mari. Ainsi, il nous revient de chercher la vérité entre l'ignorance de l'un et les intérêts de l'autre. Pour ma part, j'avoue me ranger du côté de Mariamne, que ce soit par pitié ou par raison. Que ce soit sa beauté qui m'éblouisse ou son innocence qui m'éclaire, je ne peux croire qu'une princesse issue du glorieux et généreux sang des Maccabées ait terni sa réputation. Je préfère croire qu'Hérode est resté Hérode, c'est-à-dire injuste et sanguinaire. Voici donc l'apologie de cette belle infortunée, qui aura plus de crédit dans sa bouche que dans la mienne. Écoutez-la parler et remarquez dans sa fierté le véritable caractère et l'humeur de Mariamne.

Mariamne à Hérode

Je parle aujourd'hui sans crainte de la mort ni désir de la vie. Même si je suis sûre que la renommée me rendrait justice après ma disparition, je me défends moi-même contre mes accusateurs et ennemis. Je considère mon dernier jour comme le premier de ma félicité et j'attends avec fermeté l'heure de mon instance, espérant ainsi déstabiliser ceux qui me persécutent. Mais puisque ma réputation est attaquée autant que ma vie, il serait lâche de supporter les diffamations sans répliquer. L'innocence et la gloire sont des choses si précieuses qu'il faut tout faire pour les préserver. Alors, permets-moi, seigneur, si la petite-fille d'Hyrcan peut s'adresser à toi ainsi, de te rappeler qui tu es et qui je suis. En comparant mes actions passées aux accusations portées contre moi, tu pourras te préparer à accueillir les vérités que je m'apprête à te dévoiler.

Il est certain que tu n'as pas oublié que je suis issue de cette lignée prestigieuse qui, depuis des siècles, a donné des rois à la Judée. Tous mes prédécesseurs ont légitimement tenu le sceptre que tu détiens actuellement. Par le droit de leur naissance, ils ont porté la couronne que le hasard a placée sur ta tête. Si les choses avaient suivi l'ordre habituel, au lieu d'être mon juge, j'aurais pu te compter parmi mes sujets et exercer de plein droit sur toi le pouvoir que tu m'usurpes.

Cependant, étant donné cette naissance qui m'obligeait à une morale exceptionnelle, dès qu'Hyrcan m'a sommée d'être ton épouse, connaissant l'obéissance que je lui devais, sans tenir compte de l'inégalité entre nous, je t'ai accepté comme mari. Tu sais comment j'ai vécu avec toi, malgré le fait que mes idées étaient totalement opposées aux tiennes. Même si ton alliance était aussi honorable que la mienne était glorieuse, tu aurais pu avoir davantage de complaisance et de témoignages d'affection de ma part. Depuis lors jusqu'à la perte d'Hyrcan, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je pensé de mal à ton égard ? Rien, si ce n'est que je n'ai pas pu me réjouir de tes victoires, car elles étaient mauvaises pour mes parents. Même si j'ai un cœur aussi grand que ma noble naissance, je n'ai pu m'asseoir sur le trône de mes prédécesseurs qu'en versant des larmes, car je ne me sentais pas légitime et juste, du moins en tant que femme d'Hérode. Mais tu sais que, malgré ce sentiment que la raison et la nature me donnaient, j'essayais au moins de te cacher mes pleurs. À cette époque-là, je m'efforçais moi-même de te justifier dans mon esprit, et tant que tu n'avais que de l'ambition sans cruauté, je t'approuvais plutôt que de t'accuser. Je qualifiais cette passion d'erreur des natures grandioses et de marque infaillible d'une personne destinée à accomplir de grandes choses. Combien de fois ai-je dit en moi-même que si la fortune t'avait donné des ennemis légitimes, tu aurais été le plus grand prince de la terre ? Combien de fois ai-je souhaité que cette grande et merveilleuse volonté qui t'anime, et ce cœur invincible qui te pousse à tout entreprendre t'aient porté à régner sur des peuples dont tu aurais pu être le conquérant, et non pas l'usurpateur ? Hélas ! Si tu connaissais tous les vœux que j'ai faits pour ta gloire, tu ne me croirais pas capable d'avoir voulu les mettre de côté et oublier les miens. Mais peut-être que c'est pour cette faute que le ciel me punit ? Cependant, je refuse d'avoir des regrets, et bien que je me trouve aujourd'hui en danger de perdre la vie, je ne peux pas m'en vouloir d'avoir préservé ta gloire par mes conseils lorsque, contre toute apparence, tu voulais te fier au traître Barzapharnès. Je ne te reproche pas cette confiance, je te la rappelle simplement pour te montrer que j'ai toujours fait tout ce que j'ai dû faire. Depuis lors, j'avoue que je n'ai pas toujours vécu de cette manière. Je n'ai plus caché mes pleurs, je n'ai plus étouffé ma voix. J'ai pleuré, j'ai crié, j'ai exprimé mes plaintes et mes regrets. Mais que pouvait faire de moins la petite fille d'Hyrcan qui venait de disparaître par tes ordres et par ta cruauté ? Que pouvait faire de moins la sœur d'Aristobule, que ton inhumanité avait fait périr pour consolider le sceptre entre tes mains ? Non, la patience aurait été criminelle en cette occasion.

J'étais sans doute destinée au trône, mais je ne voulais pas y monter, car je ne pouvais le faire qu'en marchant sur les corps de mon grand-père et de mon frère. Ce trône était souillé de leur sang, il fallait au moins le laver avec mes larmes puisqu'il n'était pas permis de répandre le sang de leurs bourreaux. Hélas ! Quand je me souviens de cet acte digne de compassion, celui de voir ce successeur de tant de rois, ce vénérable vieillard, recevoir la mort de celui qu'il avait accueilli dans sa famille, je frémis d'horreur, et je ne peux détourner mon attention, excepté lorsque l'image d'un Aristobule inanimé se présente à mes yeux. Qu'avait fait ce malheureux pour mériter son châtiment ? Il était jeune, sage, bon sans réserve, son plus grand défaut était sans doute de me ressembler. Mais hélas ! Ce défaut aurait dû lui être avantageux en cette occasion : car s'il était vrai que tu avais pour moi cet amour ardent que tu as toujours voulu me persuader d'avoir pour toi, même si Aristobule n'avait pas été mon frère, même s'il avait été coupable, tu aurais toujours dû respecter mon image à travers lui. La ressemblance de la personne aimée aurait pu adoucir les plus cruels et les faire changer de plan. Mais pourquoi m'adresser ainsi à celui qui me veut du mal et qui, en plus d'avoir renversé le trône de mes ancêtres, a fait tuer mon grand-père, noyer mon frère et éliminer toute ma famille ? Maintenant, il cherche à m'ôter mon honneur en m'accusant injustement de trois crimes auxquels je suis incapable de penser. On prétend que j'ai envoyé mon portrait à Antoine, que j'ai eu une relation particulière avec Joseph et que j'ai comploté contre ta vie. Est-il concevable que Mariamne doive répondre à de telles accusations ? Ne suffit-il pas de dire que si l'on m'incrimine, alors je suis innocente ? Non, je vois bien qu'en dépit de ma condition et de ma morale, il faut que je me prépare à être injustement condamnée. Bien que je vienne d'une lignée où je ne dois rendre compte de mes actions qu'à Dieu seul, il me faut pourtant les justifier devant vous qui êtes mes accusateurs, mes ennemis et mes juges.

Vous affirmez donc que j'ai envoyé mon portrait à Antoine, quelqu'un que je ne connais pas et qui ne m'a jamais vue. Sans fournir aucun détail à ce sujet, si ce n'est qu'il était en Égypte à l'époque, vous voulez néanmoins que cette accusation soit considérée comme une vérité absolue. Mais dites-moi, quel est le peintre qui l'a réalisé ? Qui l'a livré ? Quelles sont les personnes à qui Antoine l'a montré ? Où sont les lettres qu'il m'a écrites pour me remercier d'une telle faveur ? Car il est difficile de croire qu'il aurait reçu une preuve aussi extraordinaire de mon affection sans m'en exprimer sa gratitude. Le cœur de Mariamne n'est pas une conquête si peu glorieuse qu'il y aurait des rois sur terre qui ne seraient pas flattés de l'avoir accomplie. Cependant, il n'y a aucune trace des cadeaux qu'Antoine aurait apportés pour me conquérir ou me garder. Et franchement, en cette occasion, j'aurais dû non seulement oublier ma propre gloire, mais également perdre complètement la raison pour avoir pensé au crime dont on m'accuse.

Car si c'était à l'époque où tu faisais tout pour lui, jusqu'à lui envoyer tous tes joyaux et t'opposer à l'Empire romain en sa faveur, j'aurais été peu judicieuse dans mon choix et il m'était impossible de croire qu'Antoine, qui se vantait de générosité, trahirait un homme auquel il était aussi redévable pour une personne qu'il ne connaissait pas. Et si c'est depuis que vous n'êtes plus unis, en raison des machinations de Cléopâtre, cette accusation est encore moins crédible. J'aurais été bien imprudente de fournir moi-même des armes à mon ennemi, car à cette époque, tes intérêts étaient encore les miens. Et puis quelle crédibilité aurait eu ce geste ? À un moment où le monde entier était rempli de l'amour d'Antoine et de Cléopâtre, aurais-je envoyé mon portrait à Antoine ? Rome a-t-elle trouvé l'antidote pour le guérir des charmes de cette Égyptienne ? L'Empire a-t-il besoin de ce remède ou ai-je simplement voulu m'exposer à l'orgueil de cette malheureuse princesse dont la jalouse aurait sûrement éclaté ouvertement ? Non, Hérode, rien de tout cela ne s'est produit. L'innocence de Mariamne est si grande que même ses ennemis ne peuvent lui attribuer de véritables crimes. Et puis tu sais bien que ce que l'on appelle ma beauté ne m'a jamais rendue vaniteuse. J'ai toujours été plus préoccupée d'être méritante que belle. Cependant, je ne nie pas l'existence d'un portrait de Mariamne qui a circulé parmi tous les princes de la terre et qui sera peut-être conservé pendant longtemps.

Oui, Hérode, il y a une image immatérielle de Mariamne qui parcourt le monde, qui remporte des conquêtes innocentes et qui, sans son consentement, t'attire des ennemis secrets. Sa noble naissance, sa morale, sa patience et ta cruauté sont les seules couleurs utilisées dans ce portrait, et le sang qui coulera de mon corps ne manquera certainement pas de le rendre admirable pour la postérité. Mais pour répondre à la seconde incrimination qui m'est faite, même si elle est fausse et ne parvient pas à me faire changer de ton malgré ma confusion d'être contrainte de parler d'une telle chose, je dirais également que grâce au ciel, je n'ai pas d'autre accusateur que toi. Or tu étais à Laodicée pendant la période supposée de ce crime, tu es donc incapable de témoigner de mes actions. Je suis bien assurée que tes yeux et tes oreilles ne peuvent rien rapporter contre mon innocence. Et bien que ta cour soit composée uniquement de tes esclaves ou de mes ennemis, je suis certaine que même ta sœur Salomé, qui me hait par jalouse et par intérêt d'État, et qui observe avec un soin extraordinaire chacune de mes paroles et de mes actions, n'oserait affirmer avoir entendu une seule parole ou remarqué un seul de mes regards qui puisse remettre en question la modestie de Mariamne. Ce n'est pas que j'ignore que ta sœur puisse dire un mensonge, mais ce qui me donne cette audace, c'est que je sais que j'ai encore plus de prudence qu'elle n'a de malice. Et cependant, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les accusations portées contre moi sont un prétexte pour me perdre. Tu m'accuses d'avoir eu une liaison avec Joseph. Même si j'avais été capable d'un tel crime, aurais-je choisi le mari de Salomé, ma pire ennemie et confidente d'Hérode ? Elle était complice de tous les méfaits, elle était la geôlière de Mariamne. Néanmoins, tu oses prétendre qu'elle aurait dû me tuer pour obéir à tes ordres. Ciel, comment pourrais-je croire en un tel amour ?

Hérode, tu m'as dit adieu en pleurant, tu m'as regardée avec des yeux remplis d'affection, et pourtant tu aurais médité ma mort ? Si tu en étais capable, tu peux maintenant faire mine de me croire coupable pour me faire mourir innocente. Et ne me dis pas que cet ordre était le résultat de la forte passion que tu avais pour moi. La mort de la personne aimée ne peut jamais être une preuve d'affection. La haine et l'amour ne mènent pas aux mêmes actions, elles peuvent parfois régner successivement dans un cœur, mais jamais simultanément. Tout homme qui aime sincèrement ne peut pas vivre sans la personne aimée, mais il peut toujours mourir sans elle, et sa perte ne lui serait jamais une pensée agréable. Il devrait avoir le regret de s'éloigner d'elle, et non le regret qu'elle ne meure pas avec lui. Mais ta manière d'aimer est tout à fait singulière, et tes penchants sont naturellement si cruels que les poisons et les poignards sont les cadeaux les plus plaisants que l'on puisse recevoir de toi lorsque tu souhaites témoigner de ton amitié. Dis-moi, comment peux-tu concilier toutes ces choses ? Étant consciente que le ciel me protège, je suis convaincue que si je devais mourir, ma mort serait arrangée de façon que ton injustice et mon innocence soient clairement révélées.

Tu dis que j'ai envoyé mon portrait à Antoine et donc que j'ai eu une liaison avec lui. Et dans le même temps, tu m'accuses d'avoir eu une autre liaison avec Joseph, car tu prétends que je lui ai confié la chose la plus importante pour toi, pour m'avoir dévoilé tes intentions meurtrières à mon égard. Il est impossible que je me sois donnée entièrement à lui en guise de récompense pour cette information. Réfléchis bien, Hérode, à ce que tu dis. Antoine et Joseph auraient-ils pu coexister dans mon cœur ? Étaient-ils des rivaux du même rang et du même mérite ? Et cette Mariamne dont la naissance est si élevée et illustre, dont l'âme est si admirable et glorieuse que certains considèrent cette fière noblesse comme un défaut plutôt qu'une qualité, aurait-elle pu succomber à la même faiblesse pour deux hommes si différents, que leur seul point commun est qu'il leur aurait été impossible de toucher son cœur s'ils l'avaient tenté ? Ma conquête n'est pas aussi facile que tu sembles le croire, et je suis étonnée que toi, qui n'as jamais essayé, imagines qu'elle ait été si simple pour les autres. Je reconnais que Joseph m'a révélé ta mauvaise intention à mon égard, mais je ne l'ai pas cru. Au début, j'ai songé que c'était une méchanceté de Salomé, qui voulait me pousser à t'affronter ouvertement pour causer ma perte. Elle pensait que ma mort me toucherait plus que celle d'Hyrcan et de mon frère. Ce qui m'a fait douter davantage, c'est que Joseph essayait de me convaincre que je devais te remercier pour cette manifestation extrême de ton amour envers moi. De plus, il ne m'a révélé ce complot qu'à ton retour, et il l'a fait en présence de ma mère et de toutes mes femmes, sans en faire un secret. Je dois admettre que même si je m'attendais à tous de ta part, j'ai douté de la véracité des paroles de Joseph. Je pensais qu'en tant que père de nos enfants, tu n'étais pas capable d'une telle cruauté. Je n'ai pas pris de décision ferme dans mon esprit et j'ai attendu ton retour. Je t'ai accueilli avec la même tristesse que j'ai toujours eue depuis la perte d'Hyrcan et d'Aristobule, sans rien te reprocher de plus.

En observant tes actions, je dois admettre que je doutais toujours de la véracité des paroles de Joseph. La malveillance de Salomé a cependant accru mes soupçons, et lorsque je t'en ai parlé, c'était davantage pour clarifier la situation que pour t'accuser. Car si cela avait été vrai que j'avais une affection particulière pour Joseph et que j'avais pris ce qu'il m'avait confié comme une pure vérité et comme une preuve de sa compassion envers moi, je serais plutôt morte que de l'avoir révélé, et ce malheureux serait encore en vie.

Voilà pourtant tous les témoignages de bienveillance que je lui ai accordés : personne ne prétend que nous avions une relation particulière, personne ne dit qu'il venait souvent dans ma chambre, et enfin je n'ai rien fait de plus pour lui que ce qu'aurait pu faire sa plus cruelle ennemie si elle avait été dans la même situation. Certes, je l'aurais mal récompensé si j'avais agi ainsi. Tu affirmes également que la haine et la vengeance m'ont poussée à gratifier Joseph après avoir connu ton intention. Mais sache que les grandes âmes prennent les autres comme exemple et ne commettent pas les mêmes erreurs. Les crimes des autres leur inspirent une telle horreur qu'elles ne sont jamais plus fermement attachées au bien que lorsqu'elles sont témoins du mal. Et pour ma part, je pense que j'aurais été moins innocente si tu avais été moins injuste. Enfin, si Mariamne, issue de tant de rois, avait voulu donner son affection à quelqu'un, cela n'aurait pas été au mari de Salomé ni au favori d'Hérode. Et si elle avait été capable de punir les crimes d'autrui, elle n'aurait pas causé la mort de celui qu'elle aurait cru vouloir préserver. Tu sais trop bien quel fut mon étonnement lorsque après mon discours, j'ai compris par ta réponse que c'était vrai. J'en fus tellement surprise que je perdis presque la parole. Cependant, je n'anticipais pas l'accusation qui pèse aujourd'hui sur moi. La simple connaissance de ton crime et de l'innocence de Joseph, que j'exposais à ta cruauté, est l'objet de toute ma douleur. Depuis lors, Salomé, profitant de cette occasion pour me faire disparaître, comme elle le manigance depuis longtemps, t'a sans doute persuadé que j'avais voulu t'assassiner.

Et voici le seul crime pour lequel un témoin se trouve contre moi. Mais il est ici plus pour justifier que pour convaincre. Quelle crédibilité peut-on accorder au fait que, pour un projet d'une telle importance, je me sois confiée à un homme d'une si basse condition ? Ai-je l'habitude de converser avec de telles personnes ? Comment est-il venu dans mon appartement ? Est-il de ma famille ou parent de l'un de mes officiers ? En quel lieu ai-je parlé avec lui ? De quelle manière l'ai-je soudoyé pour qu'il dénonce les joyaux que je lui ai donnés, pour qu'il exhibe l'argent qu'il a reçu pour un si grand projet ? Car il est déraisonnable de penser qu'il aurait risqué sa vie sur une simple espérance. Ce témoin, ou plutôt cet inconnu, répondra peut-être que, n'ayant pas l'intention d'accomplir cette action et voulant au contraire t'en avertir, il n'a pas songé à une récompense. Mais je réplique à cet imposteur qu'afin de me donner aucune raison de le soupçonner, il aurait dû accepter tout ce que je lui aurais offert, comme preuve de ma conspiration.

Mais ne l'ayant même pas évoqué et ne pouvant le montrer, car ce paiement n'existe pas, cela constitue une forte et convaincante indication de son mensonge. En effet, l'argent peut encourager les mercenaires et les âmes faibles à faire de mauvaises actions, tandis que les gens dignes et admirables trouvent leur motivation dans leurs rêves et leurs espoirs. Il faut attirer les mercenaires par la vue d'une récompense certaine, sinon ce type de personne ne sert à rien. Et trop d'exemples de ton règne devraient t'avoir appris ce que je dis. S'il est vrai que l'on peut démontrer que moi et les miens n'avons pas eu de liens avec cet homme, il n'en est pas de même pour Salomé, ta sœur et mon ennemie. Mes femmes m'ont depuis longtemps avertie qu'à l'encontre de la coutume et du savoir-vivre en vigueur aujourd'hui, il lui rendait souvent visite, même dans son cabinet. Cependant, comme je n'ai jamais pu m'abaisser à prêter attention à de telles choses et que par un excès de bonté, je ne soupçonne pas facilement les autres, j'ai écouté ces dires sans y accorder de crédit. Mais si tu souhaites les obliger à te résumer les nombreuses conversations qu'ils ont eues ensemble, je t'assure que tu ne trouveras pas de réponses précises. Et puis, où aurais-je obtenu du poison ? Qui l'aurait préparé ? D'où l'aurais-je fait venir ? Et pourquoi, si j'avais eu cette intention, aurais-je eu besoin d'impliquer cet homme ? N'était-il pas plus facile, lors des multiples rencontres où nous avons mangé ensemble, de t'empoisonner de ma propre main, sans me confier à qui que ce soit ? Pourquoi n'aurais-je pas tenté la chose dès ton retour de Laodicée, tout comme on prétend que je l'ai fait après ton retour de Rhodes, puisque Joseph m'avait alors révélé tes cruelles intentions ? Enfin, Hérode, toutes ces choses sont peu plausibles, et même l'esprit le moins intelligent voit bien que si je n'étais pas issue des rois de Judée, si je n'étais pas tempérante, je n'aurais pas tous ces ennemis. Or, il faut que je sois entourée de mes ennemis, car si je n'étais pas destinée à être en danger, je n'aurais pas envoyé mon portrait à Antoine, je n'aurais pas conspiré avec Joseph, je n'aurais pas cherché à te faire du mal, et ma propre sécurité serait donc garantie. Mais parce qu'elle est d'un sang trop prestigieux et que son âme est trop pure pour tolérer les complots et la lâcheté de ses ennemis, il faut que Mariamne meure, il faut qu'elle périsse, et qu'elle soit sacrifiée pour la haine de ses persécuteurs. Ils le veulent ainsi, et je m'y suis résolue.

Ne pense donc pas, injuste et cruel Hérode, que je parle dans l'intention de te faire flétrir. Je cherche à préserver ma réputation et non à toucher ton cœur. Car, comme je l'ai dit au début de mon discours, ce n'est ni la crainte de la mort ni le désir de la vie qui me font épiloguer aujourd'hui. La première ne me ferait que perdre ma couronne, et l'autre ne m'apporterait que des supplices. Ce n'est pas parce que j'espère échapper au danger dans lequel je suis que j'ai décidé de me justifier. Je sais que mon arrêt de mort est signé, que mes bourreaux sont prêts à me couper la tête et que ma tombe est déjà ouverte pour me recevoir. Mais ce qui m'a poussée à agir ainsi, c'est que tous ceux qui m'écoutent puissent apprendre au monde que même mes ennemis n'ont pas pu, malgré toutes leurs machinations, porter atteinte à mon intégrité ni trouver un prétexte plausible pour me condamner.

Si j'obtiens ce service de ceux qui m'écoutent, je mourrai presque sans douleur. Et je dirai absolument sans regret à mes chers enfants que je te laisse de s'exiler de la maison paternelle, car je ne doute pas, aussi honorables soient-ils, qu'ils s'attirent ta haine aussi bien que moi. Les plaintes qu'ils feront de ma mort constitueront des crimes contre toi : tu croiras qu'ils en voudront à ta vie en pleurant la perte de la mienne. Hélas, je les vois déjà maltraités par cette esclave qui fut ta première femme, je les vois soumis à l'humour violent de ton fils Antipater, à la calomnie de Salomé, aux outrages de Phéroas et à ta propre cruauté. Et peut-être que les mêmes bourreaux qui me feront mourir répandront leur sang, ou plutôt achèveront de verser celui de ma lignée. Je te vois déjà, injuste et cruel, à la fin de tant de meurtres. Mais n'espère pas jouir paisiblement du fruit de tant de funestes victoires. Tu cherches un repos que tu ne trouveras pas. Tu seras toi-même ton accusateur, ton juge et ton bourreau. Les ombres de tant de rois dont je suis descendante et que tu outrages en ma personne t'entoureront de toutes parts. Celles du vil Hyrcan et du jeune Aristobule te troubleront toute ta vie. Tu te verras toujours couvert du sang de tes enfants, et l'image de Mariamne poursuivie par les bourreaux qui l'attendent te suivra toujours pas à pas. Tu la verras toujours, que ce soit en veillant, que ce soit en dormant, qui te reprochera ta mort. Tu auras dans ton cœur le repentir, la honte, la confusion et le désespoir. Tu souhaiteras la mort que tu donnes aux autres et tes crimes t'apparaîtront alors aussi grands et authentiques qu'ils le sont, mais tu auras peut-être le malheur de les regretter sans t'améliorer. Et je ne doute pas qu'après avoir violé tous les droits divins et humains, on ne les viole également pour toi. Oui, je vois déjà l'aîné de tes enfants, car les miens n'en seront jamais capables, vouloir te donner ce poison dont tu m'accuses injustement. Je vois tous tes ministres devenir tes plus cruels ennemis. Salomé, Phéroas et Antipater seront les plus ardents à te nuire. Je te vois haï de tout le peuple, détesté de tous les princes, exécré par les générations futures. Et peut-être te sentiras-tu toi-même effroyable, peut-être qu'après avoir répandu tout le sang de ta race, le désespoir te mettra-t-il un poignard dans la main pour délivrer le monde d'un dangereux ennemi. Mais peut-être encore ne pourras-tu pas en finir quand tu le souhaiteras, et auras-tu le malheur de souffrir des supplices qui t'attendent dans l'autre monde. Voilà, déloyal et cruel Hérode, la prédiction que te fait en mourant injustement la malheureuse Mariamne qui, en cette dernière journée, te regarde plus en tant que son tyran, plutôt qu'en tant que son roi ou son mari.

Effet de ce discours

Cette femme a obtenu tout ce qu'elle voulait de son mari et de la postérité : son mari lui a donné la mort et la postérité a préservé sa renommée. Je me sentirais très fier si, après tant de siècles, je pouvais encore contribuer de quelque manière à sa mémoire.

Notes

Mariamne la Hasmonéenne ou **Mariamne I^{re}** est une princesse hasmonéenne, épouse d'Hérode le Grand, exécutée en 29 av. J.-C. sur ordre de celui-ci.

Hérode I^{er} ou **Hérode le Grand** fait partie de la dynastie des Hasmonéens grâce à sa femme Mariamne. Roi de Judée, il est connu pour sa cruauté et sa manière violente de gouverner.

Les **Hasmonéens** sont une dynastie qui parvient au pouvoir en Judée au cours de la révolte des Maccabées.

Les **Maccabées** sont une famille juive, soutenue par une partie des élites juives hellénisées, qui mena la résistance contre la politique d'hellénisation pratiquée par les Séleucides au II^e siècle av. J.-C. Ils fondent la dynastie des Hasmonéens.

La Judée est le nom historique et biblique d'une région montagneuse s'étendant aujourd'hui du sud d'Israël à une partie de la Cisjordanie. Son nom vient de la tribu de Juda dont elle constituait le territoire.

Hyrcan II ou Jean Hyrcan II est un grand prêtre du temple de Jérusalem et un roi appartenant à la dynastie des Hasmonéens. Il joue un rôle dans la prise de contrôle du royaume de Judée par les Romains en 63 av. J.-C., puis il permet à Hérode le Grand de devenir roi en 37 av. J.-C. Ce dernier l'exécute quelques années plus tard.

Barzapharnès est un général parthe, un peuple installé dans la région nord-est de l'Iran, dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. Il aide Antigone II Mattathiah à s'emparer du trône de la Judée. Par la ruse, Barzapharnès fait emprisonner Hyrcan II. D'après les écrits, Hérode a fui avec sa famille avant de devenir prisonnier des parthes.

Les **Parthes** sont un peuple apparenté aux Iraniens qui, après avoir nomadisé en Scythie, se fixe, au I^{er} millénaire avant J.-C., en Parthie où il constitue une aristocratie guerrière.

Aristobule III ou Jonathan Aristobule, connu dans la tradition hébraïque sous le nom de Jonathan, né en 53 et mort en 35 av. J.-C. à Jéricho, est le dernier représentant

et grand prêtre de la dynastie hasmonéenne. Nommé au grand pontificat du temple de Jérusalem à dix-sept ans, sa popularité entraîne son assassinat par son beau-frère, le roi Hérode le Grand.

Marc Antoine est un homme politique et militaire romain. Il a nommé Hérode gouverneur à la suite de son couronnement, ce qui a fait d'Hérode un souverain d'une des quatre parties de la Judée. On lui remonte des plaintes contre Hérode, mais ce dernier ne se justifie qu'en versant une importante somme d'argent à Marc Antoine, qu'il accepte sans questionnement.

Cléopâtre VII Philopator, puis **Théa Néôtera**, est une reine d'Égypte antique de la dynastie lagide née vers 69 av. J.-C. et morte le 12 août 30 av. J.-C. Elle est la dernière femme de Marc Antoine qui se détourne de l'Empire romain pour vivre avec elle.

Laodicée est la capitale de la Phrygie, une région occidentale en Asie Mineure, séparée de la mer Égée par la Lydie. On peut retrouver ses ruines en Turquie.

Salomé est la sœur d'Hérode le Grand. Jouissant de la pleine confiance de son frère Hérode, elle joue un rôle majeur dans les décisions qui détruisent la cour de son frère. Par ses dénonciations, elle est responsable de l'exécution de très nombreux hauts personnages, notamment de membres de la dynastie hasmonéenne.

Joseph est un noble iduméen, un peuple établi au sud-est de la mer Morte. C'est le frère du gouverneur de Judée Antipater et l'oncle d'Hérode le Grand. Il épouse sa nièce Salomé, sœur du futur roi Hérode le Grand. Salomé accuse en 29 av. J.-C. Mariamne la Hasmonéenne, la femme d'Hérode, d'avoir eu des relations coupables avec son mari Joseph. En effet, elle reproche à Mariamne, issue de la dynastie hasmonéenne, de la mépriser en raison de l'origine humble de sa famille. Hérode fait exécuter Joseph.

Rhodes est une île grecque près de la Turquie, escale importante entre la Grèce et l'Égypte. Elle est notamment connue pour son Colosse, l'une des sept merveilles du monde antique.

Hérode Antipater est le fils premier-né d'Hérode le Grand et de Doris, la première femme d'Hérode.

Phéroas est un prince de Judée, frère d'Hérode le Grand.

Troisième discours – Cléopâtre à Marc-Antoine

Cléopâtre, reine d'Égypte

Contexte

Après la défaite de la bataille d'Actium, causée par la fuite de Cléopâtre, suivie de celle d'Antoine, ce dernier la soupçonna de trahison, et il lui témoigna sa colère. Mais cette belle et astucieuse Égyptienne, voulant effacer cette mauvaise impression, lui fit ce discours pour défendre son innocence. Je me base au moins sur des suppositions historiques pour les paroles que j'attribue à cette reine, et voici ce qu'elle aurait pu dire dans cette situation, à cet amant en colère.

Cléopâtre à Marc-Antoine

Il est donc vrai qu'Antoine a pu me soupçonner de le trahir et de comploter contre lui. Il a pu croire que de ma main, je voulais lui arracher la couronne, que la victoire lui glisserait entre les doigts, laissant la trahison sonner. Si c'est le cas, et si par mes paroles je ne peux pas le raisonner, en lui donnant d'autres sentiments sur ma fidélité, je ne veux plus vivre, la mort est mon ultime souhait. Non, Antoine, si je suis morte dans ton cœur, je ne veux plus vivre en ce monde, et peut-être ma perte te montrera que je n'ai pas cherché la tienne. Mais dis-moi par quel moyen, par quelles générosités, ou quelles espérances Octave a-t-il pu corrompre ma fidélité ? Ce ne peut pas être une nouvelle passion qui a saisi mon cœur, puisque nous sommes tous deux des étrangers l'un pour l'autre. Ce ne peut pas non plus être par des présents, car que pourrais-je obtenir de lui que je n'aie déjà reçu de toi qui m'as offert des royaumes entiers, et qui me fais régner sur la plus grande partie de l'Asie ? Mais même s'il était vrai que j'aurais pu me résoudre à t'abandonner pour suivre son camp, quelle sécurité aurais-je pu trouver dans ses paroles ? Où sont donc les offrandes qu'il m'a envoyées pour s'assurer notre traité ? Où sont les territoires qu'il m'a restitués ? Quoi, Antoine, aurais-je pu me fier à la parole d'Octave ? Lui qui a publiquement déclaré la guerre contre moi à Rome, et qui me connaît plus sous le nom de cette célèbre Égyptienne, réputée davantage pour ses enchantements que pour sa beauté, plutôt que sous celui de Cléopâtre. Quoi, Antoine, aurais-je pu croire en lui ? Je me serais moi-même enchaînée ? Cléopâtre aurait-elle attaché de ses propres mains ses bras au char triomphal de son ennemi et de celui d'Antoine ? Par une imprudence et une ingratitudo sans précédent, aurait-elle trahi un homme qui a lui-même trahi sa propre nation par amour pour elle ? Un homme qui est devenu l'ennemi de son pays par amour pour elle ? Un homme qui a renoncé à la sœur d'Octave plutôt que de l'abandonner, elle ? Un homme qui a partagé sa puissance avec elle ? Un homme qui a préféré ses propres intérêts à ceux de l'Empire romain ? Un homme qui lui a offert son cœur sans réserve ? Ah ! Non, Antoine, tout cela est improbable.

Il suffit de voir tout ce que j'ai fait pour toi pour croire en mon innocence. Mais si je peux ajouter une autre raison, je dirais que tout comme nous n'oublions pas facilement les faveurs reçues des autres, nous n'aimons pas perdre celles que nous avons données. Et nous voulons rarement effacer par des insultes les bons services que nous avons rendus à quelqu'un. Alors, réfléchis s'il est possible qu'après avoir fait pour toi tout ce que j'ai fait, je souhaite moi-même dissiper ce souvenir de ton âme et volontairement semer la haine dans un cœur pour lequel j'ai fait tant de vœux et duquel j'ai tant pris soin. Car, si tu te souviens, mon cher Antoine, tu as davantage été ma conquête que je n'ai été la tienne. La renommée m'avait déjà donné un portrait de toi qui, m'inspirant de l'admiration, m'a poussée à vouloir triompher du vainqueur de tous les autres en triomphant de toi. Mes yeux ont remporté d'honorables victoires, et parmi leurs captifs, ils peuvent compter des Césars et des demi-dieux au charme desquels je ne me suis pourtant pas fiée. Ma beauté a été douteuse en cette occasion, je la croyais trop faible pour te conquérir. Et comme tu étais le plus magnifique des hommes, je voulais que l'amour entre dans ton cœur par l'émerveillement, et que le jour de sa capture ressemble plus à un jour de victoire qu'à un jour de combat. Donc, je voulais t'éblouir par la beauté de mes armes. Car, si tu te souviens, mon cher Antoine, le premier jour où je t'ai vu, je suis apparue dans un vaisseau dont la poupe dorée, les voiles pourpres et les rames argentées. Elles suivaient le son de divers instruments jouant ensemble. J'étais sous un pavillon tissé d'or, et comme je savais que ta lignée était divine étant descendue d'Hercule, j'avais, comme tu le sais, une tenue similaire à celle offerte à Vénus. Toutes mes femmes étaient magnifiquement habillées en nymphes, et une centaine d'anges autour de moi devaient leur présence à mon désir de te conquérir. Car enfin, mon cher Antoine, cette petite armée n'était faite que pour toi. Ce n'était donc pas le fruit du hasard que tu aies été séduit. J'ai tout mis en œuvre pour cela, et tout ce que la beauté, l'esprit, l'adresse et la magnificence peuvent faire n'a pas été oublié en ce jour. Je sais bien que c'est une imprudence de te révéler toutes ces choses dans un temps si éloigné des beaux jours d'autrefois, mais cette journée a été si glorieuse pour moi que je ne peux jamais en oublier le souvenir. Et, en parlant raisonnablement, ce souvenir n'est pas inutile à ma justification. Comment penser que j'aurais voulu moi-même perdre ma conquête ? C'est un sentiment qui n'est jamais venu à l'esprit de tous les conquérants. Alexandre aurait sans doute préféré perdre la Macédoine que la Perse. Le royaume de Macédoine appartenait à ses ancêtres, mais la Perse était véritablement à lui, car il l'a conquise lui-même. Et pour la même raison, je me perdrais plutôt moi-même que de te perdre toi. Tu sais aussi que je n'ai pas été un vainqueur rigide. Les chaînes que je t'ai données n'étaient pas lourdes, mes lois n'avaient rien de rude, et la manière dont j'en usais aurait rendu difficile la reconnaissance du vainqueur et du vaincu. Depuis cela, qu'ai-je fait qui me fasse paraître suspecte ? Il est vrai que j'ai oublié ma propre gloire, mais c'était par amour pour toi.

Oui, j'ai supporté d'être insultée à Rome, et bien que l'orgueil de ta nation, qui traite toutes les étrangères de barbares et toutes les reines d'esclaves, m'ait empêchée d'être ta femme, l'affection que j'ai pour toi a été si forte que je n'ai cessé d'être à toi. Oui, Antoine, je t'ai aimé plus que mon honneur et plus que ma vie. J'ai cru qu'il était juste d'aimer un homme digne du rang des dieux, et que la passion qui brûlait dans mon âme avait une cause si distinguée qu'elle pouvait justifier mes sentiments. Ainsi, sans considérer les malheurs qui m'étaient destinés, je t'ai aimé constamment depuis le premier jour où je te l'ai promis.

Juge donc après cela si j'ai pu te trahir, ou pour être plus précise, si j'ai pu me trahir moi-même. Il est vrai que j'ai pris la fuite, mais si j'ai fui, cela n'a été que par amour pour toi. J'ai abandonné la victoire pour conserver ta vie, car tu m'es plus cher que ta gloire ou la mienne. Je vois bien que ce discours t'étonne et te surprend, mais permets-moi de te dire dans quel état se trouvait mon âme lorsqu'au milieu du combat, je t'ai vu couvert de sang et de flammes. La mort que je voyais partout me faisait craindre la tienne. Tous les javelots des ennemis semblaient ne s'adresser qu'à toi. Et de la manière dont mon imagination me représentait la chose, je croyais que toute l'armée d'Octave ne voulait abattre qu'Antoine. Il m'a semblé plus d'une fois que je t'avais vu entraîné de force dans les navires ennemis ou tomber mort à leurs pieds. Et bien que ceux qui m'entouraient m'aient assuré que mes yeux me trompaient et que la victoire était encore incertaine, que pouvais-je dire en ce lugubre instant ? Et quelle douleur ressentais-je ! Mon cher Antoine, si tu savais dans quel tourment se trouve une âme qui voit la personne aimée danser avec la mort à chaque instant, tu estimerais que c'est le plus effroyable supplice que l'on puisse jamais endurer. Mon cœur recevait tous les coups portés contre toi, j'étais captive à chaque fois que je croyais que tu l'étais, et la mort elle-même n'a rien d'autant rude que ce que j'éprouvais en ce moment. Dans cet état désolant, je ne trouvais aucun remède à ma douleur, et mon imagination, de plus en plus ingénieuse à me persécuter, après m'avoir convaincu que tous les ennemis voulaient ta mort, me persuadait ensuite qu'ils cherchaient à préserver ta vie pour se rendre maîtres de ta liberté. Ce premier sentiment me donnait sans doute un instant de repos, mais l'image du triomphe d'Octave se présentant tout à coup à moi, je retombais dans le désespoir. Je savais que tu ne fuirais pas devant un vainqueur, mais je croyais que pour éviter cette captivité, tu aurais recours à la mort, et de quelque façon que cela se passe, je me trouverais toujours malheureuse. Je cherchais quel serait le poison que je choisirais pour te suivre, et aucune autre option ne me traversait l'esprit. J'ai pensé plus de vingt fois à me jeter dans la mer pour me délivrer de la douleur. Cependant, comme je ne pouvais mourir sans te quitter, je n'ai pu suivre cette décision. Mais tout à coup, en considérant la forte dévotion que tu m'avais toujours témoignée, j'ai cru que si tu me voyais abandonner le champ de bataille, tu l'abandonnerais aussi, et que par là j'avais trouvé un moyen de conserver ta vie et ta liberté.

Car je me disais intérieurement, après avoir pris cette décision, qu'Octave ne cherchait pas tant la victoire que la vie ou la liberté d'Antoine, et s'il n'avait ni l'une ni l'autre, je me réconforterais de la perte de la bataille.

Enfin, mon cher Antoine, j'ai fait ce que mon affection et mon désespoir m'ont conseillé de faire, et tu as fait ce que j'attendais de ton amour. À peine ai-je vu que tu quittais ton vaisseau pour monter dans une galère afin de me suivre que mon cœur a été surpris par la joie. Il me semblait que c'était moi qui remportais la bataille puisque je préservais ta vie et ta liberté, et en pensant qu'Octave aurait voulu échanger sa position avec la mienne, j'étais presque consolée de tous mes malheurs. Mais ce qui m'a procuré le plus de satisfaction en cette douloureuse journée, c'est de voir qu'Antoine était capable de me préférer au désir de vaincre ses ennemis, qu'il privilégiait une fuite infortunée à une possible victoire, et qu'en fin de compte, l'Empire romain lui était moins cher que Cléopâtre. Cette pensée est si douce que, même si notre fuite nous place parmi les vaincus, je ne peux toutefois pas m'en excuser. Et de la manière dont les choses se sont déroulées, la bataille d'Actium ne sera pas aussi glorieuse pour Octave qu'elle est pour moi. Il a vaincu des soldats qui n'avaient plus de chef, mais j'ai vu le plus vaillant de tous les héros jeter ses armes pour me suivre.

Maintenant, pourachever de me justifier, rappelle-toi, mon cher Antoine, qu'aussitôt que tu t'es détaché de tes vaisseaux, j'ai fait mettre une bannière sur la poupe du mien pour t'indiquer que c'était là que tu devais me trouver. Juge si cette action est criminelle, car si j'avais eu l'intention de me séparer de toi, il m'aurait été facile de ne pas te le signaler puisque j'avais soixante voiles et que tu n'avais qu'une simple galère. Si je t'avais trahi, il m'aurait été facile de te remettre entre les mains d'Octave et de lui offrir ainsi véritablement la victoire. Si j'avais essayé de me ranger du côté des ennemis, si le chemin que j'ai pris pouvait être suspect, je dirais que tes soupçons sont légitimes. Mais au contraire, ma fuite n'a été que le résultat de mon désespoir et de mon amour. Tu dois te plaindre des circonstances et non m'accuser. D'ailleurs, ne t'imagine pas que cette victoire soit très glorieuse pour Octave ou que ta retraite soit honteuse. Tu n'as pas fui tes ennemis, mais tu m'as suivie. Tes soldats ont été vaincus par Octave, mais toi, tu n'as été vaincu que par l'amour. Si cette bataille était la première que tu avais faite, ta valeur pourrait être mise en doute. Mais tes prouesses guerrières sont si universellement connues que personne ne peut les ignorer. Il n'y a presque aucun peuple qui ignore le courage dont tu as fait preuve dans ta jeunesse, et effectivement, il fallait que tu en aies beaucoup puisque le grand Jules César t'a choisi pour commander la pointe gauche de son armée lors de cette fameuse bataille de Pharsale, une journée déterminante pour la conquête de l'Empire romain. De plus, Octave sait assez que tu maîtrises l'art de combattre et de vaincre. La bataille que tu as remportée contre Cassius ne lui permet pas d'en douter, et encore moins la victoire que tu as obtenue sur Brutus, car à cette occasion, on peut dire que tu as vaincu les vainqueurs d'Octave.

Comme tu le sais, il avait perdu la bataille quelques jours auparavant et avait fui lâchement devant ceux que tu as détruits peu de temps après. Mais cet abandon n'a rien à voir avec le tien, car l'amour a provoqué ta fuite tandis que la crainte a incité la sienne.

Tu vois donc, mon cher Antoine, que tu es vaincu sans honte et que ton ennemi a remporté la victoire sans gloire. Et notre situation n'est pas encore désespérée. Tu as une puissante armée près d'Actium, qui n'est pas encore sous l'emprise d'Octave. Mes royaumes ont encore des hommes, de l'argent et des places fortes. Je veux que tous mes sujets se battent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour préserver le tien et ta liberté. Finalement, même lorsque le sort t'enlèvera injustement toutes les couronnes que tu mérites et que tes valeurs te seront arrachées de force, sache que je t'aimerai toujours autant. Non, mon cher Antoine, même si le hasard et le malheur nous réduisent à vivre dans une cabane de chaume, dans un lieu isolé de la société des hommes, j'aurai pour toi le même respect que j'avais en ces temps bienheureux où tu dirigeais des royaumes et où l'on voyait vingt-deux rois derrière toi. Ne crains donc pas que le malheur m'effraie. Il n'y a qu'un malheur que je ne pourrais pas supporter avec toi et je sais que tu ne le tolèrerais pas non plus. Oui, moi, Cléopâtre, peux être exilée avec Antoine sans me plaindre. Je peux renoncer à toutes les grandeurs de la royauté et conserver encore le désir de vivre. Mais la servitude, c'est ce que je ne peux pas supporter, et je sais bien que toi non plus. Sois donc assuré que loin d'avoir des relations avec Octave, je t'engage ma parole à mourir plutôt que de lui confier mon destin et de lui permettre de me réduire en esclavage. Non, Antoine, je ne porterai jamais de chaînes, et si le sort me conduit à un point où je n'ai d'autre alternative que celle de Rome ou de la mort, la fin de ma vie justifiera l'amour que tu as pour moi et mon innocence. Mais avant d'en arriver à cette solution ultime, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour résister à nos ennemis. Conserve la vie aussi longtemps que possible, sans honte, car enfin, elle ne nous sera précieuse que tant que notre amour sera parfait. Il me semble que je lis dans tes yeux que mon discours n'a pas été inutile. Ils me disent que ton cœur s'excuse de m'avoir injustement soupçonnée, qu'il voit mon innocence aussi pure qu'elle est, et que l'amour qu'il a pour moi est si fort qu'il continue d'aimer la personne qui lui a arraché la victoire des mains. Pour ma part, tu seras toujours ma passion la plus forte et la dernière. J'avoue qu'à une époque où je ne te connaissais pas, la grandeur de Jules César a touché mon cœur, et que je n'ai pas pu m'empêcher d'aimer un homme qui, dans le monde entier, passait pour le premier des mortels. Un homme que tu as autrefois jugé digne de l'Empire romain puisque c'est toi qui lui as rendu les premiers honneurs en plaçant un diadème sur sa tête au milieu de Rome, et c'est toi qui, après sa mort, as contribué à sa mémoire par le beau et puissant discours que tu as prononcé devant le peuple romain, chassant Brutus et Cassius, mettant le feu à leurs palais et affichant ton courage et ton amitié. Mais depuis que je t'ai vu, je peux t'assurer que tu as régné parfaitement dans mon âme, et que tu y régneras toujours.

L'Empire romain est un empire que le sort ne t'a pas donné, et bien qu'il ne soit pas sous ta domination, il t'appartiendra toujours. Cette injustice peut renverser tous les royaumes et tous les empires, mais elle ne changera jamais mon cœur. Tout ce qui a l'habitude de détruire les affections les plus fortes ne fera que renforcer la mienne. Et pour te prouver que je sais aimer mieux que toi, sans soupçonner ton amitié d'aucune faiblesse, je crois qu'aussi longtemps que je serai la cause de tous tes malheurs, je serai toujours la source de ton bonheur. Sans jamais regretter de m'avoir aimée, tu me laisseras toujours régner dans ton âme, tout comme tu règnes dans la mienne. Allons donc, Antoine, allons à Alexandrie faire nos derniers efforts pour vaincre ceux qui nous ont vaincus. C'est là que nous trouverons peut-être encore de quoi repousser l'insolence de nos ennemis. Mais s'il arrive enfin que le ciel décide de notre perte, que le sort persiste à nous persécuter, que l'espoir nous soit totalement interdit, que tous tes amis t'abandonnent, que tous mes sujets me trahissent et se rangent du côté le plus fort, si toutes ces choses nous arrivent, nous trouverons toujours mon tombeau à Alexandrie pour avoir le privilège d'y laisser nos cendres ensemble. Il faudra annoncer notre mort pour éviter la servitude, et ainsi nous arracherons le fruit le plus précieux de leur victoire et vaincrons même Octave.

Effet de ce discours

Ceux qui aiment se laissent aisément persuader par les choses qui peuvent leur plaire, et la voix de ce magnifique monstre du Nil n'a pas manqué d'attirer l'âme d'Antoine jusqu'au point où il lui donnait raison. Il n'avait pas suivi Cléopâtre pour l'abandonner ensuite. Sa colère était autant le résultat de son amour que de sa fuite, et il lui fut aussi facile de se calmer que de fuir. Il crut donc tout ce qu'elle voulut bien lui dire, s'excusa d'avoir douté de sa fidélité, et ne regretta pas d'avoir perdu l'Empire romain pour préserver Cléopâtre. Il la suivit à Alexandrie, où ils ne furent pas plus heureux. Et parmi toutes les choses qu'elle lui avait promises, Cléopâtre ne put donner à Antoine que la moitié de son tombeau.

Notes

Cléopâtre VII Philopator, puis **Théa Néôtera**, est une reine d'Égypte antique de la dynastie lagide née vers 69 av. J.-C. et morte le 12 août 30 av. J.-C.

Marc Antoine est un homme politique et un militaire romain. Après avoir combattu longtemps avec Jules César, il est destiné à prendre sa place au pouvoir. Cependant, il renonce et rompt toute relation avec Rome pour s'installer en Égypte.

La bataille d'Actium est une grande bataille navale qui se déroule le 2 septembre de l'an 31 av. J.-C. dans le cadre de la dernière guerre civile de la République romaine, qui suit l'assassinat de Jules César. Elle se produit près d'Actium, sur la côte occidentale de la Grèce, dans le golfe Ambracique, au nord de l'île de Leucade.

Octave, portant aussi le nom d'Auguste dans l'histoire, est le premier empereur romain, du 16 janvier 27 av. J.-C. au 19 août 14 apr. J.-C. Il prend le pouvoir au départ de Marc-Antoine.

Hercule, de son premier nom Alcide, fils de Zeus, père des dieux grecs, et d'Alcmène, une mortelle, est l'un des héros les plus vénérés de la Grèce antique. Il est notamment connu pour sa force et son courage.

Vénus est la déesse de l'amour, de la séduction, et de la beauté féminine dans la mythologie romaine. Elle a été assez tôt assimilée à la déesse grecque Aphrodite. Elle est le plus souvent représentée nue.

Alexandre le Grand, né le 21 juillet 356 av. J.-C. à Pella, capitale de Macédoine, et mort le 11 juin 323 av. J.-C. à Babylone, est un roi de Macédoine, État au nord de la Grèce, et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité pour ses conquêtes et ses victoires.

La bataille de Pharsale est un affrontement se déroulant en Thessalie, région au sud du mont Olympe, au début de l'été 48 av. J.-C., au cours de la guerre civile romaine. Elle oppose les troupes de César à celles de Pompée. En gagnant cette bataille avec des troupes très inférieures en nombre, Jules César prend un avantage décisif sur le camp adverse.

Cassius est un général et un homme politique de la fin de l'Empire romain. Il participe notamment à l'assassinat de Jules César et fuit en Syrie après avoir fait face à Marc-Antoine.

Brutus est un sénateur, juriste et philosophe romain, fils de Jules César. Il participe à l'assassinat de celui-ci. Il est par la suite poursuivi par Marc-Antoine.

Quatrième discours – Sisygambis à Alexandre

Contexte

Sisygambis, mère de Darius

Après la conquête des Indes, Alexandre le Grand épousa Stateira, l'une des filles de Darius. C'est à ce moment-là que Sisygambis, grand-mère de cette princesse, se réjouit et se laissa emporter par l'affection qu'elle éprouvait pour ce conquérant. À cette occasion, elle se souvint de tout ce qu'il avait fait pour elle, et puisque son cœur était marqué de générosité, elle lui témoigna sa gratitude de cette manière.

Sisygambis à Alexandre

En cette journée, Alexandre, je crois sincèrement que tu es digne d'être le fils de Jupiter. Ta dignité dépasse celle des hommes ordinaires. Il y a eu des vainqueurs et des conquérants par le passé, mais personne n'a jamais égalé ta capacité à traiter les vaincus comme s'ils avaient été victorieux ni à partager l'empire conquis avec les enfants de tes ennemis. Même si tu n'es pas d'origine divine, tu mérites les offrandes et les autels pour tes actions remarquables. Je préfère mettre en avant ta clémence et ta bonté plutôt que de parler des exploits militaires que tu as accomplis pour devenir le maître du monde. Je sais que si je dressais un trophée avec les dépouilles de tes ennemis, cela éveillerait en moi plus de douleur que de joie en ce jour. Je me souviens du moment où tu as couvert le corps de mon fils de ton manteau et versé des larmes en le découvrant, après qu'il a été cruellement assassiné par le traître Bessus. Non, Alexandre, je ne te considère pas seulement comme l'ancien ennemi de Darius, mais aussi comme le vengeur de sa mort, le protecteur de sa mère et de sa femme, le mari de sa fille, et l'héritier légitime du trône du grand Cyrus.

En effet, tu as écouté les dernières paroles de mon fils. Il a exprimé sa reconnaissance pour les dettes que nous avions envers toi. Il a souhaité ta gloire, déclarant qu'il mourait en tant qu'ami et serviteur. Au lieu de se lamenter sur son sort, il a désiré que tu deviennes le vainqueur du monde entier, le vengeur de sa mort, et qu'il te revienne de perpétuer sa mémoire. Mon cher Darius, tu étais véritablement mon fils en parlant ainsi d'Alexandre, et je rends grâce aux dieux de t'avoir permis de reconnaître enfin ce que nous devions à sa bienveillance et à sa bonté. Aujourd'hui, je te considère à travers ces deux atouts. La terre entière résonne de tes victoires, tu es le maître et le vainqueur de tous les hommes. Personne ne peut ignorer tes exploits. Même les jeux de ton enfance serviront de leçon à tous les rois qui te succéderont. On connaît partout l'étendue de tes conquêtes. Personne n'ignore la gloire de ta guerre en Grèce, les ruines imposantes de Thèbes que tu as fait raser témoignent de ta victoire. La bataille au passage du Granique révèle ta conduite et ton courage, tout comme les événements du célèbre siège de Tyr. La bataille d'Arbèles, quant à elle, a été trop remarquable pour ne pas être connue de tous. La conquête des Indes et la défaite de Poros sur les rives de l'Hydaspe resteront à jamais des monuments de ta fierté. Non seulement on sait que tu as vaincu ce grand roi, mais on sait aussi qu'après avoir conquis son royaume, tu l'as rendu encore plus grand qu'auparavant. Ainsi, on peut t'appeler le vainqueur de ce prince, mais aussi le conquérant de Poros, car il semble que tu n'as combattu que pour le faire agrandir. La ville des Oxydraques, où tu t'es exposé avec tant de détermination, est connue de tous, considérée comme le champ de bataille où ton grand cœur a défié à la fois la mort et le destin, les surmontant tous les deux. En fin de compte, Alexandre, les témoignages de ta valeur et de tes conquêtes se trouvent partout.

C'est pourquoi, sans m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai de remercier ta bienveillance et ta bonté. Mais ces deux qualités sont aussi connues que ton courage, car si, comme je l'ai déjà dit, tu es le maître et le vainqueur de tous les hommes, on peut également dire que tu es le bienfaiteur de tous les hommes. On dirait que les dieux t'ont confié tous les avantages qu'ils ont l'habitude d'accorder aux mortels, qu'ils t'ont désigné comme le distributeur des bienfaits et qu'ils t'ont donné la mission de rendre le monde meilleur. À peine as-tu conquis un royaume que tu le redonnes, et que tes ennemis deviennent tes sujets et tes amis. Tu les as tous juste vaincus que tu deviens leur protecteur. Je suis un exemple de ce que j'affirme, et ne pas me croire constituerait un crime car, Alexandre, je n'oublierai jamais les faveurs que j'ai reçues de toi. Oui, je me souviendrai toujours de cette redoutable journée où mes filles et moi sommes devenues tes prisonnières. La crainte d'être réduites en esclavage avait rempli notre esprit d'images si malsaines que la mort nous semblait le plus grand bonheur qui puisse nous arriver. Nous avions perdu la guerre et le trône, nous pensions déjà avoir perdu Darius, et ce qui était le plus insupportable pour nous, c'est que nous nous imaginions être contraintes de mourir de notre propre main pour éviter l'insolence des vainqueurs. Mais je ne connaissais pas encore Alexandre, car je me disais en moi-même : je suis la mère du plus grand de ses ennemis, puisque Darius est le plus puissant parmi tous ceux qui lui ont résisté. Je te craignais autant à cette époque que je t'aime aujourd'hui. Cette crainte injustifiée n'a pas duré longtemps dans mon esprit, ta présence l'a dissipée rapidement. Je me souviens même que la première fois que j'ai eu l'honneur de te voir, tu m'as pardonné une erreur. Comme je ne te connaissais pas et que le trouble dans lequel j'étais ne me laissait pas la liberté de bien raisonner sur les choses, tu as su que j'avais pris le général Héphaestion pour toi, et sans te fâcher, tu m'as dit que je ne me trompais pas, car lui aussi était Alexandre. Cette marque d'indulgence envers moi et d'amitié envers ton favori a commencé à me donner une opinion plus authentique de toi et à raviver dans mon âme l'espoir que la crainte avait chassé. Et aujourd'hui encore, tu montres clairement qu'Héphaestion compte autant pour toi que toi-même.

Tu as l'intention d'épouser l'aînée de mes filles, tandis que l'autre sera unie à ce second Alexandre. Depuis ce choix, tu as accompli tant de choses pour moi. Même lorsque j'étais captive, tu m'as traitée en reine et m'as appelée « mère ». Tu as toujours été là pour me consoler dans mes moments de douleur. J'ai vu ton chagrin lors de tes propres victoires, j'ai remarqué ta peine à la perte de Darius. Tu t'es occupé de ses funérailles et de son tombeau. Tu as risqué ta vie pour venger sa mort, punissant le traître Bessus qui l'avait tué. Tu as également récompensé ceux qui étaient fidèles à Darius. Aujourd'hui encore, tu le remets sur le trône en y plaçant son sang et le mien à travers Stateira.

Mais ce qui est encore plus remarquable dans tout ce que tu as fait pour Darius, c'est que j'ai vu cet Alexandre, vainqueur de tant de royaumes, posséder suffisamment de morale pour ne pas succomber aux tentations et éviter de regarder la femme de Darius, de peur d'être séduit par sa beauté. Après cela, il faut admettre que tout ce qui peut être dit de toi est bien en dessous de ce que tu mérites. Tu incarnes à la fois la chasteté et le courage des héros qui t'ont précédé. Toutes les qualités se trouvent en toi de manière exceptionnelle. Dans ton amour, les aptitudes se perfectionnent et acquièrent un nouvel éclat. Ce qui serait considéré comme de la témérité chez les autres n'est qu'un simple effet de ton courage. L'excès de bonté ne peut être vicieux en toi. Tu donnes généreusement, sans excès, car tu ne mesures pas seulement les cadeaux que tu offres, mais aussi ceux que tu te fais à toi-même. Ainsi, les villes, les provinces, les richesses en or, les sceptres et les couronnes sont des choses qu'Alexandre peut donner sans être cupide. Comme il a reçu plus de faveurs du ciel que quiconque, il peut aussi donner davantage que tous les autres. Cette vérité t'est bien connue et tu la pratiques parfaitement. Après avoir conquis le monde entier et l'avoir offert à diverses personnes, lorsque l'on t'a demandé ce que tu te réservais pour toi-même, tu as répondu : « L'espérance. »

En vérité, je suis souvent étonnée de voir que dès que tu as quelque chose en ton pouvoir, tu le confies à autrui, tout en continuant à donner sans relâche. Cette réflexion m'a fait penser qu'on pourrait dire qu'Alexandre est comme la mer : à peine a-t-elle reçu dans sa vaste étendue les contributions que lui apportent toutes les fontaines, toutes les rivières et tous les fleuves qu'elle les redistribue généreusement à d'autres parties du monde. Ce qu'elle enlève aux Persans, elle le restitue aux Grecs. En revanche, les naufrages qu'elle provoque ne l'enrichissent pas, ils appauvrissement quelqu'un pour accroître le bien-être d'un autre sans bénéfice pour le monde. Et sans rien garder de ce qu'on lui donne ou de ce qu'elle acquiert, elle fait constamment rouler ses vagues d'un mouvement égal. De la même manière, les choses que tu reçois de tes sujets, des tributs qui te sont rendus ou des conquêtes que tu réalises, tu les reçois d'une main et les donnes de l'autre. Même le butin que tu prends de tes ennemis ne fait qu'enrichir tes soldats. Ainsi, que ce soit en temps de paix ou de guerre, pendant la tempête ou le calme, tu fais également du bien à tous, sans le faire pour toi-même. Cependant, il y a cette différence entre la mer et toi : tout ce qui provient de la mer y retourne, tandis que tout ce qui sort de tes mains n'y revient jamais. De plus, il est important de relever qu'il n'y a personne dans ton histoire qui ait refusé ce que tu lui avais donné parce que tu lui avais trop donné, et personne qui soit insatisfait parce que tu ne lui avais pas assez donné. Ta générosité est d'autant plus remarquable qu'elle n'est pas aveugle. Tu fais du bien à tout le monde, mais tu ne le fais pas sans discernement. Ce n'est pas tous les jours que tu distribues des dons au peuple, que tu jettes sans distinction les trésors au milieu de la foule et que seuls les heureux en profitent. L'élève d'Aristote sait utiliser les richesses et sait comment se rendre généreux de manière appropriée. Oui, Alexandre, tu as réconcilié la richesse avec la morale.

Nous voyons des philosophes, des poètes, des musiciens, des peintres et des sculpteurs vivre dans l'abondance et travailler uniquement pour ta gloire et la leur. Nous voyons des philosophes mettre en pratique la politique qu'ils enseignent en gouvernant de vastes royaumes. Nous voyons des poètes porter à la fois une lyre en or et un carquois en bois d'ébène, chanter tes triomphes et gouverner des provinces. Nous voyons des musiciens dont les luths sont en ivoire n'utiliser leur voix que pour te remercier et parler de leur joie. Nous voyons des peintres aussi riches que l'étaient autrefois les princes souverains qui les faisaient travailler. Nous observons également des sculpteurs non seulement exploiter le marbre, le porphyre et l'albâtre pour leurs statues, mais posséder eux-mêmes des palais où toutes ces merveilles sont exposées. Enfin, toutes les belles sciences et tous les beaux-arts fleurissent sous ton règne. On dirait même que, comme les dieux ont accompli un miracle en toi, la nature a elle aussi créé des chefs-d'œuvre par amour pour toi. Tu as des Aristote, des Philoxène, des Xénophane, des Apelle et des Lysippe qui, en te surpassant en bonheur et en gloire, travailleront également pour les tiens. Tous les siècles futurs, en voyant les portraits que ces célèbres artistes laisseront de toi, que ce soit par leurs écrits, leurs tableaux ou leurs statues, ne pourront qu'envier le grand Alexandre. Toutes les personnes méritantes des époques ultérieures souhaiteront avoir été de ton temps. Tu seras le modèle des grands princes et la honte des médiocres, et tant qu'il y aura des hommes, on parlera de toi comme d'un dieu. Je ne m'étonne pas si notre grand Xerxès, avec tout son pouvoir, n'a pas pu accomplir la conquête de la Grèce, car puisque la Grèce devait t'engendrer, les dieux avaient raison de te réserver la conquête du monde.

Si Xerxès avait réalisé ce qu'il avait entrepris, on l'aurait peut-être appelé le tyran et le fléau de l'univers, mais toi, tu es le prince légitime de tous les peuples que tu as conquis. Tu es envoyé du ciel pour le bonheur du monde, et ce n'était pas sans raison que l'oracle de Jupiter Ammon te disait que tu étais son fils. Non, Alexandre, on ne peut te surpasser ni en guerre ni en sagesse, et après la volonté que tu as accomplie aujourd'hui de remettre Darius sur le trône en le partageant avec sa fille Stateira, il ne te reste plus rien à faire, et il ne me reste plus rien à désirer que la persistance de ta gloire. Je ne crains pas que l'on puisse te priver de celle-ci. Non, ce sentiment-là n'est pas présent dans mon cœur. Mais je crains que l'injustice des hommes les rende indignes de t'avoir comme maître, ou que la jalousie des dieux les pousse à te rappeler auprès d'eux. Quoi qu'il arrive Alexandre, je t'assure de ne pas rester dans ce monde après toi. J'ai pu survivre à Darius, qui était mon fils, mais après toutes les obligations que j'ai envers toi, je ne pourrais pas te survivre. Pardon de t'exprimer un tel sentiment obscur en un jour de réjouissance. Je pense qu'il serait avantageux pour toi que l'on sache qu'il y a ici une princesse et une mère qui, sans lâcheté et sans injustice, t'a aimé plus que son propre fils, même si tu as été son ennemi. Pardonne-moi donc cette pensée si lugubre, mais elle t'est glorieuse, et crois que si mes vœux sont exaucés, non seulement ta gloire sera immortelle, mais ta personne le sera également.

Effet de ce discours

Il faudrait peu connaître Alexandre pour douter de l'effet de ce discours. Cette grande âme redoubla encore ses bonnes faveurs à l'égard de cette reine. Il gagna tellement son cœur que, peu de temps après, quand la mort de ce conquérant survint à Babylone, elle ne manqua pas de tenir sa promesse envers lui, car elle mourut de chagrin. Et assurément, cette mort fut une glorieuse marque de la bonté d'Alexandre. Alors même qu'un excellent orateur employa tout son art pour lui faire un éloge, exagérant toutes les actions importantes qu'il avait accomplies, je pense dire quelque chose de plus extraordinaire lorsque je dis simplement que Sisygambis souffrit la mort de Darius, son fils, mais qu'elle ne put supporter celle du grand Alexandre. Elle vécut après l'un, elle mourut après l'autre, et la morale fut plus forte que la nature. Quel bel éloge public !

Notes

Sisygambis est la mère de Darius III, roi perse de la dynastie des Achéménides, et peut-être aussi la mère de Stateira, épouse de Darius III.

Stateira II, appelée d'abord **Barsine**, est une princesse perse de la dynastie des Achéménides. Elle est la fille aînée de Darius III et de Stateira. Elle épouse Alexandre le Grand en 324 av. J.-C. lors des noces de Suse. Elle est assassinée en 323 av. J.-C. sur ordre de Roxane, la première épouse d'Alexandre.

Darius III Codoman est le roi de Perse de 336 av. J.-C. à sa mort en 330 av. J.-C. Il est également pharaon d'Égypte jusqu'en 332 av. J.-C. Vaincu par Alexandre le Grand, il est le dernier grand roi achéménide de l'Empire perse.

Alexandre le Grand est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité. Élève d'Aristote et roi de Macédoine à partir de 336 av. J.-C., il devient l'un des plus grands conquérants de l'histoire en prenant possession de l'immense Empire perse et en s'avancant jusqu'aux rives de l'Indus, fleuve d'Asie qui se jette dans la mer d'Oman.

Aristote est un philosophe et un polymathe grec de l'Antiquité. Il est avec Platon, dont il a été le disciple, l'un des penseurs les plus influents que le monde occidental ait connus. C'est le maître d'Alexandre le Grand.

Bessus est le gouverneur de Bactriane, région d'Asie centrale dans le nord de l'Afghanistan, sous le règne de Darius III. Il se proclame roi de Perse sous le nom d'Artaxerxès V après avoir assassiné le souverain achéménide Darius III en 330 av. J.-C. Il est exécuté sur ordre d'Alexandre le Grand en 329.

Cyrus II, dit Cyrus le Grand, est le fondateur de l'Empire perse et de la dynastie des Achéménides Il règne environ de 559 à 530 av. J.-C.

Thèbes, surnommée « la ville au sept portes », est l'une des cités principales de Grèce avec Athènes et Sparte. Alexandre le Grand l'a fait raser à la suite d'une rébellion en 335 av. J.-C.

La bataille du Granique oppose en mai 334 av. J.-C., pour la première fois, l'armée macédonienne à l'armée perse sur les rives du fleuve Granique, actuellement Biga Çayı en Turquie. Alexandre le Grand la remporte contre Darius III et les souverains perses. Cette victoire lui ouvre les portes de l'Asie Mineure.

Le siège de Tyr s'est déroulé de janvier à août 332 av. J.-C. durant la campagne d'Alexandre le Grand contre l'Empire perse achéménide. Située sur la côte de la Phénicie, au Liban actuel, Tyr est une place stratégique pour Alexandre afin qu'il puisse continuer sa marche vers la Judée et l'Égypte. Après la prise de la cité, les Macédoniens commettent un massacre, vraisemblablement pour donner une leçon aux autres cités disposées à s'opposer à Alexandre.

La bataille d'Arbèles, aussi appelée la bataille de Gaugamèles, s'est déroulée le 1^{er} octobre 331 av. J.-C. C'est l'affrontement décisif entre l'armée d'Alexandre le Grand et celle de Darius III. Lors de cette bataille, considérée comme l'une des plus importantes de l'Antiquité, le royaume de Macédoine vainc définitivement l'Empire perse.

Poros est à la tête du royaume indien des Pauravas, lequel se situe dans l'actuel Pendjab pakistanais, entre les rivières Jhelum et Chenâb. Poros est vaincu par le conquérant macédonien Alexandre le Grand durant la bataille de l'Hydaspe en 326 av. J.-C.

La bataille de l'Hydaspe oppose Alexandre le Grand à Poros en juillet 326 av. J.-C. sur les rives de l'Hydaspe, la Jhelum moderne, sur le territoire actuel du Pakistan. Les soldats macédoniens sont confrontés pour la première fois à un nombre important d'éléphants de guerre.

Les **Oxydraques** sont des anciens peuples de l'Inde cisgangétique, qui habitaient au confluent de l'Hydraote et de l'Acésine.

Héphaestion, Héphaistung ou Héphestion, né à Pella vers 356 av. J.-C. et mort à Ecbatane en 324 av. J.-C., est un général macédonien et le favori d'Alexandre le Grand.

Philoxène est un officier macédonien sous le règne d'Alexandre le Grand. Il est désigné gouverneur de Cilicie, région du sud de la Turquie, en 321 av. J.-C. C'est l'un des successeurs d'Alexandre le Grand.

Xénophane est un philosophe, un poète et un scientifique grec.

Apelle, qui s'écrit aussi Apeles, Apèles ou Apelles, est un célèbre peintre grec qui vit au IV^e siècle av. J.-C.

Lysippe de Sicyone est un sculpteur et un bronzier grec, portraitiste attitré d'Alexandre le Grand, père et maître de Daïpos, Boédas et Euthycratès.

Jupiter Ammon est une divinité gréco-égyptienne mêlant les traits du roi des dieux égyptiens, Ammon, maître de l'air et de la fécondité, et du roi des dieux grecs, Jupiter, dieu du ciel, de la lumière, de la foudre et du tonnerre.

Cinquième discours – Sophonisbe à Massinissa

Sophonisbe, reine de Numidie

Contexte

Après que, grâce à l'aide des Romains, Massinissa eut reconquis le royaume de ses ancêtres et fait prisonnier Syphax, qui le lui avait usurpé, il assiégea et prit la ville de Syrte, où s'était réfugiée Sophonisbe, femme de ce roi captif. Les charmes de cette belle femme eurent un puissant effet sur son cœur, et comme les Numides étaient naturellement attirés par l'amour, il ne fut pas longtemps victorieux avant de réaliser qu'il était vaincu. Cependant, en réfléchissant à l'humeur froide de Scipion, il comprit que ce dernier voulait cette belle reine captive. Afin de l'en empêcher, il l'épousa le jour même, croyant qu'après ça, on ne voudrait pas s'attribuer la femme d'un roi allié du peuple romain. À peine ces noces précipitées furent-elles célébrées que Scipion envoya Lelius chez Massinissa afin de lui demander de s'acquitter de la victoire qui lui avait été offerte. Cependant, Sophonisbe, qui avait une répugnance naturelle pour les Romains et encore plus pour la servitude, et ayant remarqué quelque chose dans les yeux de Lelius qui annonçait un mauvais présage, s'adressa de cette manière à Massinissa au moment où il s'apprêtait à partir.

Sophonisbe à Massinissa

Je vois bien, d'après les actions de Lelius, que le destin continue de me persécuter. Après avoir perdu en une seule journée ma couronne, mon mari et ma liberté, et après avoir retrouvé, le même jour, ma liberté, un mari et une couronne, je sens qu'il s'apprête à me faire perdre à nouveau tout cela. Lelius, en me regardant, a probablement jugé que je serais assez belle pour honorer Scipion et pour suivre son char. J'ai vu dans ses yeux l'idée qu'il avait en tête. Mais il ne connaît pas mes propres intentions. Il ignore que mon désir de liberté est bien plus fort que celui de vivre, et que je serais prête à perdre ma vie avec joie pour préserver ma liberté.

Oui, Massinissa, je sais que tu vas avoir de puissants ennemis à affronter. La rigidité d'âme de Scipion, combinée à la dureté romaine, risque de te désapprouver sévèrement.

Il trouvera étrange que le jour même de ta victoire et de ton rétablissement sur le trône qui t'appartient, tu aies pensé à des noces et choisi comme épouse non seulement celle de ton ennemi, mais aussi une captive, une Carthaginoise, fille d'Hasdrubal et ennemie de Rome. Cependant, rappelle-toi que tu ne dois pas me considérer dans cette situation comme la femme de Syphax, ni comme une captive, ni comme une Carthaginoise, ni comme la fille d'Hasdrubal, ni comme une ennemie de Rome, bien que je sois fière de l'être. Tu dois me considérer comme la femme du victorieux Massinissa. Souviens-toi également que j'ai accepté cet honneur après que tu m'as promis que je ne tomberais pas entre les mains des Romains. Tu m'as donné ta parole, alors veille à la tenir. Je ne demande pas que tu risques de perdre l'amitié du Sénat pour me protéger, car tu en es maintenant dépendant. Mais je veux simplement que, conformément à ton serment, tu m'empêches de tomber vivante entre les mains de Scipion. Cela ne m'étonnerait pas que Syphax, dans son état actuel, dise à son vainqueur que c'est moi qui suis responsable de son malheur, que c'est moi qui l'ai enchaîné, que c'est moi qui l'ai fait ami de Carthage et ennemi de Rome. Oui, Massinissa, j'admets toutes ces choses. Et si je pouvais échapper à la capture des Romains, je considérerais cela comme un bonheur et je penserais que ma mort serait vraiment digne de la fille d'Hasdrubal.

Pardonne-moi, Massinissa, si je te parle avec autant d'audace, mais comme il se pourrait bien que ce soit la dernière fois que je te voie, je tiens à t'exprimer des sentiments sincères. Je veux que tu saches combien j'ai toujours détesté l'esclavage afin que tu sois davantage poussé à songer à ma liberté. Dès que j'ai ouvert les yeux sur le monde, j'ai appris qu'il y avait un peuple qui, sans aucun droit légitime, cherchait à conquérir tous les autres. Pendant toute mon enfance, je n'ai entendu parler que des victoires des Romains, des rois qu'ils avaient enchaînés, des captifs célèbres qu'ils retenaient, de la misère de ces malheureux et de toutes les horreurs qui se produisaient lors de ces spectacles affligeants, où l'orgueil des Romains tirait une fierté des victimes de leurs conquêtes. Ces images se sont gravées si profondément dans mon esprit que rien ne peut les effacer. En grandissant, ma répulsion envers l'aigle romaine, qui ne se nourrit que des pillages et qui s'abat sur les têtes des rois pour leur arracher leurs couronnes, s'est encore renforcée. On pourrait me dire que les Romains donnent autant de royaumes qu'ils en usurpent, qu'ils font autant de rois qu'ils en enchaînent fièrement. Mais, Massinissa, si tu y réfléchis attentivement, tu constateras qu'ils ne dispensent des sceptres que pour avoir davantage d'esclaves notoires, et lorsqu'ils couronnent leurs gouverneurs, c'est seulement pour le plaisir de les voir se prosterner à leurs pieds et leur rendre hommage. La vanité est l'essence même de cette nation, c'est ce qui la motive. C'est pour cette raison qu'elle conquiert, qu'elle usurpe des royaumes, qu'elle sème la désolation dans le monde entier, et qu'elle franchit les mers pour perturber notre tranquillité. Car si leur seul désir était d'étendre leurs frontières et d'accroître leurs richesses, ils se contenteraient de renverser les trônes et de tuer ceux qui les possèdent.

Mais puisque c'est l'orgueil qui les pousse, un simple bourgeois de Rome doit traîner des rois enchaînés derrière lui, pour sa propre gloire et pour divertir le peuple. Est-il possible qu'il y ait des vainqueurs assez inhumains, et est-il possible qu'il y ait des rois vaincus assez lâches pour endurer une telle honte ? Malheureusement, oui, de nombreux exemples de ce genre ont montré que tous les princes ne sont pas honorables.

Cependant, il est certain que les fers et les couronnes, les sceptres et les chaînes ne devraient jamais être associés. Un char tiré par des éléphants ne devrait jamais être suivi par des rois enchaînés, et des rois ne devraient jamais être traités comme des criminels, ne conservant les signes de leur royauté que pour souligner la honte de leur défaite et la gloire de leurs vainqueurs. Mais quelle gloire peut-il y avoir pour ceux qui gagnent de cette manière ? Si ceux qu'ils ont vaincus sont des lâches, puisqu'ils vivent encore, il n'y a pas de raison légitime d'être fiers de les avoir dominés. Ces rois vaincus ont montré une grande noblesse de cœur dans leur défaite, et il est cruel de les traiter de la sorte alors qu'ils n'ont fait que défendre leur couronne, leur pays, leurs femmes, leurs enfants, leurs sujets et leurs dieux. S'ils voulaient des félicitations pour la gloire de leurs vainqueurs et le plaisir du peuple, il serait plus mémorable de porter les armes des ennemis qu'ils ont tués de leurs propres mains plutôt que d'être escortés par des rois qu'ils n'ont pas combattus. Des chars remplis d'armes rompues, de boucliers, de lances, de javelots et de drapeaux pris sur leurs adversaires seraient un spectacle moins sinistre et plus agréable pour le peuple. Mais est-il possible que des rois soient destinés à un tel déshonneur ? Est-il possible que ce peuple, qui se divertit en assistant à des combats de gladiateurs et de bêtes sauvages, soit également la cause de cette triste cérémonie ? Est-ce que le plaisir de ce peuple réside dans la honte et la détresse des rois ? Doit-on traîner des rois enchaînés pour ce même peuple qui s'extasie de voir quatre mille hommes s'entretuer sauvagement en une seule journée, et qui trouve son bonheur dans le spectacle de tigres et de lions se dévorant les uns les autres ? Est-il possible que ce soit pour ce même peuple que des rois doivent être humiliés de la sorte ? Pour ma part, Massinissa, j'estime cette forme de triomphe si étrange que je pense qu'elle est plus déshonorante pour les vainqueurs que pour les vaincus. Et personnellement, je sais que je ne serai ni l'un ni l'autre. Tu peux donc juger, Massinissa, si une personne qui ne souhaite pas entrer à Rome prisonnière suivie de cent rois enchaînés peut se résoudre à suivre l'orgueilleux Scipion en étant elle-même enchaînée. Non, Sophonisbe vaut mieux que cela. Même si je n'étais qu'une Carthaginoise, je ne le ferais pas. Même si je n'étais que la fille d'Hasdrubal, je ne m'y résoudrais pas. Même si je n'étais que la femme du malheureux Syphax, cela ne m'effraierait pas. Même si je n'étais qu'une esclave du glorieux Massinissa, je ne suivrais aucun autre vainqueur. Mais étant à la fois Carthaginoise, fille d'Hasdrubal, femme de Syphax et de Massinissa, et reine de deux grands royaumes, Scipion ne doit pas s'attendre à vaincre Sophonisbe.

Non, Massinissa, même si les chaînes qui me seraient données étaient incrustées de diamants, si mes fers brillaient d'or et de pierres précieuses, et si l'on me promettait de me ramener sur le trône une fois détachée, je préférerais la mort plutôt que de nuire à l'honneur de la royauté. Si ma main devait être enchaînée, je ne la considérerais comme plus digne de tenir un sceptre. J'ai un dégoût si profond pour la servitude et l'esclavage, et mon esprit est si catégorique et fidèle sur cette question, que si je pensais que Scipion devait porter mon portrait en triomphe, je te demanderais de faire disparaître tous les peintres de Numidie. Mais non, je regrette ce sentiment, car si l'insensible Scipion fait entrer mon image à Rome, il mettra en évidence ma gloire plus que la sienne. On verra que j'ai su mourir lorsque je ne pouvais plus vivre avec honneur, et que le courage d'une femme a surpassé la vanité romaine. Je n'ai aucun doute, Massinissa, que si tu ne peux tenir tête à la sévérité de Scipion, tu seras obligé de me donner la mort pour honorer ta promesse. Scipion a des intérêts personnels en plus de l'intérêt public, car il se souvient que son père et son oncle sont morts en Afrique. Il me considère comme une martyre destinée à apaiser leurs âmes, et en justifiant sa vengeance à travers la gloire de Rome, il est difficile d'imaginer que la fille d'Hasdrubal obtiendra sa clémence. Mais il me semble, Massinissa, que ce serait très injuste que le jour où tu reprends la couronne de Numidie, ta femme soit attachée et faite prisonnière. À mon avis, cela reviendrait à te rendre à la fois roi et esclave. Si vraiment ma détresse, mes pleurs et ma beauté ont touché ton cœur et t'ont poussé à m'aimer autant que toi-même, alors briser ta parole serait te trahir autant que me trahir. Réfléchis bien, Massinissa, si tu avais un regard extérieur à la situation, me jugerais-tu digne de l'honneur que tu m'as fait en me prenant pour épouse, malgré la honte que je te procure à cause des événements ? Mais sois rassuré, je ne vais pas te soumettre à une telle humiliation. Si Scipion se montre inflexible et si tu respectes ta parole, ma mort justifiera ton choix et restaurera ta réputation.

Mais avant de recourir à une telle décision, fais tout ce qui est en ton pouvoir pour toucher le cœur de cet égoïste. Dis-lui que je me suis livrée à toi seul, que parmi tous les butins que ta bravoure a acquis pour le peuple romain, tu ne réclames qu'une seule esclave. Et si sa justice infaillible te constraint à la lui remettre entre les mains, comme si tu étais le soldat le plus soumis de ses légions, dis-lui alors que cette esclave est ta femme, que l'emprisonner elle reviendrait à t'emprisonner toi, et que le sang que tu as versé au service de la République mérite que l'on t'accorde la permission de la laisser vivre en liberté. Fais-lui comprendre que tu l'as trouvée sur ton territoire, dans ton palais et sur ton trône, qu'il est légitime qu'elle t'appartienne, et que te l'enlever sans raison serait injuste. Et si ces puissantes raisons ne le convainquent pas, supplie-le avec sincérité. Mais si tu ne parviens pas à le calmer, rappelle-toi ta parole et n'oublie pas de la tenir envers moi. Je vois bien dans tes yeux, Massinissa, que tu auras du mal à me rendre ce service. Je comprends bien qu'il te sera difficile de donner du poison à la personne à qui tu as offert une couronne, ton cœur et la liberté.

Je sais que c'est une pensée douloureuse et qu'il sera éprouvant de voir les mêmes flambeaux qui ont éclairé mes noces illuminer mes funérailles, et que la main que tu m'as donnée en gage de ta fidélité sera celle qui fermera ma tombe. Mais finalement, toutes ces choses seront encore plus supportables pour toi que de me voir enchaînée. Ceux qui disent que la véritable sagesse consiste à faire preuve de témérité face aux événements malheureux et que se suicider pour éviter l'infortune revient à abandonner devant le destin ne comprennent pas la vraie grandeur de la royauté. Cette idée peut convenir aux philosophes, mais pas aux rois dont les actions doivent être des exemples de courage. S'il est possible de se donner la mort, cela devrait être réservé à éviter l'humiliation d'être privé de liberté. C'est une grande tragédie pour un roi lorsque ses sujets se révoltent, mais s'il envisage de se suicider à ce moment-là, je le considérerais comme un lâche, car il peut encore les combattre et les punir. Perdre une bataille est une grande fatalité pour un prince, mais comme on le voit souvent, ceux qui sont vaincus aujourd'hui peuvent devenir victorieux demain. Il faut rester fort et ne pas céder au désespoir.

Enfin, face à des malheurs qui peuvent être surmontés dignement, il ne faut pas se tourner vers la mort, mais quand tout est perdu et qu'il ne reste plus que les chaînes ou la mort, il faut choisir de rompre les liens qui nous retiennent à la vie pour éviter la servitude. Voilà, Massinissa, tout ce que j'avais à te dire. Souviens-t'en et ne prête pas autant d'attention à ce que te dira Scipion. Rappelle-toi ta promesse et les paroles que je viens de prononcer. Ces paroles sont justes et raisonnables, et tu ne peux pas le contester. Alors, vas-y, mon bien-aimé Massinissa, va combattre pour ma liberté et pour ta gloire contre l'insensible Scipion. Je t'en prie, demande-lui s'il souhaite voir enchaînée une femme dont le regard a pu conquérir Massinissa après qu'il a refusé de regarder les belles prisonnières capturées lors de ses conquêtes. Qu'il craigne sa défaite lors de sa réclamation et que sa prétendue rigueur l'empêche de vouloir triompher de moi. Comme tu peux le constater, Massinissa, mon âme n'est pas troublée et je te parle avec beaucoup de calme. Je peux t'assurer que dans l'état où je me trouve, je ne regrette rien d'autre que d'être contrainte de m'éloigner si rapidement de toi. C'est sans aucun doute la seule chose qui peut encore toucher mon esprit, car après avoir vu mon pays dévasté, Syphax fait prisonnier, la couronne tomber de ma tête, et pire encore, je suis sur le point d'être captive de Scipion, après toutes ces choses, la tombe serait un refuge et un lieu de repos si je pouvais y entrer sans t'abandonner. Mais j'ai cette consolation dans mon malheur, ayant toujours voué une haine irréconciliable à la tyrannie des Romains, j'ai au moins l'avantage d'être captive d'un Numide et non d'un Romain. En plus d'être mon mari et mon libérateur, ce Numide a conquis mon cœur dès que j'ai été libérée de l'esclavage. Maintenant, je suis la seule à occuper une place essentielle dans son âme. Va donc, Massinissa, et n'oublie pas de tenir ta promesse envers la malheureuse Sophonisbe qui attendra avec impatience la liberté ou le poison.

Effet de ce discours

Cette belle et déplorable reine a obtenu ce qu'elle demandait, car Massinissa n'est pas parvenu à faire changer d'avis Scipion. Ainsi, ne pouvant lui garantir la liberté sans danger, Massinissa lui a donné le poison. Il a préféré son intérêt et l'amitié des Romains à la vie de cette personne. J'aurais accepté qu'il la perde pour préserver sa gloire, s'il n'y avait pas d'autre choix, mais le fait que cet homme courageux ait vécu quatre-vingts ans après sa mort et soit toujours l'ami des Romains me met en colère à chaque fois que je lis cet événement dans les pages de l'histoire. C'est également ce qui me pousse à m'arrêter ici, car si j'écrivais davantage à son propos, je profèrerais des insultes. Ayons pitié de Sophonisbe et désapprouvons l'action de l'insensible et trop sage Massinissa.

Notes

Sophonisbe, née à Carthage en 235 av. J.-C. et morte à Cirta en 203 av. J.-C., est une reine de Numidie et l'épouse de Syphax, roi berbère de Numidie, puis de Massinissa.

Syrte est une ville libyenne située sur la côte méditerranéenne du pays, et plus précisément au niveau du golfe de Syrte.

Syphax, né vers 250 av. J.-C. et mort vers 202 av. J.-C., est un roi berbère de la Numidie occidentale dont la capitale était Cirta, l'actuelle Constantine en Algérie. Il est capturé en 203 av. J.-C. par Massinissa et les Romains à la suite de la défaite de la bataille des Grandes Plaines. Il meurt captif à Rome.

La **Numidie**, ou royaume de Numidie, est un royaume berbère, situé principalement sur le territoire algérien, mais également sur une petite partie de la Tunisie, de la Libye et, marginalement, du Maghreb au Maroc. Ses fondateurs sont les Numides, un peuple berbère, qui créent un État puissant à la civilisation originale en Afrique du Nord, généralement considéré comme le premier État algérien de l'histoire.

La **bataille des Grandes Plaines** oppose, en 203 av. J.-C., l'armée romaine de Scipion l'Africain, allié au prince numide Massinissa, face à l'armée carthaginoise. Les Carthaginois sont dirigés par Hasdrubal Gisco et les Numides par son gendre, le roi Syphax. Scipion remporte la bataille.

Hasdrubal Gisco, mort en 202 av. J.-C., est un général carthaginois de la deuxième guerre punique opposant Rome à Carthage.

Scipion l'Africain, aussi dit Scipion l'Ancien ou le Premier Africain pour le distinguer de son petit-fils adoptif Scipion Émilien, est un militaire et un homme d'État romain. Il est l'allié de Massinissa et lui apporte une aide considérable pour triompher de la bataille des Grandes Plaines.

Massinissa, né vers 238 av. J.-C. et mort en janvier 148 av. J.-C., est un roi numide berbère. Il est l'unificateur et le premier roi de la Numidie.

Lelius, Caius Lælius, ou Caius Lelius, né vers 235 av. J.-C. et mort vers 170 av. J.-C., est un général et un homme d'État romain, ami de Scipion l'Africain qu'il accompagne lors de la campagne ibérique. Son commandement de la flotte romaine dans l'attaque de Carthage et de la cavalerie romaine et numide à Zama contribue à la victoire de Scipion et Massinissa.

Sixième discours – Zénobie à ses filles

Zénobie, reine de Palmyre

Contexte

Ce discours montre clairement que toutes les choses ont deux facettes, que l'on peut arriver au mérite par des chemins différents. Je veux dire que Sophonisbe préfère mourir, tandis que la vaillante Zénobie veut vivre. Toutes deux souhaitent vivre et mourir par des sentiments honorables. L'une considère la liberté comme le bien suprême, tandis que l'autre croit que le vrai bien réside dans la sagesse souveraine. L'une ne supporte pas l'idée d'une humiliation liée à la fuite, tandis que l'autre accepte cette fuite presque sans douleur, car elle ne considère rien d'autre que le crime comme honteux. L'une regarde la domination d'un vainqueur avec désespoir, tandis que l'autre l'accepte avec mépris, comme un caprice du destin. L'une meurt et l'autre vit ; l'une cherche la gloire, tandis que l'autre pense au déshonneur. Cependant, l'une et l'autre ont le mérite et l'intégrité pour objectifs. Il est vrai que toutes les choses ont des aspects différents selon le point de vue duquel on les observe. Vous avez entendu les raisons de l'une, écoutez maintenant celles de l'autre et combinez les deux.

Zénobie à ses filles

Chères et malheureuses princesses, il y a déjà longtemps que je vois inutilement vos larmes couler. Malgré ma témérité qui vous a montré que les grandes âmes peuvent supporter de grandes douleurs sans désespoir, l'image du trône que vous avez perdu et des chaînes que vous avez reçues revient sans cesse dans votre mémoire, rendant mon exemple vain. Chaque jour de votre vie vous apporte une nouvelle peine. Vous portez encore dans votre cœur les chaînes que vous aviez aux mains, ce jour infortuné où on vous a emmenées à Rome. Sans perdre cette fierté que votre naissance distinguée inspire à ceux qui sont nés avec cet avantage, Aurélien triomphe encore de vous à chaque souvenir de sa victoire. Je suis sincèrement désolée, mes filles, de ne pas pouvoir vous transmettre la détermination nécessaire pour supporter les malheurs que je vous ai légués.

Mais c'est le seul héritage que je puisse vous laisser en mourant, et je souhaite de tout mon cœur que cette qualité puisse passer de mon cœur au vôtre, afin que même si vous ne pouvez pas être des reines, vous puissiez au moins régner sur vous-mêmes. Si quelqu'un avait raison de désespérer à cause d'un excès du destin, j'aurais certainement dû le faire, car j'ai eu plus de gloire qu'aucune femme n'a jamais pu en obtenir. Ma détresse a également été la plus déplorable que l'on ait jamais entendue. Vous savez que de mon côté, vous pouvez compter parmi vos ancêtres les rois d'Égypte de la lignée des Ptolémées, et je suis descendue de la noble lignée de Cléopâtre. Mais hélas ! On dirait que la soumission qu'Aurélien me destinait est venue jusqu'à moi par droit de succession, et je n'ai fait que survivre à celle-ci. Pourtant, le destin m'a traitée avec encore plus d'inhumanité, car j'ai suivi un char que je pensais conduire et que j'avais fait construire dans le but de triompher de celui qui m'avait vaincu. Vous savez aussi que le début de ma vie n'a été rempli que de bonheur.

Le vaillant Odénat, votre père et mon mari, après m'avoir donné la couronne de Palmyre, a voulu que je partage avec lui la gloire de ses conquêtes. Je peux dire sans prétention ni manque de respect à la mémoire de cet homme remarquable que s'il m'avait accordé plus de pouvoir de son vivant, cela lui aurait valu quelques feuilles de laurier supplémentaires à la couronne que la victoire lui avait posée sur la tête. Oui, mes filles, je peux dire sans offenser la mémoire d'Odénat que nous avons conquis ensemble tout l'Orient et, poussés par un sentiment honorable, nous avons entrepris de nous venger des Perses pour les indignités que l'empereur Valérien, captif de Sapor, endurait pendant que son ingrat de fils, Gallienus, s'abandonnait à toutes sortes de plaisirs. Pourtant, Odénat n'a pas manqué de renvoyer tous les prisonniers que nous avons faits lors de cette guerre. Nous avons conquis les meilleures villes de la Mésopotamie et Nisibe, que mon mari a asservi. Poursuivant notre victoire, nous avons défait une multitude de Perses près de Ctésiphon. Nous avons fait emprisonner plusieurs satrapes, et leur roi lui-même a pris la fuite. Presque toujours victorieux dans toutes les batailles où nous nous trouvions, la gloire a beaucoup vanté la vaillance d'Odénat, si bien que finalement Gallienus, poussé par la crainte plutôt que par la reconnaissance, en a fait un ami de l'Empire. Pour l'honorer davantage, des médailles ont été frappées où mon Odénat traînait les Perses captifs. Jusque-là, je n'ai connu que la joie. La victoire et le destin m'ont également favorisée. Mais hélas ! Puis-je le dire ? Mon Odénat ainsi que mon fils aîné ont été assassinés, et j'ai basculé d'une extrémité à l'autre, de la joie au malheur. Mes filles, c'est là que j'ai eu besoin de toute ma détermination pour supporter ce malheur. La perte d'Odénat est sans aucun doute ce qui a rendu moins douloureuse ma perte de liberté. J'ai eu plus de peine à suivre mon mari jusqu'au tombeau qu'à suivre le char d'Aurélien. Les funérailles d'Odénat ont fait couler beaucoup plus de larmes que la magnificence de la victoire qui a été célébrée en l'honneur de ma capture. Mais malgré mon chagrin immense, je ne me suis pas lamentée. J'ai songé à préserver l'empire pour mes enfants et à laver le sang qu'il avait versé avec le sang de ses

ennemis. Et comme on pouvait dire que la valeur de cet homme avait été sa grandeur d'âme, j'ai fait le vœu de consacrer toute ma vie à cueillir des palmes pour les déposer sur son tombeau. Ainsi, un jour, je pourrai dire que j'ai vengé sa mort de ma propre main et défendu l'empire pour nos enfants. J'ai pensé qu'il valait mieux décorer son cercueil des dépouilles des ennemis que je vaincrai plutôt que de le mouiller de mes larmes. Dans cette résolution, j'ai pris les armes d'une main et les rênes de l'empire de l'autre. J'ai toujours cru, mes filles, que toutes les qualités pouvaient coexister, qu'il était possible qu'une même personne les possède toutes, que les qualités des hommes pouvaient être pratiquées par des femmes, que la véritable sagesse n'avait pas de sexe déterminé. On peut être pure et vaillante à la fois, témoigner de courage dans une occasion et d'humilité dans une autre, être sévère et clémence dans différentes situations, commander et obéir, et porter des chaînes et une couronne avec le même visage. C'est avec cette conviction, mes filles, que j'ai accompli ces choses distinctes, bien que je sois restée la même aujourd'hui.

Mais pour revenir sur toute ma vie, vous savez que la mort qui a enlevé mon Odénat ne m'a pas privée de la joie de ses armes. Au contraire, sa vaillance a semblé se joindre à la mienne. J'ai vaincu l'armée que Gallienus avait envoyée contre moi sous le commandement d'Héraclianus. Et non satisfaite de cette première victoire, j'ai conquis l'Égypte et je me suis fait reconnaître en tant que maîtresse absolue du royaume de mes prédécesseurs. De là, j'ai avancé jusqu'à Ancyre, la principale ville de la Galatie. J'ai même porté mes armes à travers toute la Bithynie jusqu'à Chalcédoine et en dessous du Bosphore. Après que j'ai vaincu les Perses à plusieurs reprises et fait entendre le bruit de mes triomphes dans le monde entier, Aurélien, conduit par le destin et plus habile à manier l'épée que ne l'était Gallienus, est finalement venu en personne pour m'arrêter dans ma course. Je vais vous répéter nos malheurs avec autant de détails que j'ai raconté mes succès, car vous savez bien qu'ils sont gravés dans votre mémoire. Je n'aurais pas entrepris de vous rappeler mes victoires si je ne savais pas que votre profonde mélancolie vous les a fait oublier, car dans votre désespoir vous n'êtes plus réceptives qu'aux images sombres. Vous n'ignorez donc pas le chemin par lequel Aurélien m'a conduite à Rome. Vous vous souvenez sûrement comment la perfidie Héracléion lui a permis de prendre la ville de Tyane. En dépit de mon commandement et ma vaillance, l'armée d'Aurélien lui a donné la victoire devant Antioche. Grâce à l'ingéniosité de Zabas, j'ai été mise en sécurité lorsque j'ai fui à Emèse. J'ai rallié mes troupes et une seconde fois combattu Aurélien qui, malgré mes efforts, a finalement remporté la bataille. Vous savez encore que j'ai abandonné Emèse pour me réfugier à Palmyre en attendant le secours promis par les Perses, les Sarrasins et les Arméniens. Vous savez que c'est là qu'Aurélien est venu m'assiéger avec sa puissante armée, composée de Pannoniens, de Dalmates, de Maures, de Celtes et d'autres troupes nombreuses venues d'Afrique, de Tyane, de Mésopotamie, de Syrie, de Phénicie et de Palestine.

Vous savez que j'ai affronté une force militaire aussi imposante qu'il l'aurait fallu pour conquérir le monde entier. Mais je n'ai pas perdu courage face à cela. Vous savez que j'ai défendu les remparts de Palmyre avec autant de vaillance que de stratégie, et qu'Aurélien lui-même a été grièvement blessé par une flèche, peut-être tirée de ma main. Les dieux savent que j'ai préservé ma vie pour préserver votre liberté. D'ailleurs, depuis mon arrivée à Rome, j'ai appris que le monde saura que je n'ai pas abandonné le trône qui vous revenait sans me défendre. Aurélien a écrit de sa main à Mucapor, son ami, qu'il était vrai qu'il faisait la guerre à une femme, mais à une femme qui avait plus d'archers à son service que s'il s'était agi d'un homme. Une femme qui faisait preuve de prudence dans le danger et qui, par son discernement, avait préparé une si grande armée pour s'opposer à ses conquêtes qu'il était impossible d'imaginer le nombre prodigieux de flèches et de pierres dont elle disposait. Enfin, il a trouvé chaque parcelle des murailles de Palmyre défendue par plusieurs engins de siège. Ses troupes ont lancé continuellement des projectiles sur les nôtres. En réalité, il a prétendu que du fait que je sois une femme, je craignais la bataille, mais il se battait comme quelqu'un qui avait peur.

Voilà, mes filles, ce que mon ennemi a dit de moi. Pourtant, il avait tort de dire que j'avais peur. Lorsqu'il m'a envoyé une offre de vie sauve et de pardon, à condition que je lui remette Palmyre et que je lui confie toutes mes pierres précieuses et tous mes trésors, j'ai répondu avec tant de fermeté que cela l'a offensé. Je me souviens, parmi les autres choses que je lui ai dites, je lui ai fait remarquer que personne auparavant ne m'avait dit ce qu'il souhaitait de moi car personne ne m'avait soumise. « Rappelle-toi, lui ai-je déclaré, que l'honneur doit guider aussi bien les affaires de la guerre que celles de la paix. De plus, je t'apprends que le secours des Perses que nous attendons ne nous fera pas défaut. Nous avons de notre côté les Arméniens et les Sarrasins. Et si les brigands de Syrie ont vaincu tes armées, Aurélien, que se passera-t-il quand nous aurons les forces que nous attendons de toutes parts ? Alors, tu perdras une part de cet orgueil démesuré avec lequel tu me donnes l'ordre de me rendre comme si tu étais pleinement victorieux ». Vous constatez, mes filles, que pendant que vous étiez aux temples à prier les dieux, je faisais tout mon possible pour vous protéger et ne pas souiller ma propre gloire. Ensuite, vous savez comment Aurélien a vaincu les Perses qui venaient à notre secours. Voyant qu'il était impossible de sauver cette ville, j'ai voulu au moins mettre ma personne en sécurité. Mais le destin, qui avait décidé ma chute, a finalement fait d'Aurélien mon vainqueur et de moi sa prisonnière. Dès qu'il m'a vue, il m'a demandé comment j'avais osé attaquer les empereurs romains et prendre leurs forces. Aurélien m'a dit : « Je te reconnais comme un empereur légitime, car tu sais comment vaincre. Je n'ai jamais considéré comme tels Gallienus et ses semblables. » Jusqu'ici, mes filles, vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir manqué de courage. J'ai autrefois porté une couronne sans arrogance, j'ai eu la main assez ferme pour tenir à la fois un sceptre et une épée.

J'ai pratiqué également l'art de régner et celui de combattre. J'ai su vaincre, et j'ai su utiliser la victoire. J'ai accueilli le succès avec modération, et même à une époque où ma jeunesse et la vulnérabilité de mon sexe auraient pu me rendre prétentieuse pour le peu de beauté qui se manifestait en moi, je n'ai pas aimé entendre et je n'ai pas écouté tous les flatteurs de la cour me décrire dans leurs vers avec des lys et des roses, disant que mes dents étaient des perles orientales, que mes yeux, bien qu'ils soient noirs, brillaient plus que le soleil, et que Vénus elle-même n'était pas plus belle que moi. Je vous ai raconté toutes ces choses, mes filles, et je me suis épanchée plus que nécessaire pour vous faire comprendre que pour toutes les actions de ma vie, je n'ai jamais eu de faiblesse. N'imaginez pas que j'ai échoué dans la situation qui exigeait le plus de courage, celle de m'avouer vaincue. Je l'ai surmontée tout comme j'ai surmonté toutes les autres situations similaires. Non, mes filles, je n'ai rien fait de toute ma vie qui me donne une plus grande satisfaction envers moi-même que d'avoir pu subir une défaite en gardant ma détermination. C'est indéniablement en ces occasions qu'il faut avoir une grande âme, et qu'on ne me dise pas que le désespoir est une qualité et la détermination une faiblesse. Non, l'immoralité ne peut jamais être intègre, et l'intégrité elle-même ne peut jamais être immorale. Qu'on ne me dise pas non plus que ce type de persévérance est plus approprié aux philosophes qu'aux rois. Sachez, mes filles, qu'il n'y a aucune différence entre les philosophes et les rois, à part que les uns enseignent la véritable sagesse et que les autres doivent la pratiquer. Les souverains doivent être des exemples pour leurs sujets, car ils sont observés par le monde entier. Il est donc essentiel qu'ils fassent preuve d'intégrité, qui est l'une des qualités les plus nécessaires aux princes, car c'est la plus difficile à maintenir. Le désespoir, qui pousse certains à prendre le poignard pour éviter la servitude, est souvent plus une faiblesse qu'une qualité. Ils ne peuvent pas affronter le destin lorsqu'il est hostile. Ce destin les attaque, et eux évitent le combat. Il les détruit, et eux coopèrent à sa volonté. Abandonner la victoire à ce destin changeant est une faiblesse indigne d'eux. Par des actions précipitées, sans toujours savoir ce qu'ils font, ils se libèrent de leurs chaînes en se libérant de la vie, ne connaissant que les douceurs de celle-ci sans en supporter l'amertume. Quant à moi, mes filles, je pense que quiconque a vécu avec gloire doit mourir le plus tard possible. La mort précipitée est souvent un signe de remords, de regrets et de faiblesse plutôt que de grandeur et de courage. Certains diront peut-être que je suis issue d'un sang qui ne devrait jamais porter de chaînes, que Cléopâtre n'ayant pas voulu accepter la victoire d'Octave, je ne devrais jamais accepter celle d'Aurélien.

Mais il y a une différence entre cette grande reine et moi : toute sa gloire réside dans sa mort, tandis que la mienne réside dans ma vie. Sa réputation n'aurait pas été mémorable si elle n'était pas morte de sa main, et la mienne ne serait pas à son niveau si j'avais renoncé à la gloire de porter des chaînes avec autant de courage et de dignité que si j'avais vaincu Aurélien comme il m'a vaincu.

Si Cléopâtre avait suivi le char d'Octave, elle aurait vu de nombreux sujets désagréables en traversant Rome, qui lui auraient reproché ses imprudences passées. Le peuple aurait sans doute exprimé son mécontentement en murmurant ses fautes et les causes de ses erreurs. Mais moi, j'étais certaine de ne voir autour du char que je suivais que des hommes que j'avais autrefois vaincus, et des témoins de ma valeur et de ma puissance. J'étais assurée de ne rien entendre de déshonorant, de n'entendre parler que de mon malheur présent et de mes triomphes passés. « Voilà, disait le peuple, la vaillante Zénobie, voilà cette femme qui a remporté tant de victoires. Admirez sa fermeté en cette situation, ne dirait-on pas que ces chaînes de diamants qu'elle porte l'ornent plutôt qu'elles ne la contraignent, et qu'elle mène le char qu'elle suit ? » Enfin, mes filles, alors que j'étais chargée de chaînes, mais de chaînes en or et en pierres précieuses, comme une esclave distinguée, pendant toute la magnificence du jour de cette parade, qui est sans aucun doute le jour le plus pénible de la servitude, j'étais libre dans mon cœur. J'avais l'âme assez sereine pour voir avec plaisir que ma persévérance arrachait des larmes à certains de mes ennemis. Oui, mes filles, la moralité a des charmes si puissants que même la rigueur romaine ne peut lui résister. J'ai vu certains d'entre eux pleurer la victoire d'Aurélien et mon propre malheur. Il ne faut pas laisser son âme être ébranlée par des choses qui ne peuvent pas la toucher lorsque l'on a acquis assez de sagesse. Tout le luxe déployé lors des triomphes ne doit pas effrayer un esprit raisonnable. Tous ces chars en or, ces chaînes de diamants, ces trophées d'armes et cette foule de gens rassemblés pour assister à cette cérémonie ne devraient pas inspirer la peur à une personne noble. Il est vrai que mes chaînes étaient lourdes, mais quand elles n'enferment pas l'esprit, elles ne gênent pas les bras qui les portent. Pour ma part, dans cet état déplorable, j'ai souvent pensé que puisque le destin a voulu que je suive un char que j'avais moi-même fait construire pour fêter ma victoire, il se pourrait un jour que l'on fasse des sceptres avec les mêmes chaînes que je portais. Mais si cela n'arrive pas, ne vous affligez pas. Préoccuez-vous davantage de vous rendre dignes du trône que d'y remonter. Étant donné mon état d'esprit actuel, j'accorde plus de valeur à un humble esclave loyal qu'au souverain le plus puissant du monde s'il manque de générosité. Alors, mes filles, songez à supporter votre servitude avec plus de patience. Croyez fermement que si j'ai été vaincue par Aurélien, cela prouve que ma résistance a surpassé le destin.

Tout au long de ma vie, il a été évident que je ne crains pas la mort tant qu'elle est glorieuse. Je l'ai vue de nombreuses fois avec un visage plus terrible qu'aucun désespéré ne l'a jamais vue. Le poignard de Caton, l'épée de Brutus, les charbons ardents de Porcie, le poison de Mithridate, ou même le cobra de Cléopâtre n'ont rien d'effrayant pour moi. J'ai vu une pluie de flèches et de javelots tomber sur ma tête, j'ai vu des centaines de lances pointer vers mon cœur, et tout cela sans aucune peur. Ne pensez donc pas que si j'avais cru que la mort aurait pu être glorieuse pour moi, je ne l'aurais pas trouvée de ma propre main. Elle était habituée à vaincre les autres, elle aurait brisé mes chaînes si elle l'avait voulu.

Mais j'ai cru qu'il y aurait plus de gloire à les porter sans verser de larmes qu'à verser mon sang par faiblesse ou désespoir. Les personnes qui trouvent leur satisfaction en eux-mêmes quittent le trône avec moins de regrets que les autres, car s'ils ne trouvent rien dans leur âme qui les contente, ils sont contraints de chercher leur bonheur dans des choses extérieures. Vous me demanderez peut-être ce qui reste à des princesses qui ont perdu l'empire et la liberté. Et je vous répondrai avec discernement que puisque les dieux ont voulu vous donner une bonne raison d'utiliser votre courage, vous êtes obligées d'en faire bon usage et de montrer au monde entier, par votre patience et votre intégrité, que vous étiez dignes du sceptre qui vous a été enlevé et que les chaînes qui vous ont été mises sont indignes de vous. Voilà, mes filles, ce qu'il vous reste à faire. Et si vous êtes touchées par mon exemple et mes raisons, vous trouverez que la vie peut encore être douce et glorieuse pour vous. Vous avez au moins l'avantage que votre situation actuelle ne peut pas devenir pire. Donc, si vous pouvez vous y habituer, rien ne pourra troubler votre repos. Souvenez-vous qu'il y a des millions d'hommes dans le monde et qu'il n'y en a pas cent qui portent des couronnes. Croyez-vous, mes filles, que tous ces hommes soient malheureux et qu'il n'y ait aucun bonheur en dehors du trône ? Si c'était le cas, vous êtes remplies d'illusions. Il n'y a aucune condition dans la vie qui n'a pas ses peines et ses plaisirs, et la véritable sagesse consiste à bien utiliser tout ce que vous pouvez quand le destin vous met à l'épreuve. Ceux qui se donnent la mort ne savent pas que tant qu'on est vivant, on est en mesure d'obtenir la gloire. Il n'y a aucun tyran qui puisse m'empêcher de rendre mon nom immortel tous les jours, pourvu qu'il me laisse vivre et que je sois honorable. Même si je ne disais rien et endurais une douleur constante, mon silence continuerait à exprimer ce que je ressens.

Donc vivons, mes filles, puisque nous le pouvons, et il nous reste encore des moyens de montrer notre grandeur d'âme. Le sceptre, le trône et l'empire que nous avons perdus ne nous ont été donnés que par le destin, mais la constance vient directement des dieux. C'est de leur main que je l'ai reçue, et c'est pourquoi vous devez l'avoir. C'est le véritable signe des héros, tandis que le désespoir est propre aux faibles ou aux inconscients. Ne vous préoccupez donc pas de ce que la postérité dira de moi, et ne craignez pas que le jour du triomphe d'Aurélien fane toutes mes victoires, car c'est le plus glorieux de ma vie. De plus, j'ai entendu qu'Aurélien a raconté notre histoire au Sénat, ce qui la fera connaître à nos successeurs. Conservez-la, mes filles, afin que lorsque je ne serai plus là, le souvenir de ce que j'ai été vous oblige à être toujours ce que vous devez être. Voici les mots qu'Aurélien a utilisés dans ses paroles : « J'ai appris qu'on me reproche d'avoir fait quelque chose de peu digne d'un grand courage en triomphant de Zénobie, mais ceux qui me critiquent ne se rendent pas compte des louanges à me donner s'ils savaient qui était cette femme.

Combien elle était avisée dans ses conseils, combien elle se montrait courageuse et persistante dans son attitude, combien elle était impérieuse et grave envers les hommes de guerre, combien elle était généreuse lorsque ses affaires l'exigeaient, et combien elle était sévère et rigoureuse quand la nécessité l'y contraignait. Je peux affirmer que c'est grâce à elle qu'Odénat a vaincu les Perses et a poursuivi le roi Sapor jusqu'à Ctésiphon. Je peux assurer que cette femme a tellement rempli l'Orient et l'Égypte de la terreur de ses armes que ni les Arabes, ni les Sarrasins, ni les Arméniens n'osaient bouger. Que ceux qui ne connaissent pas ces choses se taisent, car il y a de l'honneur à avoir vaincu cette femme. Que diront-ils de Gallienus, méprisé par elle, sous le règne duquel elle a su maintenir son empire en le repoussant ? Que diront-ils de Claude, prince saint et vénérable qui, occupé par les guerres des Goths, a toléré qu'elle règne afin que cette reine, portant d'ailleurs ses armes, puisse plus facilement achever ses autres guerres ? » Voilà, mes filles, ce que mon vainqueur a dit de moi, même si j'ai suivi son char. Ayez la même équité et croyez-moi, quiconque a vécu de cette manière n'a pas besoin de se donner la mort pour immortaliser son nom.

Effet de ce discours

Ce discours montre qu'un orateur convaincant persuade facilement les autres. Ces princesses vécurent puisque leur mère n'avait pas voulu mourir, et les jardins que leur avait donnés Aurélien comme résidence, appelés aujourd'hui Tivoli, leur semblaient plus beaux que le cercueil. L'histoire indique que cette reine fut toujours très estimée par toutes les dames de Rome, et que ses filles épousèrent des hommes des familles les plus puissantes. C'était peu en regard de leur naissance, mais c'était beaucoup compte tenu de leur détresse, car les Romains avaient cru qu'Antoine et Titus s'étaient mariés de manière indigne, bien qu'ils aient épousé des reines. Ce sentiment était orgueilleux, mais c'était celui des maîtres du monde. Qui dit cela dit tout.

Notes

Zénobie est une reine-impératrice et fait autorité sur l'Égypte et l'Asie Mineure. Elle est l'épouse d'Odénat, roi de Palmyre. Après l'assassinat de celui-ci et de son fils Hairan vers 267, Zénobie transfère à son fils Wahballat les titres de son père, notamment celui de « roi des rois ».

Odénat est le roi fondateur de l'Empire palmyréen qui englobe les provinces romaines de Syrie, de Palestine, d'Égypte et de grandes parties de l'Asie Mineure. Il règne sur cet empire depuis Palmyre jusqu'à ce qu'il meure assassiné en 267 à Émèse.

Palmyre est une ville antique de Syrie, située à proximité d'une oasis du désert de Syrie, à 210 km au nord-est de Damas et dont les ruines sont adjacentes à la ville moderne de Tadmor.

Aurélien est un empereur romain qui règne de l'été 270 à septembre 275. Il réunifie et consolide durablement l'Empire face aux barbares, et entame des réformes religieuses et monétaires. Il s'empare de Palmyre et emmène Zénobie à Rome pour y figurer en tant que butin de victoire.

Ptolémée I^{er} Sôter, le « Sauveur » né vers 368 avant notre ère et mort en 283, est un général macédonien d'Alexandre le Grand et l'un de ses principaux successeurs. Il est désigné souverain d'Égypte au partage de l'empire d'Alexandre en 323.

Un **satrape** est le gouverneur d'une satrapie, c'est-à-dire une division administrative de l'empire perse, du royaume de Macédoine et de l'empire séleucide. Il est le représentant direct du roi dans une province, où il exerce toutes les prérogatives royales.

Valérien est empereur romain de 253 à 260. Il partage le pouvoir avec son fils Gallienus qui lui succède comme unique empereur romain de 260 à 268. Il est capturé par Sapor I^{er} et meurt en captivité aux mains des Perses. Gallienus ne fait rien pour sauver son père.

Sapor I^{er} est un roi des rois qui règne de 240 à 272 apr. J.-C. sur l'Empire sassanide s'étendant de la Mésopotamie à l'Indus. Les Sassanides sont une dynastie iranienne.

Gallienus, aussi appelé Gallien, est un empereur romain. D'abord coempereur, il partage le pouvoir avec son père Valérien jusqu'en 260 à la suite de la capture de celui-ci.

La Mésopotamie est une région historique du Moyen-Orient située entre le Tigre et l'Euphrate.

Nisibe est un lieu remarquable de l'histoire du christianisme de langue syriaque.

Ctésiphon est une ancienne ville parthe, sur la rive gauche du Tigre, à 30 km au sud-est de la ville actuelle de Bagdad, en Irak.

Les **Parthes** sont un peuple installé dans la région du nord-est de l'Iran. S'étendant sur l'Iran et sur une partie de la Mésopotamie, il est mis en échec par les Romains. La dynastie parthe des Arsacides est renversée par les Sassanides.

Héraclianus ou Aurelius Heraclianus est un soldat romain qui atteint le rang de préfet à la fin du règne de l'empereur Gallienus.

Ancyre est une cité de l'Antiquité qui correspond de nos jours à l'actuelle Ankara.

La Galatie est une région historique d'Anatolie, autour de l'actuelle Ankara, dont le nom vient d'un peuple celte, les Galates, qui y a migré dans l'Antiquité, aux alentours de 279 av. J.-C.

La Bithynie est une région historique de l'Asie Mineure située sur la côte nord de la mer Noire.

Chalcédoine est une cité grecque de Bithynie, actuellement en Turquie, située sur la mer Marmara, à l'entrée orientale du Bosphore.

Le Bosphore est le détroit qui relie la mer Noire à la mer de Marmara et marque, avec les Dardanelles, la limite méridionale entre les continents asiatique et européen.

Thônis-Héracléion est une ancienne cité de l'Égypte antique, située près de l'actuelle Aboukir. C'est une ville portuaire stratégique pour entrer en Asie Mineure.

Antioche, ou Antioche-sur-l'Oronte afin de la distinguer des autres Antioche plus récentes, est une ville historique originellement fondée sur la rive gauche de l'Oronte dans la Syrie historique. Son emplacement fait partie de la ville moderne d'Antakya, en Turquie.

Zabas est un lieutenant de Zénobie. Tous deux captifs d'Aurélien à Emèse, ils parviennent à s'enfuir.

Emèse est une ville de Syrie, actuellement appelée Homs.

Les **Sarrasins** est un terme utilisé dans les premiers siècles, à la fois dans les écrits grecs et latins, pour désigner le peuple qui vivait dans et près des provinces romaines d'Arabie et d'Arabie déserte correspondant à la Jordanie et la Syrie actuelles.

Les **Arméniens** sont un peuple originaire du Caucase et du haut-plateau arménien.

Les **Pannoniens** sont le peuple de la Pannonie, une ancienne région de l'Europe centrale, limitée au nord par le Danube et située à cheval sur les actuelles Autriche, Hongrie, Slovénie, Croatie ainsi que sur le nord-ouest de la Serbie et le nord de la Bosnie-Herzégovine.

Les **Dalmates** sont un peuple antique appartenant à la famille des peuples illyriens, qui occupait la région méridionale de l'actuelle Croatie.

Les **Maures** désigne les habitants musulmans et arabo-berbères médiévaux d'Ibérie, de Sicile, de Malte et du Maghreb, et à l'origine, durant l'Antiquité, les populations berbères d'Afrique du Nord, tout particulièrement du Maghreb.

Les **Celtes** ou les peuples celtes étaient un ensemble de peuples indo-européens en Europe et en Anatolie, identifiés par leur utilisation des langues celtiques et d'autres similitudes culturelles.

Tyane, ou Tyana, est une cité antique d'Anatolie, dans la Turquie actuelle.

La **Phénicie** est une région qui correspond approximativement au Liban actuel.

Mucapor est un personnage énigmatique. Peu d'informations ont traversé l'histoire à son sujet. Nous savons qu'il est l'ami et l'assassin de l'empereur Aurélien.

Vénus est la déesse de l'amour, de la séduction, de la beauté féminine dans la mythologie romaine. Elle est assez tôt assimilée à la déesse grecque Aphrodite.

Octave est le premier empereur romain. Il mène une guerre contre l'Égypte de Cléopâtre et la gagne.

Caton d'Utique, ou Caton le Jeune, né en 95 av. J.-C. à Rome et mort le 12 avril 46 av. J.-C. à Utique, Tunisie actuelle, père de Porcie, est un homme politique romain. Il est considéré dans l'histoire comme une figure du stoïcisme, célèbre pour sa fermeté d'âme. Il est connu pour s'être suicidé en s'ouvrant le torse avec son épée afin d'éviter la servitude.

Porcie est une femme de la Rome antique, fille de Caton d'Utique et femme de Brutus, morte en 42 av. J.-C. Les écrits disent qu'elle s'est tuée en avalant des charbons ardents. Une théorie plus plausible serait qu'elle a fait brûler du charbon dans une pièce sans aération pour succomber au monoxyde de carbone.

Brutus, ou Marcus Junius Brutus Cæpio, fils adoptif et assassin de Jules César, mari de Porcie, se tue en s'ouvrant le ventre avec une épée.

Mithridate « Eupator » le Grand, plus couramment appelé Mithridate VI du Pont ou encore Mithridate I^{er} du Pont, est un roi du Pont et du Bosphore de la dynastie des Mithridatides. À la suite de la trahison de son fils, il tente de se suicider en ingurgitant du poison. Soit que la quantité est trop faible parce qu'il l'a partagé avec deux de ses filles, soit que le roi est immunisé par l'absorption prolongée de petites quantités de poison, toujours est-il que sa tentative échoue. Ayant vainement essayé d'en finir en se jetant sur son épée, il sollicite alors l'aide d'un garde du corps, qui l'achève.

Cléopâtre VII est une reine d'Égypte antique de la dynastie lagide née vers 69 av. J.-C. et morte le 12 août 30 av. J.-C. Elle se suicide en se laissant mordre par un cobra après la victoire d'Octave.

Claude II, dit Claude II le Gothique, est empereur romain de septembre 268 jusqu'à sa mort en 270.

Tivoli est une ville métropolitaine de Rome, dans la région du Latium, en Italie.

Titus est un empereur romain. Il appartient à la dynastie des Flaviens, et règne de 79 à 81. Il aurait épousé l'une des filles de Zénobie selon cet ouvrage, mais ce personnage est mort avant la naissance de Zénobie.

Marc Antoine est un homme politique et un militaire romain. Il aurait épousé l'une des filles de Zénobie selon cet ouvrage, mais ce personnage est mort avant la naissance de Zénobie.

Septième discours – Porcie à Volumnius

Porcie, femme de Brutus

Contexte

Peu de temps après la défaite et la mort de Brutus et Cassius, Porcie, femme du premier et fille de Caton d'Utique, exprima par ses paroles et ses actes qu'elle voulait suivre la destinée de son mari et ne plus vivre. Ses parents, qui escomptaient l'empêcher de se suicider, lui retirèrent tous les moyens qui pourraient faciliter son funeste projet. Ils firent venir le philosophe Volumnius, un ami intime de Brutus, afin de tenter de la persuader par la raison de ne pas céder au désespoir. Cependant, cette femme, après l'avoir écouté avec beaucoup d'impatience, lui répondit de la manière suivante.

Porcie à Volumnius

Inutilement, Volumnius, mes parents t'ont choisi pour tenter de me convaincre de rester en vie après la perte que j'ai subie. Il est peu crédible que la philosophie qui a guidé l'épée de mon père Caton et qui l'a ensuite transmise à mon cher Brutus puisse me faire croire que la préservation de ma vie soit juste ou même possible. Non, Volumnius, dans l'état où je me trouve, je ne peux plus vivre et je ne suis plus tenue de le faire. Tu sais que cette philosophie que tu utilises contre moi ne m'est pas étrangère, et que l'honorables Caton, mon père, me l'a enseignée avec soin. Ne crois donc pas que la décision que je prends soit le fruit d'un esprit aveuglé par sa propre douleur et d'un désespoir déraisonnable. J'y réfléchis depuis longtemps et dans l'incertitude des choses, j'ai pris la résolution que j'exécuterai aujourd'hui. Toute autre que moi pourrait peut-être honorer les cendres de son mari en versant des larmes jusqu'à la fin de ses jours, mais la fille de Caton et l'épouse de Brutus doit agir différemment. Je suis convaincue que j'ai une âme trop distinguée pour mener une vie indigne de mes ancêtres et de l'honneur d'avoir eu pour père et pour mari deux des plus célèbres Romains de l'histoire. Car ceux qui vivent aujourd'hui ne sont plus de véritables Romains, ce sont les restes des esclaves de Jules César, ou plutôt ce sont des tigres enragés qui déchirent le sein de leur mère en dévastant leur patrie.

Hélas ! Qui aurait pu croire que le peuple romain deviendrait l'ennemi de sa propre liberté, qu'il forgerait lui-même les chaînes qui l'attachent, qu'il mettrait sur le trône celui-là même qui a fait périr des millions d'hommes pour y parvenir ? Mais aussi qu'il serait capable de pleurer la mort d'un tyran, de le diviniser et de poursuivre comme un criminel un homme qui a risqué sa vie pour lui rendre sa liberté et qui méprisait même l'amitié de César ! Car Brutus aurait pu obtenir bien plus s'il avait accepté de se soumettre à la servitude. Ses chaînes auraient sans doute été plus légères que celles des autres citoyens, et avec un peu de prudence, il aurait pu être le conseiller de celui qui était le maître du monde. Mais Brutus était trop généreux pour fonder son propre bien-être sur les ruines de la République. Il savait que le devoir doit l'emporter sur tout le reste, qu'il ne devait rien à César. Étant né citoyen romain, il devait haïr le tyran et pour ne pas être ingrat envers sa patrie, il devait l'être envers César. En étant issu de la lignée du premier Brutus, il devait apporter son aide et sa valeur à la République opprimée. Cependant, après avoir accompli toutes ces choses, ce peuple lâche et insensé exile celui pour qui il aurait dû ériger des statues sur toutes les places publiques. Cette ingratITUDE extrême n'a toutefois pas ébranlé l'honneur de Brutus. Tu le sais, Volumnius, tout ce qu'il a fait pour la patrie, je ne te le dis pas pour te l'apprendre, mais pour utiliser le peu de vie qui me reste à parler de ses grandes réalisations et à te demander de les faire connaître à la postérité.

Souviens-toi donc, Volumnius, que même si tous les Romains se sont montrés ingrats envers lui, il n'a jamais cessé de tout faire pour eux. Et quand ces lâches ont toléré non pas un, mais trois tyrans, il a eu plus de compassion pour les Romains que de ressentiment envers leur ingratitudo. Et malgré leur opposition, il a tout fait pour les rendre heureux. Mais ces ennemis de la morale sont tellement habitués à l'esclavage qu'ils considèrent leurs chaînes comme leurs trésors les plus précieux. Après que Brutus les a brisées, ils les ont eux-mêmes rattachées avec soin. Rome, qui a autrefois commandé le monde entier, se soumet maintenant volontairement à la tyrannie. Caton, Brutus... qui aurait pu le croire ? Et qui aurait pu penser que les dieux protégeraient le crime et opprimeraient l'innocence ? Je vois cependant pourquoi le ciel nous discrédite.

La mort de Brutus, sauveur de la République, est la punition de Rome et c'est le plus grand malheur qui ait jamais frappé cette ville. C'est sans aucun doute pour punir les Romains que les dieux ont permis qu'il se tue. Pour Brutus, sa peine est sa récompense, l'ingratitudo des Romains sert à sa gloire, et sa mort même montre tellement sa sagesse que j'ai presque honte de verser des larmes pour lui. Il se peut donc que je pleure davantage son absence que je n'ai pleuré sa mort. À l'époque, ma douleur était sans limites et mon esprit oscillait entre l'espérance et la crainte. Pleurer me procurait un certain soulagement. Mais aujourd'hui, n'ayant plus rien à perdre et voyant un moyen de mettre fin à ma misère, mon âme est plus tranquille. Bien que ma souffrance soit la plus intense jamais ressentie, je la supporte avec impatience, car je sais qu'elle prendra bientôt fin. Ne pense pas que je doive vivre pour préserver la mémoire de Brutus. L'acte qu'il a accompli est si grand et noble qu'il perdurera dans les mémoires. Il sera toujours considéré comme le meilleur et le pire des Romains, et même les tyrans qui régneront après lui contribueront à préserver son glorieux souvenir. Tant qu'il y aura des rois à Rome, on se souviendra que l'ancien Brutus les a chassés, et lorsque le dernier roi mourra pour sauver la liberté que le premier avait acquise, on se souviendra également de lui. N'en doute pas, Rome sera toujours asservie. Il est certain que si elle avait pu retrouver sa liberté un jour, Brutus la lui aurait rendue. Mais n'ayant pu le faire, il a au moins eu la gloire de mourir sans être un esclave. Sa gloire ne serait pas complète si je me montrais assez lâche pour vivre en captivité. Il manquerait quelque chose à ma propre gloire si j'oubliais la sienne. Notre sort est lié, car j'ai partagé sa conspiration en connaissant ses plans avant leur exécution. Il est donc juste que je suive le destin de Brutus. Sache, Volumnius, qu'une personne assez courageuse pour se donner un coup de poignard, supporter la douleur et la dissimuler afin de prouver à son mari qu'elle sait garder un secret ne changera pas facilement sa décision de mourir. L'image de Caton et celle de mon cher Brutus sont tellement présentes dans mon esprit que je ne vois plus rien d'autre. Leur mort et la mienne m'inspirent une telle envie que je la considère comme le plus grand bien qui puisse m'arriver.

Garde à l'esprit, Volumnius, que le véritable enthousiasme pour la morale réside dans le souhait de la suivre en exemple. Ceux qui louent les hommes vertueux sans les imiter autant qu'ils le peuvent méritent plus de critiques que de louanges, car ils connaissent le bien sans le suivre. Caton est mort avec l'avantage d'avoir fait dire à César qu'il enviait sa mort, car elle lui ôtait l'occasion de lui pardonner. Je veux qu'on envie Brutus d'avoir su choisir une femme suffisamment courageuse pour le suivre jusqu'au tombeau. C'est là que nous jouirons d'une liberté que nous ne pourrons plus perdre, tandis que les Romains gémiront sous le poids de leurs chaînes. Mais viendra un jour où le nom de Brutus sera vénéré, où ils souhaiteront un libérateur qu'ils ont refusé, et le sang de Caton et de Brutus les remplira de honte. Oui, ces citoyens romains qui se voyaient maîtres du monde, qui avaient des rois pour sujets, dont la gloire était sans tache et dont la puissance n'avait d'égale que celle des dieux, seront désormais des esclaves méprisables. Leur servitude sera si sévère qu'ils ne seront plus maîtres de leur propre volonté. Ils approuveront toutes les erreurs de leurs tyrans, et Rome, autrefois une école d'intégrité, deviendra un repaire de lâches flatteurs. Est-il possible que les aspirations d'un si grand peuple aient pu changer en un instant ? Ces millions d'hommes qui combattaient sur les plaines de Pharsale sous les enseignes de Pompée ont-ils tous péri dans cette bataille ou ont-ils perdu leur courage en étant vaincus ? Ces rois qui tiennent leurs couronnes de l'autorité du Sénat sont-ils tous ingrats ? N'y en a-t-il aucun parmi eux qui aurait accepté que Brutus le délivre de ses chaînes ? Le désir de liberté, si puissant parmi toutes les créatures vivant sur terre, est-il éteint chez les hommes ? Et le sang d'un tyran mort est-il sans effet sur les Romains ? Ils veulent honorer sa mémoire et porter le deuil, mais en faisant cela, ils se chargent de chaînes pour toute leur vie, cela est incompréhensible.

Oui, toutes les légions romaines ont perdu courage ; tous les gouverneurs se prosternent devant leurs tyrans ; tous les Romains préfèrent l'esclavage à la liberté ; les cendres de César sont vénérées ; et pour couronner le tout, Brutus les a abandonnés. Cependant, ne pense pas, Volumnius, qu'il ait souhaité m'abandonner, moi. Il est vrai que lorsque nous nous sommes séparés à la ville d'Elée, il ne voulait pas que je reste à ses côtés, même si j'ai tout fait pour cela. Il disait que le voyage me causerait trop de peine et que je pourrais être plus utile à Rome qu'à son armée. Mais dans cette situation, ce n'est pas le cas. Je sais bien que Brutus a pensé à moi en mourant, qu'il m'attend là où il se trouve et qu'il ne doute pas que j'ai oublié que Caton a préféré se déchirer les entrailles plutôt que de vivre sous la tyrannie et que moi, Porcie, ayant des raisons encore plus puissantes qui me poussent, suivrai le chemin qu'il m'a tracé. Quand la vie ne peut plus être honorable ni heureuse, il est extrêmement sage de la quitter, sachant qu'elle ne doit être chère que dans la mesure où elle sert notre gloire ou celle de la patrie. Ainsi, je ne dois plus préserver la mienne. Oui, Volumnius, je dois ma mort à ma propre gloire, à celle de Caton, à celle de Brutus et à celle de Rome. Mais ne pense pas que cette mort me soit un malheur.

Je vais dans un lieu où, sans aucun doute, l'éthique est connue et récompensée. Ce redoutable spectre de la mort que Brutus a rencontré sans en être effrayé près de la ville de Sardes et, plus tard, près de celle de Philippe ne m'apparaît pas. Je ne vois que l'âme de mon mari qui m'appelle et qui semble impatient que la mienne le rejoigne. Je vois celle de Caton qui, conservant son autorité de père, paraît me demander de quitter un lieu indigne de ma sagesse. Juge, Volumnius, si cette vision m'effraie et si je rencontre des difficultés à choisir l'un des deux chemins qui s'offrent à moi. D'un côté, j'observe ma patrie dévastée, toute la terre couverte du sang de nos amis, nos persécuteurs devenus nos maîtres, tous mes semblables réduits en esclavage, et moi vénérant les cendres de Brutus.

Voilà, Volumnius, ce que je vois de ce côté-là. Mais de l'autre, je ne vois que du bien-être : mon père et mon mari qui m'attendent ; le premier me demande le fruit des enseignements qu'il m'a donnés et l'e, la récompense de l'affection qu'il m'a témoignée. Oui, noble Caton, oui, glorieux Brutus, je ferai ce que je dois faire en cette occasion et rien ne pourra m'en empêcher. Ne pense pas, Volumnius, que la volonté soit une chose que l'on puisse contraindre. C'est grâce à elle que nous ressemblons aux dieux, c'est un privilège que le ciel nous a accordé. Les tyrans ne peuvent la forcer, elle n'est pas sous leur domination, et quand on a une âme ferme et résolue, on ne change jamais les projets que l'on s'est fixés. Ne crois donc pas que les soins de mes parents puissent m'empêcher de mourir, et encore moins que tes raisons fassent douter mon esprit. Caton n'a pas succombé aux larmes de son fils, et je ne me laisserai pas toucher non plus par celles de mes proches ni par tes discours. Brutus, pour éviter l'esclavage, s'est donné la mort, ne serait-il pas plus logique et plus juste pour moi de mettre fin à ma vie ? Ma liberté m'est aussi importante que la sienne l'était pour lui, mais j'ai cet avantage et cette douceur dans la mort qu'il n'a pas pu avoir. Tandis qu'il ne pouvait être libre qu'en m'abandonnant, je n'ai qu'à le suivre pour conserver ma franchise. Tu vois donc bien, sage Volumnius, après tout ce que je viens de dire, que la mort m'est glorieuse, nécessaire et douce. Ne songe donc pas à m'en empêcher, car de toute manière, tes efforts seraient inutiles. Ceux à qui l'on a réussi à faire changer d'avis sur une telle décision désiraient sans doute qu'on les persuade. Secrètement, ils s'opposaient à cette volonté, et leur propre faiblesse était une garde assez forte pour préserver leur vie en sautant sur une occasion ou sur des excuses pour changer leurs opinions. Ce sont des gens qui voulaient s'amuser à proclamer leur mort afin qu'ils aient le loisir qu'on les empêche de se la donner.

Mais pour moi, cela ne sera pas comme ça. Je ne cache pas ma volonté, je ne veux pas tromper mes gardes, je leur dis franchement que je leur échappe et que la mort me délivrera de la peine que je ressens. Oui, Volumnius, je m'en vais mourir. Grand Caton, noble Brutus, venez recevoir mon âme. Voyez, chères ombres, si je suis digne du nom que je porte. Approuvez-moi pour ce que je suis, car si j'ai raison, ma mort sera digne d'une véritable Romaine.

Vois, mon cher Brutus, si je tremble en cette dernière heure, vois mon extrême impatience d'être auprès de toi. Tu le vois, noble Caton, que l'on m'a enlevé les poignards, les poisons et tout ce qui pourrait me servir à mettre à exécution ma résolution. Ma chambre est devenue ma prison, il n'y a ni précipice ni corde pour moi, et j'ai des gardes qui m'observent. Mais en me retirant toutes ces choses, on ne m'ôte pas la volonté de mourir ni le souvenir de ta ténacité. Je me rappelle, Caton, ce jour glorieux où tu as vaincu César en t'exécutant toi-même. Tu as donc fait comprendre à ceux qui te gardaient que ta vie n'était pas en leur possession puisque pour la finir, il te suffisait de cesser de respirer ou de t'écraser la tête contre le mur. C'est donc en suivant une noble leçon que je m'en vais retrouver mon cher Brutus. Vois, noble époux, la dernière action de ta femme. Juge ma vie par ma mort et l'affection que j'ai eue pour toi par ces charbons ardents que je tiens et qui vont m'étouffer.

Effet de ce discours

En prononçant ces dernières paroles, elle accomplit ce qu'elle dit. Avec une fermeté et un courage qui suscitent à la fois l'admiration et l'horreur, elle démontre que les choses ne sont ni faciles ni impossibles selon la façon dont on les envisage. Lorsqu'on aime quelqu'un et ses idéaux plus que sa propre vie, il n'est pas difficile d'embrasser la mort.

Notes

Porcie est une femme de la Rome antique, fille de Caton d'Utique et femme de Brutus, morte en 42 av. J.-C. Sa mort est un exemple de fidélité à sa conviction et à son époux, mais non le seul à cette époque agitée de la fin de la République.

Volumnius est un officier de Brutus et un ami. Il a refusé d'aider Brutus à se tuer.

Brutus est un sénateur, un juriste et un philosophe romain. C'est le fils de Jules César et le mari de Porcie. Il a participé à l'assassinat de César, croyant sauver la République.

Cassius, ou Caius Cassius Longinus, né vers 87-86 av. J.-C. et mort début octobre 42 av. J.-C. à la première bataille de Philippi, est un homme politique et un général de la fin de la République romaine. C'est le beau-frère de Brutus. Ils ont assassiné Jules César ensemble.

Caton d'Utique, ou Caton le Jeune, né en 95 av. J.-C. à Rome et mort le 12 avril 46 av. J.-C. à Utique, Tunisie actuelle. C'est le père de Porcie et un homme politique romain. Il est resté dans l'histoire comme une figure du stoïcisme, célèbre pour sa fermeté d'âme. Il est connu pour s'être suicidé en s'ouvrant le torse avec son épée pour éviter la servitude de César. César, son ennemi de l'époque, déclare qu'il regrette cette mort car il aurait pardonné les choix de Caton.

Brutus, Lucius Junius Brutus, ou Lucius Iunius Brutus, est le fondateur légendaire de la République romaine et l'un des deux premiers consuls romains en l'année 509 av. J.-C. Il mène une révolution pour chasser les rois de Rome.

La bataille de Pharsale est un affrontement se déroulant en Thessalie, près de la ville du même nom, au début de l'été 48 av. J.-C., au cours de la guerre civile romaine. Elle oppose les troupes de César à celles de Pompée. En gagnant cette bataille avec des troupes très inférieures en nombre, Jules César prend un avantage décisif sur le camp adverse.

Pompée, dit « le Grand », né le 29 septembre 106 av. J.-C. dans le Picénum en Italie et mort le 28 septembre 48 av. J.-C. à Péluse en Égypte. Il entreprend un soulèvement politique, mais est stoppé à la bataille de Pharsale.

Élée, ou Vélia pour les Romains, est une cité grecque de la côte Tyrrhénienne, en Campanie, près du golfe de Salerne.

Sardes est une ancienne ville d'Asie Mineure, capitale de la Lydie, sur la rivière Pactole, dans la vallée de l'Hermos. Brutus s'y réfugie après l'assassinat de Jules César et s'y fait rattraper par les troupes de Marc Antoine.

Philippes est une ville antique fondée par le roi de Macédoine Philippe II en 356 av. J.-C., abandonnée au XIV^e siècle après la conquête ottomane, aujourd'hui un site archéologique situé dans la circonscription de Kavála en Grèce. C'est dans les plaines de cette ville que Brutus mène son ultime bataille contre l'armée romaine. Perdant, il est contraint de fuir et se suicide.

Huitième discours – Bérénice à Titus

Bérénice, reine de Chalcis

Contexte

Pendant la guerre de Judée, Titus tomba follement amoureux de Bérénice, reine de Chalcis et petite-fille de Mariamne. Selon certaines croyances, ils se marièrent en secret. Lorsqu'ils retournèrent à Rome, le peuple romain, qui considérait toutes les étrangères comme des barbares, n'approuva pas cette union, même s'il s'agissait d'une reine. Par conséquent, l'empereur Vespasien ordonna à son fils de la renvoyer. C'est dans cette situation difficile que la princesse affligée s'adressa ainsi au grand Titus.

Bérénice à Titus

Ne pense pas, Titus, que je te tiens pour responsable. Au contraire, je te remercie au lieu de t'accuser. Sans rien dire contre toi, je demande simplement la liberté de me plaindre de ma situation. Après avoir servi Rome dans toutes les guerres, le destin me traite cruellement aujourd'hui. Je suis convaincue que tu ressens plus de douleur à m'abandonner qu'à renoncer à toutes tes victoires. Je sais que l'ambition est une passion aussi forte que l'amour, mais je crois que dans ton âme, l'amour l'emporte. Je veux même croire, pour me consoler dans mon malheur, que si tu avais le choix, tu préférerais ma compagnie à celle de l'Empire romain. Mais cette raison d'État, qui justifie tant de crimes et de violences, ne permet pas à l'invincible Titus, après qu'il a risqué sa vie autant de fois pour assurer le bien-être des Romains, de songer à son propre bonheur. Je pensais que l'amour, lorsqu'il régnait dans un cœur sage, lui inspirait encore plus d'ardeur pour acquérir la gloire. Cependant, je vois bien que ce n'est pas l'opinion de l'empereur ni du Sénat, et je me suis trompée dans mes suppositions. Si tu avais choisi une personne totalement indigne de toi comme objet de ton amour, leurs réclamations seraient plus supportables. Et je mériterais le traitement que je reçois si j'avais communiqué à Titus des sentiments bas et honteux. Mais, étant donné mon rang, on ne peut pas te reprocher d'avoir entrepris un mariage inégal. Alexandre le Grand n'a pourtant rien fait de déshonorant lorsqu'il a épousé Roxane, bien qu'elle fût captive, étrangère et simple fille de gouverneur. Cette erreur qu'il a commise par amour ne l'a pas empêché de jouir de la renommée de ses victoires ni d'être classé parmi les plus glorieux héros.

La faute qu'on te reproche n'a cependant rien de comparable à celle-ci, car je suis la petite-fille de Mariamne, et parmi mes ancêtres figurent tous les anciens rois de Judée. De plus, je porte une couronne qui devrait empêcher le Sénat de me traiter si cruellement. Oui, Titus, la Perse a eu ses propres héros aussi glorieux que Rome : les Jonathan, les David et les Salomon, dont je descends, ont peut-être accompli des exploits aussi grands que ceux de Romulus, Numa Pompilius et César. Les somptueux et précieux trésors que tu as pris dans le temple de Jérusalem et dont tu t'es orné ont suffisamment montré à Rome la grandeur et la magnificence de mes ancêtres. Si j'étais issue d'une lignée ennemie de la République, comme Sophonisbe, fille d'Hasdrubal, on aurait raison de craindre qu'après avoir vaincu le vaillant Titus, je ne rende ma victoire sinistre pour le Sénat et le pousse à des actes contraires à son autorité. Mais je suis de la lignée habituée à recevoir des couronnes des empereurs romains. Le grand Agrippa, mon père, a reçu le royaume de Batanée et celui de la Trachonitide de la générosité de Caligula, tout comme il a obtenu celui de Chalcis, dont je porte le sceptre aujourd'hui. Mon frère, Agrippa le second, a également bénéficié de la faveur de ton père l'empereur Vespasien, et sa mort a suffisamment montré qu'il en était digne. C'est en ta présence que mon frère a perdu la vie en tentant de convaincre les habitants de Gamala de se rendre et de reconnaître l'autorité de Vespasien. Seulement, au lieu de me consoler de sa perte, on me bannit comme une criminelle. On dirait que j'ai cherché à renverser l'Empire.

À peine ont-ils trouvé un endroit où m'exiler qu'ils m'y envoient. Pourtant, tu sais que je n'ai commis aucun crime, excepté celui de recevoir l'honneur que tu m'as fait en m'épousant. La conquête innocente que mes yeux ont faite de ton cœur est ce qui me rend coupable. Les Romains veulent que tu sois leur captif et non le mien. Ils veulent ordonnancer ton amour et ta haine à leur guise, choisir une femme pour toi selon leur fantaisie et non selon tes désirs. Je sais que mes larmes peuvent paraître suspectes à ceux qui ne me connaissent pas. Mes ennemis qui voient ma souffrance affirmeront sans doute que je pleure autant les faveurs de l'Empire que celles de Titus, et que l'ambition a plus de place dans mon âme que l'amour.

Mais s'il est vrai que tu m'aimes autant que tu me l'as dit, tu jugeras de mes sentiments à travers les tiens et tu comprendras que toi seul es la cause de ma douleur, tout comme tu as été la source de mon bonheur. Non, Titus, la magnificence de Rome ne m'éblouit pas. Le trône qui t'attend n'a rien à voir avec l'affection que j'ai pour toi. Les qualités de ton âme et l'amour que tu as eu pour moi sont les seules choses que j'ai prises en compte lorsque j'ai décidé de t'aimer. Alors, épouse une personne avec qui partager la souveraineté que tu auras un jour sans craindre que je t'en veuille, mais ne partage jamais le cœur où tu m'as fait régner. C'est un empire qui m'appartient et que tu ne pourras pas me retirer si injustement. Mon cher Titus, tu ne peux pas m'accuser de t'en demander trop. Je ne te demande que ce que tu m'as déjà donné. Tu ne peux pas prétendre que ce cœur n'est pas sous ton contrôle, qu'il est entre les mains de Vespasien ou sous l'emprise du Sénat, et que tu n'en es pas le maître. Même les esclaves, aussi opprimés qu'ils puissent être, jouissent de ce privilège. Ils aiment et haïssent qui bon leur semble, et leur volonté est aussi libre dans les chaînes que s'ils étaient sur le trône. Donc, tu savoures sans aucun doute la même liberté et ne me refuseras pas la faveur que je te demande. Tu donneras une femme à Titus pour satisfaire le caprice du peuple, mais tu ne donneras pas de rivale à Bérénice. Je serais seule dans ton âme, tout comme tu es seul dans la mienne, et même éloignée de toi, je serai toujours présente dans ton esprit. Si tel est le cas, je supporterai mon exil avec patience. Cependant, comment pourrais-je seulement imaginer vivre sans te revoir un jour ? Non, Titus, c'est absolument impossible. Mon destin est indissociable du tien, et quoi que Vespasien et l'autorité du Sénat puissent faire, je ne peux pas te quitter. Ce serait de la faiblesse de t'abandonner. Tu pourrais me reprocher que la crainte d'être maltraitée m'ait fait obéir trop rapidement à l'ordre de quitter Rome ou tu pourrais finalement m'accuser de manquer d'affection à ton égard. Non, je ne connais pas ces sentiments, car ce serait de l'ingratitude d'agir ainsi. Il ne faut pas que je te coûte l'Empire. Préserve-le donc et laisse-moi partir. C'est suffisant pour moi si tu me regresses. Et lorsque tu accèderas au trône, souviens-toi simplement que la possession de celui-ci t'aura coûté Bérénice.

Titus, il y a quelque chose de bien étrange dans notre situation. Comment peut-on penser que les Romains, qui se préparent déjà à te reconnaître comme maître de toute la terre, veuillent t'imposer leur volonté dans une affaire si importante pour toi et si insignifiante pour eux ? Et comment se fait-il que ces mêmes personnes, sur lesquelles tu auras un pouvoir absolu, dont tu disposeras des biens et des vies ne puissent pas supporter que tu m'aimes ? Suis-je une ennemie ou une sauvage pour les Romains ? Éprouvent-ils de la jalousie ou de la haine envers moi ? Craignent-ils que je te pousse à reconstruire les murs de Jérusalem ? Ai-je entrepris quelque chose contre le bien public ou ai-je offensé chacun d'entre eux individuellement ? Non, Titus, je n'ai rien fait, rien dit, rien pensé contre eux. Mon plus grand crime est d'être malheureuse et que tu m'aimes. Le ciel veut que je reste ainsi toute ma vie, coupable de cette manière. Continue à leur donner de nouvelles raisons de me haïr en m'aimant toujours. Montre-leur que la victime que tu sacrifies pour eux t'est chère. Et pour ta gloire autant que pour la mienne, fais-leur savoir que l'affection que tu as pour moi a des raisons légitimes. Cache mes défauts et mets soigneusement en valeur les quelques bonnes qualités qui sont en moi. Dis-leur que l'affection que j'ai eue pour toi a compensé mon manque de mérite. Et enfin, montre-leur à travers mon éloge le motif de ton amour. Pour ma part, cela sera facile de justifier mon amour pour toi. Ta valeur et ta sagesse sont si universellement reconnues de par le monde que je n'ai pas besoin d'expliquer les raisons pour lesquelles je t'aime. Mais, cher Titus, puis-je te dire quelque chose qui me préoccupe ? Oui, puisque c'est mon affection qui le motive, cela ne peut pas te déplaire, et tu es trop juste pour me condamner lorsque tu comprendras que je ne suis coupable que d'un excès d'amour. Dans l'état actuel des choses, je ne voudrais pas t'arracher au trône qui te revient en t'obligeant à me suivre, car il n'y a aucun endroit sur terre où le remarquable Titus puisse vivre incognito. Mais s'il m'est permis de te dire tout ce que je pense, je souhaiterais que, sans trône, sans royaume et sans empire, nous puissions vivre ensemble dans un lieu où l'éthique règne seule avec nous. Je voudrais que tu ne sois pas ce que tu es, et pourtant je ne voudrais pas que tu changes. L'excès de ma douleur et de mon affection fait que, ne trouvant rien dans toutes les choses possibles qui puissent me satisfaire, je suis contrainte, pour me consoler, de faire des vœux impossibles. Pardonne-moi, Titus, d'avoir eu cette pensée qui t'aurait ôté le pouvoir que tu mérites, bien que je perçoive dans tes yeux que ce sentiment-là ne t'insulte pas.

Jusqu'à maintenant, j'ai toujours cru que je ne pourrais pas ressentir de tristesse ou de souffrance sans en parler et la partager avec toi. Cependant, il est certain que celle que je lis sur ton visage adoucit ma détresse, que tes larmes diminuent l'amertume des miennes, et que dans mon état actuel, je ne peux avoir de sentiment plus doux que de te voir accablé. Oui, Titus, mon désespoir est si grand que si je ne peux pas vivre heureuse auprès de toi, je souhaiterais que nous soyons toujours malheureux, pourvu que nous le soyons ensemble.

Ce sentiment injuste dure peu de temps dans mon esprit, et passant d'une extrémité à l'autre, je préférerais être plus malheureuse si cela signifie que tu ne l'es pas. Il me semble alors que les Romains ont raison de m'exiler, car je suis capable de perturber la tranquillité de leur futur souverain. Je voudrais pouvoir partir sans t'émouvoir, emportant dans mon cœur ta douleur avec la mienne. Dans ce sentiment de grande tendresse, je ressens plus de compassion pour toi que pour moi-même. Cependant, puisque je suis contrainte à vivre sans toi, je suis certaine d'apprendre souvent de tes nouvelles, même si tu ne me les donneras pas. La renommée me rapportera les belles choses que tu feras, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle puisse aussi bien partager mes larmes que tes exploits, et faire en sorte que tu saches que ni le temps ni l'absence ne diminueront mon tourment et mon affection. Souviens-toi, cher Titus, toutes les fois où ton grand cœur te poussera à accomplir une belle action, que j'y trouverai à la fois un sujet de consolation et de douleur. Je me réjouirai de ta gloire et me lamenterai de la perte que j'ai subie, mais quoi qu'il arrive, je t'aimerai toujours autant. Cependant, je crois que je ne vais pas rester préoccupée pendant longtemps par les événements qui te concernent, car la douleur que je ressens est si forte que je ne pense pas qu'elle puisse durer. Si mon exil était le résultat de ta déloyauté, si tes sentiments à mon égard avaient changé, si ton mépris était la cause de ma misère, j'aurais au moins la consolation de te désigner comme responsable de mon départ. Je soulagerais ma tourmente en te traitant d'ingrat et de perfide. La colère et le dépit se partageraient mon cœur. Je pourrais espérer un jour ne plus t'aimer. Par ressentiment ou par fierté, je me séparerais de toi presque sans pleurer. Mais dans l'état actuel des choses, je vois partout des raisons de m'accabler et rien qui puisse adoucir ma douleur. Je ne perds pas seulement un amant, je perds un amant fidèle, et je le perds d'une manière qui ne me permet pas de me plaindre de lui. J'invite le Sénat et le peuple romain à ne jamais se plaindre de l'empereur, car il est leur père, et je peux les accuser, non pas de m'avoir mal aimée, mais de ne pas m'avoir considérée assez. Ainsi, je deviens la personne la plus malheureuse qui ait jamais existé. Mais attends, c'est par là que je trouve quelque sujet pour me consoler ! Je quitte Titus et ce n'est pas lui qui me quitte. Le destin m'arrache près de lui contre sa volonté. Il le menace de lui ôter la couronne s'il ne consent pas à mon exil. Et en cet instant, j'ai la satisfaction de constater que mon cher Titus m'estime plus que l'Empire.

Il est vrai pourtant qu'il faut l'abandonner, mais j'ai au moins cet avantage en partant de savoir que je demeure dans son âme et que rien ne pourra m'en chasser. Je vois que ton silence valide ce que je dis. Tes soupirs me l'assurent et tes larmes ne me permettent pas d'en douter. Tu as certainement l'âme trop bien faite pour être capable d'infidélité ou d'oubli. La frivolité est un défaut que tu n'as pas puisque cela est une marque de faiblesse et de peu de jugement, indigne de toi. Il ne faut pas offrir son cœur sans y avoir pensé longuement, mais une fois qu'on l'a offert, il ne faut jamais le reprendre.

À mon avis, il semble juste de considérer que nous avons davantage de légitimité sur les dons qui nous ont été faits que sur les choses que nous avons généreusement accordées. Les choses qui ne sont pas des dons peuvent parfois revenir en notre pouvoir sans injustice, mais ce que nous avons une fois donné ne doit plus jamais être nôtre. Donner c'est accepter de renoncer à tous les droits que nous pouvions prétendre sur l'objet du don, et il n'existe aucune loi qui puisse nous remettre en possession de cela avec justice. Cela étant dit, je suis assurée que tu m'as donné ton cœur. C'est par cette pensée que je peux espérer vivre dans mon exil, c'est par là seulement que la vie peut m'être supportable, et c'est par là seulement que je ne peux pas me dire absolument malheureuse. J'espère qu'avec le temps, les Romains pourront reconnaître que comme l'amour que tu as pour moi n'a rien d'injuste, je ne t'ai inspiré que des sentiments bienveillants. Je ne demande pas, Titus, que tu te perdes pour me conserver. Je ne veux pas que tu t'opposes à l'empereur, que tu t'attires la haine du Sénat, que tu irrites le peuple contre toi, que tu cherches à soulever les légions, que tu refuses la belle Arricidie qui t'est destinée. Je ne veux pas que tu abandonnes l'empire par amour pour moi. Au contraire, je te conseille et je te conjure d'obéir à l'empereur, de suivre l'avis du Sénat, de satisfaire le peuple, de conserver tes légions pour accomplir de nouvelles conquêtes, d'accepter sur le trône l'heureuse Arricidie, de préserver l'empire que le destin te promet et que ta naissance te donne. Mais après avoir convaincu tout le monde de mon outrage, aie l'équité de te souvenir que je dois être ta seule passion.

Si j'obtiens cela de toi, je partirai avec quelque douceur malgré toute mon amertume. Bien loin de maudire mes ennemis, je ferai des vœux pour leur bonheur, car je ferai de même pour ta préservation. Puisses-tu donc, Titus, remporter autant de victoires que tu engageras de combats. Puisses-tu régner sur tes peuples avec autant d'autorité que de clémence. Puisses-tu inspirer la crainte à travers le monde entier. Puisses-tu recevoir autant de gloire que tu le mérites. Puisses-tu rendre ton règne aussi heureux que je suis indignée. Enfin, puisses-tu accomplir tant de belles choses, autant par ta valeur distinguée que par ta rare bonté, qu'avec le consentement de toutes les nations, tu puisses inspirer l'amour et profiter des délices de l'humanité.

Effet de ce discours

Ces vœux étaient si ardents qu'ils furent exaucés : Titus fut aussi glorieux et aimé que Bérénice le souhaitait. Et si le silence de l'histoire ne me contredit pas, elle fut sa dernière passion, comme elle l'avait désiré. Ainsi, on peut dire qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda, même si elle quitta Rome et abandonna Titus.

Notes

Bérénice, aussi connue sous le nom de Julia Bérénice, née vers 28, est une fille du roi Agrippa I^{er}, dernier roi juif de Judée. Elle descend des dynasties hérodiennes et hasmonéenne de Judée. Elle est la maîtresse du futur empereur romain Titus. Après l'avoir suivi à Rome, elle se fait chasser au couronnement de Titus pour des raisons politiques.

Agrippa I^{er}, parfois appelé Hérode Agrippa, né vers 10 av. J.-C. et mort vers 44 à Césarée, petit-fils d'Hérode le Grand, est le dernier roi juif de Judée. Il passe son enfance et sa jeunesse à Rome. Il se lie d'amitié avec l'empereur Caligula.

Chalcis est la principale ville de l'île et du district régional d'Eubée, en Grèce. Elle est située sur le détroit de l'Euripe.

Titus, né le 30 décembre 39 et mort le 13 septembre 81, est un empereur romain. Il appartient à la dynastie des Flaviens, et règne de 79 à 81. C'est le fils de l'empereur Vespasien.

Mariamne l'Hasmonéenne, ou **Mariamne I^{re}**, est une princesse hasmonéenne, épouse d'Hérode le Grand, exécutée en 29 av. J.-C. sur ordre de son mari.

Vespasien est un empereur romain. Il est le fondateur de la dynastie des Flaviens qui régnera sur l'Empire romain de 69 à 96. Ses fils, Titus, puis Domitien, lui succèdent après sa mort.

Alexandre le Grand, ou Alexandre III, est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité.

Roxane, ou Roxane, est une femme perse. C'est la première épouse d'Alexandre le Grand et la mère de son fils posthume Alexandre IV. Elle périt assassinée sur ordre de Cassandre, prétendant au trône de Macédoine avec son fils.

Cassandre est un roi de Macédoine de la dynastie des Antipatrides, qui règne de 305 à 297 av. J.-C.. Il participe aux guerres des Diadoques, conflits qui interviennent après la mort d'Alexandre le Grand pour le partage de son empire. Il fait assassiner Alexandre IV et sa mère Roxane en 310 av. J.-C., laissant vacant le titre de roi de Macédoine jusqu'en 305 av. J.-C., date à laquelle il se fait proclamer roi.

Jonathan est prince du royaume d'Israël à l'époque où son père Saül est roi. Les livres de Samuel, de l'Ancien Testament, rapportent qu'il se lie d'amitié avec le jeune David alors que celui-ci est désigné pour prendre le trône à Saül.

David est une figure importante de la Bible en tant que troisième roi de la monarchie unifiée d'Israël et Juda à la suite de Saül et d'Ish-boshet. Avec Salomon, son fils et successeur, il est l'un des fondateurs majeurs de l'État israélite. Il est aussi le principal auteur des psaumes.

Salomon est un roi de l'ancien royaume d'Israël, réputé pour sa richesse et sa sagesse, selon la Bible. Il succède à son père, le roi David, le fondateur de la lignée des rois de Juda.

Romulus est le fondateur légendaire et le premier roi de Rome.

Numa Pompilius est le deuxième des sept rois de la royauté romaine. Selon la tradition latine, son règne s'étend de 715 à 673 av. J.-C. Il fait partie de la première série mythique des rois de Rome qui se partagent entre les rois latins, et les rois sabins, peuples établis en Italie centrale. C'est un roi pacifique.

Jules César, aussi appelé simplement **César**, est un général, un homme d'État et un écrivain romain, né le 12 ou le 13 juillet 100 av. J.-C. à Rome et mort le 15 mars 44 av. J.-C. dans la même ville. Il est connu pour ses exploits guerriers et ses conquêtes.

Sophonisbe, née à Carthage en 235 av. J.-C. et morte à Cirta en 203 av. J.-C., est une reine de Numidie et l'épouse de Syphax, roi berbère de Numidie, puis de Massinissa.

Hasdrubal Gisco, mort en 202 av. J.-C., est un général carthaginois de la deuxième guerre punique.

La **Batanée**, aujourd'hui Al-Bathaniya, est une plaine fertile du sud de la Syrie actuelle, à l'est du Golan, à l'ouest de la Trachonitide et au nord de l'Auranitide qui est la région frontalière avec la Jordanie.

Trachonitide est le nom grec d'une région de chaos rocheux basaltique appelée Argob dans la Bible, située au sud de Damas, en Syrie.

Caligula, de son nom complet Caius Julius Caesar Augustus Germanicus, né le 31 août 12 à Antium et mort assassiné le 24 janvier 41 à Rome, est le troisième empereur romain. Il règne de 37 à 41, succédant à son père adoptif Tibère.

Agrippa II est le fils d'Agrippa I^{er}, lui-même petit-fils d'Hérode le Grand. L'empereur romain Claude le nomme roi de Chalcis en 48. Il est sous-entendu dans ce discours qu'il est mort lors du siège de Gamala, ce qui est faux puisqu'il y a seulement été blessé en tentant de convaincre les assiégés de se rendre.

Gamala est une ville de l'Antiquité située actuellement sur le plateau du Golan. Elle se fait assiéger par Agrippa II et Titus lors de la grande révolte juive de 66.

Arricidie est une Romaine ayant vécu au I^{er} siècle. Elle est la première épouse officielle de Titus.

Neuvième discours – Panthée à Cyrus

Panthée, reine de la Susiane

Contexte

La reine Panthée de la Susiane fut une prisonnière de guerre du grand Cyrus. Cependant, elle fut traitée avec beaucoup de courtoisie, ce qui la poussa à suggérer à son mari, Abradate, de quitter le camp des Lydiens pour rejoindre les forces de Cyrus. Pour montrer sa gratitude et son courage, Abradate demanda à Cyrus la permission de combattre en première ligne. Après avoir obtenu cette faveur, il accomplit des exploits prodigieux, mais il se sacrifia tellement qu'il ne remporta la victoire qu'au prix de sa vie. Son corps, couvert de blessures, fut ramené à la désespérée Panthée. Cyrus vint la voir pour la réconforter ou plutôt pour partager sa douleur face à cette perte commune. C'est alors que la princesse affligée lui parla à peu près en ces termes.

Panthée à Cyrus

Vous pouvez voir, grand Cyrus, ce que la victoire vous a coûté : Abradate a été la victime qui vous a rendu les dieux favorables. Son sang a arrosé les lauriers qui couronnent votre tête. Il est mort en vous couronnant, mais en réalité, vous et moi sommes plus la cause de sa perte que la vaillance des Lydiens. Oui, Cyrus, c'est votre générosité, ma reconnaissance et la sienne qui l'ont mené à cet état désolant. Vous le voyez tout couvert de son propre sang et de celui de vos ennemis. Les nombreuses blessures qu'il a subies sur tout son corps sont des preuves évidentes de celles qu'il a infligées à ceux qu'il a combattus. Son courage a transformé le désespoir des Égyptiens. Cette main, presque séparée de son bras, montre clairement qu'il n'a pas lâché les armes avant d'avoir perdu la vie. On l'a vu, Cyrus, combattre avec une telle ardeur qu'on aurait dit que la victoire de cette bataille devait lui poser la couronne du monde entier sur la tête. Il a payé de sa personne, de son sang et de sa vie la dette que j'ai envers vous. Ainsi, grand Cyrus, c'est votre générosité, ma reconnaissance et la sienne qui ont causé sa mort et mon malheur.

Cependant, je ne vous accuse pas, je suis trop juste pour cela. Au contraire, je vous remercie pour le réconfort que vous m'offrez. Je vois en vous le louable sentiment qui vous fait verser des larmes le jour même de votre victoire, et qui vous fait davantage regretter la perte d'un ami que vous réjouir de la conquête et de la défaite de tous vos ennemis. Mais après avoir rendu justice à votre mérite, permettez-moi de me plaindre du destin cruel qui a voulu qu'afin de sauvegarder mon honneur, j'aie été obligée de mettre mon cher Abradate lui-même dans le combat où il a perdu la vie.

C'est uniquement par amour pour moi qu'il a abandonné le parti de Crésus. Bien qu'il ait eu des raisons justifiables de le servir, le souvenir de son père, qui l'aimait tendrement, a influencé ses décisions. Mais dès que je lui ai fait part de ma dette à votre égard, il a proposé de remplir cette responsabilité. Votre renommée avait déjà convaincu son cœur de satisfaire ma demande, et puisqu'il avait un grand respect pour vous, il lui était facile de vous aimer. Enfin, Cyrus, il a témoigné en cette occasion beaucoup de gratitude envers vous et beaucoup d'amour envers moi. « Non, Panthée, m'a-t-il dit, Abradate ne peut être l'ennemi de ton protecteur. Il a essuyé tes larmes, il faut que je verse mon sang pour cela. Il a veillé sur ta gloire, il faut que ma vaillance serve à ses conquêtes. Il a perdu un homme qu'il aimait beaucoup pour te protéger, je dois réparer cette perte et faire en sorte que personne ne subisse l'absence d'Araspe le jour de la bataille. Oui, a-t-il ajouté en haussant la voix, je perdrai la vie ou je montrerai à Cyrus que ceux qui reçoivent une faveur comme celle-ci sont parfois aussi généreux que ceux qui le donnent. » Hélas ! Faut-il que je le dise, je ne me suis pas opposée à ce discours, sans anticiper le drame évident. J'ai encouragé son bon sentiment et sa volonté, j'ai exprimé ma gratitude pour ce qui devait causer mon ultime tourment. Et contribuant moi-même à mon propre malheur, j'ai incité son courage à réaliser les choses qui l'ont fait mourir aujourd'hui et qui le feront vivre éternellement.

Souvenir cruel ! Injustice du destin ! Pourquoi fallait-il qu'Abnadate soit le seul vaincu parmi tous les vainqueurs ? Pourquoi fallait-il qu'après avoir si héroïquement versé son sang pour remporter la bataille, il soit presque le seul à ne pas profiter des fruits de la victoire ? Mais ce n'est pas uniquement avec cette conversation que j'ai permis cette tragédie. Mon aveuglement était si grand que j'attendais cette journée funeste comme un jour de victoire. Mon esprit était rempli d'espoir, mon imagination ne me présentait que des choses agréables. Je considérais la fin de ce combat comme le début de ma gloire. Je voyais Abradate revenir couvert de lauriers, son char chargé des dépouilles de ses ennemis. En pensant de cette manière, j'ai redoublé d'efforts pour lui donner des armes éclatantes. Je connaissais la valeur d'Abnadate, mais j'ignorais encore la malice du destin. Je craignais tellement que ses belles actions ne soient pas suffisamment connues que j'ai utilisé toutes mes pierres précieuses pour orner sa cuirasse afin de le rendre plus resplendissant. Mais ce que j'ai fait ne l'a pas aidé à rester en vie ! J'étais sans doute du côté des ennemis, je voulais leur montrer où ils devaient frapper. Je suis la cause de toutes les blessures qu'Abnadate a subies. C'est moi qui lui ai transpercé le cœur et qui ai couvert tout son corps de sang et de plaies. J'ai dirigé la main de tous ceux qui l'ont attaqué. En plus de susciter l'envie chez les audacieux de vaincre un guerrier glorieux, j'ai également souhaité que tous les sauvages et les mercenaires partagent le même objectif. J'ai armé contre lui toute l'armée de Crésus.

J'en ai armé certains par le seul désir de vaincre cet homme qui semblait être le dieu de la guerre, d'autres par appât du butin, car en lui retirant sa cuirasse, ils deviendraient riches. C'est moi qui ai armé Abradate avant la bataille, c'est moi qui lui ai attaché cette cuirasse et qui lui ai tendu ses armes.

Oui, Cyrus, c'est moi-même qui ai causé sa perte. Et bien qu'en cet instant une frayeur inconsciente m'ait avertie du malheur à venir, j'ai méprisé ce sentiment envoyé par les dieux. Incapable de retenir mes larmes, j'ai été ingrate en les cachant à mon cher Abradate. Il me semblait que lui montrer mon chagrin serait lui dérober le cœur, lui signifier que je manquais de courage. Inconsidérée que j'étais ! J'aurais dû afficher mon affliction avec toute l'amertume qu'elles contenaient, car je ne doute pas que s'il avait compris que ma vie dépendait du maintien de la sienne, il aurait pris un peu plus soin de lui. Il a pensé à votre gloire et à ma vie. Mais, Cyrus, il a semblé qu'en cette situation, je ne me soucias ni de la vie d'Abradate ni de la mienne. Car lorsque j'ai fini de l'armer et que je l'ai conduit vers le superbe char qui l'attendait, je ne lui ai parlé ni de lui ni de moi, mais seulement de la dette que j'avais envers vous. Je lui ai rappelé que vous auriez pu me traiter en esclave, mais que vous m'aviez traitée en reine. Ayant eu le malheur de vous séparer d'un homme que vous aimiez plus que vous-même, vous avez eu la générosité de me protéger contre lui. Et après une action aussi juste, je vous avais promis qu'Abradate serait aussi fidèle et aussi utile que l'avait été Araspe. Voilà, grand Cyrus, ce que je dis à mon cher Abradate lorsque nous nous sommes préparés à nous séparer pour la dernière fois. Ses sentiments ne s'éloignaient jamais des miens. « Que je me montre aujourd'hui digne ami de Cyrus, digne époux de Panthée », m'a-t-il dit en posant sa main sur ma tête et en levant les yeux vers le ciel. En prononçant ses paroles, il m'a quittée et est monté dans son char, me regardant aussi longtemps qu'il le pouvait. Il a ordonné à celui qui le conduisait d'avancer. J'ai voulu dire adieu à mon époux, mais une douleur intense m'a soudainement saisie et m'a retenue. Même si le char commençait déjà à s'éloigner, je n'ai pu m'empêcher de le suivre. Mais Abradate s'en étant aperçu, il m'a dit : « Va, Panthée, attends mon retour avec l'espoir de me revoir bientôt. » Hélas ! Je ne savais pas alors que ce char, dont l'éclat attirait tous les regards et qui ne semblait destiné qu'à un jour de victoire, serait le cercueil d'Abradate. À peine l'avais-je perdu de vue que mes femmes m'ont reconduite à ma tente. J'ai cessé d'espérer et commencé à craindre. Mon imagination, qui m'avait nourrie de couronnes et de victoires, ne me montrait plus que des visions funèbres. Selon ce qui m'a été raconté dans mes rêves, j'ai vu tout ce qui est arrivé à Abradate. Oui, Cyrus, je l'ai vu en première ligne, impatient de verser son sang pour votre gloire. Je l'ai vu se battre avec fureur contre les Lydiens, briser les rangs qu'il attaquait, apporter la mort partout où il portait son bras, poursuivre les ennemis en fuite, joncher le champ de bataille de cadavres. Dans ma vision, j'ai vu que la victoire conduisait son char.

Hélas ! Cette image a rapidement été effacée par une autre : tout à coup, ce qui devait inciter les soldats d'Abadate à le suivre de près est devenu la raison de leur abandon. Le danger extrême dans lequel il se trouvait a fait fuir ceux qui devaient le soutenir et a amplifié la peur des Égyptiens de ceux qui restaient. J'ai vu la plupart de ses hommes l'abandonner et l'observer se faire encercler par les ennemis. Pourtant, je l'ai vu ouvrir un chemin à travers les lances, les javelots et les projectiles de ceux qui l'attaquaient. Je l'ai vu éclaircir les rangs, renverser tout sur son passage, fracasser les chars qui se dressaient devant lui, tuer ceux qui les conduisaient, attaquer et se défendre en même temps, et finalement vaincre tout ce qui s'opposait à lui. Mais après avoir construit de ses propres mains un trophée à votre gloire et à la sienne, et montré à vos hommes par quel chemin ils trouveraient la victoire, après avoir couvert la campagne de sang, de morts, d'armes brisées et de chars détruits, ces mêmes hommes qu'il avait tués, ces mêmes armes qu'il avait brisées et ces mêmes chars qu'il avait détruits, ont renversé Abadate. S'il avait vaincu moins d'ennemis, il n'aurait pas été vaincu à son tour : ceux qu'il avait battus lui ont été plus funestes que ceux qu'il combattait encore. Finalement, j'ai vu Abadate accablé par leur nombre, couvert de blessures, luttant pour sa vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Vision effroyable ! J'ai vu Abadate tomber et, en mourant, surmonter ceux qui le faisaient mourir. Et en effet, Cyrus, vos hommes ont mieux combattu pour avoir le corps d'Abadate mort qu'ils ne l'auraient fait pour sauver Abadate en vie.

Imaginez dans quel état était mon âme lors de cette apparition macabre. Cependant, ce n'était rien comparé à ce que j'ai ressenti lorsque j'ai vu le char d'Abadate revenir, chargé des dépouilles des ennemis, et sur ce trophée sinistre, le corps de mon héros, couvert de blessures, inerte, mort et ensanglanté. Cyrus ! Panthée ! Victoire désastreuse ! Quelle vision pour mes yeux et quelle souffrance pour mon cœur ! Ma peine est si grande que je m'étonne que mon corps ne m'ait pas encore privée de cette douleur. Tout ce que je vois me désespère, tout ce que je ressens est d'une douleur atroce. Cyrus, rappelez-vous lorsque la passion injuste d'Araspe m'a donné une raison légitime de me plaindre, et si j'avais choisi la mort, j'aurais préservé la vie d'Abadate, assuré mon honneur et vous n'auriez pas eu de motif pour accuser un homme que vous respectiez et qui vous était cher. J'aurais satisfait mon mari, ma propre gloire et le grand Cyrus. J'aurais dû le respecter en ne me plaignant pas de son ami. Si j'avais été raisonnable, la mort m'aurait empêchée de me lamenter à cette époque et de pleurer aujourd'hui. Mais le destin en avait décidé autrement. Que les dieux veuillent bien que dans cette tragédie aussi sombre que la mort d'Abadate, je puisse montrer à la postérité que Panthée était la digne épouse d'Abadate et qu'elle n'était pas indigne de la protection de Cyrus. Je vois bien par la splendeur des ornements que vous m'avez envoyés que vous avez l'intention de célébrer les funérailles de mon cher Abadate. Mais maintenant, sa gloire est la seule chose à laquelle je puisse prêter attention.

Faites, grand Cyrus, en érigeant un monument somptueux et en inscrivant la vérité, que la postérité puisse savoir qui était Abradate. Immortalisez ensemble votre gloire, la sienne et mon malheur. L'or et le marbre que vous exploitez ne seront pas inutiles, et le tombeau que vous élèverez pour immortaliser Abradate vous immortalisera également. Il y a plus de gens capables d'accomplir une belle action que de personnes qui savent la reconnaître et la mettre en évidence comme il se doit. N'ayez pas cette jalousie que la gloire donne aux plus puissants, croyez que les dieux veilleront sur la vôtre si vous veillez sur celle d'Abradate. Le sang qu'il a versé pour vous mérite cette reconnaissance, c'est pourquoi je n'ai aucun doute sur votre approbation concernant cette requête. Je vois que vous me l'accordez et votre bonté me constraint à vous exprimer ma gratitude. Cependant, j'ai encore une faveur à vous demander, Cyrus. Avant de procéder aux funérailles de mon cher Abradate, je souhaite avoir encore un peu de temps pour laver ses blessures avec mes larmes. Je vous prie, Cyrus, de ne pas précipiter les choses. Je ne tarderai pas à lui faire mes adieux. De plus, il est juste que, étant mort pour moi, je verse autant de larmes qu'il a versé de sang, et que ne pouvant plus le revoir en ce monde, je profite de sa présence aussi longtemps que possible. Oui, Cyrus, son corps qui est tout à la fois déplorable et affligeant est le seul bien qui me reste. Il incarne à la fois mon désespoir et ma consolation. Je ne peux le voir sans mourir, et pourtant je mourrai dès que je ne le verrai plus. C'est pourquoi je vous demande de ne pas me presser. Quant à votre volonté de savoir où je souhaite aller, je vous promets que vous connaîtrez bientôt le lieu que je choisirai pour ma retraite.

Effet de ce discours

Malheureusement, la détresse de cette tragique reine était bien réelle. À peine avait-elle trompé Cyrus en lui faisant croire qu'elle serait capable de vivre après la perte d'Abradate, cette tromperie étant l'objectif de son discours, qu'elle choisit sa retraite, c'est-à-dire le tombeau de son mari. Quand Cyrus quitta la pièce, elle se poignarda dans le cœur et succomba sur le corps d'Abradate. Cyrus en fut profondément désolé. Pour immortaliser la mémoire de ce couple exceptionnel et lui exprimer sa gratitude, il fit ériger un magnifique monument où, plusieurs siècles après sa propre mort, le marbre et le bronze témoignaient encore de l'éthique de Panthée et de la vaillance d'Abradate. Le fleuve Pactole présent à proximité de ce tombeau semblait dire qu'il préservait leurs reliques plus précieusement que tout l'or qui coulait parmi ses grains de sable.

Notes

Panthée est la femme d'Abadate, roi de la Susiane. Elle devient la prisonnière de Cyrus durant une bataille de la guerre des Assyriens. Cyrus la traite tellement bien pendant sa captivité qu'elle convainc son mari Abadate de rejoindre ses rangs.

Abadate est un roi de Susiane, et un allié des Assyriens contre Cyrus le Grand, d'après ce texte, à cause d'une dette de son père. Il rejoint ensuite le camp de Cyrus et meurt sur le champ de bataille.

Susiane est le nom grec de la division administrative perse antique qui avait Suse pour capitale, ancienne cité d'Iran. C'est un empire qui s'étend de la Grèce actuelle jusqu'à l'Afghanistan, en passant par l'Égypte.

Assyriens est une dénomination pour l'ensemble des chrétiens d'Orient de Mésopotamie.

Cyrus II, dit Cyrus le Grand, est le fondateur de l'Empire perse, de la dynastie des Achéménides. Son règne, d'environ 559 à 530 av. J.-C., est marqué par des conquêtes d'une ampleur sans précédent : après avoir soumis les Mèdes, un peuple antique d'Iran, il place sous sa domination le royaume de Lydie et les cités grecques d'Ionie, puis l'Empire néo-babylonien comprenant alors la Mésopotamie, la Syrie, les cités phéniciennes, correspondant au Liban actuel et à la Judée.

La **Lydie** est un ancien pays d'Asie Mineure, proche de la mer Égée, dont la capitale était Sardes sur la rivière Pactole.

Crésus, né vers 596 av. J.-C., est un roi de Lydie et le dernier souverain de la dynastie des Mermnades. C'est un opposant de Cyrus, il se fait emprisonner par celui-ci à la fin de la guerre.

Araspe est un officier de Cyrus chargé de la protection de Panthée pendant sa captivité. À la suite de sa tentative d'abus sur cette reine, il est exécuté par Cyrus.

Le **Pactole**, aujourd'hui Sart Çayı, est une rivière de Turquie, affluent de rive gauche du Gediz, qui, dans l'Antiquité, charriaît des paillettes d'or, si l'on en croit les sources de l'époque.

Dixième discours – Amalasonte à Théodat

Amalasonte, reine des Ostrogoths

Contexte

Après le décès de son mari Eutharic, Amalasonte, la fille du grand Théodoric, régna avec prestige pendant huit ans en Italie, durant la minorité de son fils Athalaric.

Toutefois, à la mort de ce jeune prince, que ce soit parce qu'elle souhaitait alléger sa charge dans les affaires de l'État ou parce qu'elle pensait que les Ostrogoths désiraient un roi, elle plaça sur le trône Théodat, fils d'Amalafrida et neveu de son défunt père Théodoric, tout en ayant l'intention de partager l'autorité souveraine avec lui. Cependant, dès qu'il eut le sceptre en main, ce traître exila Amalasonte qui, sur le point de partir, aurait pu lui adresser ces mots.

Amalasonte à Théodat

As-tu oublié, Théodat, comment tu as accédé au trône ? As-tu oublié comment tu as reçu la couronne que tu portes ? As-tu oublié de qui tu tiens le sceptre que je vois entre tes mains ? Et cette puissance absolue que je subis cruellement aujourd'hui, t'a-t-elle été donnée par ta valeur, par les lois de ce royaume ou par le suffrage de tous les Ostrogoths ? As-tu conquis cette vaste étendue de terre qui reconnaît ton autorité ? Es-tu un conquérant, un usurpateur ou un roi légitime ? Réponds, Théodat, à toutes ces questions, ou au moins laisse-moi y répondre pour toi, car tu ne pourrais pas le faire en préservant ton honneur. Et je suis encore assez indulgente pour ne pas t'obliger à dire des choses qui te seraient désagréables. Ceux qui refusent de reconnaître un affront ne peuvent subir de plus grandes souffrances que d'être forcés de le reconnaître publiquement. C'est pourquoi je ne veux pas te contraindre à admettre de ta propre bouche que, ni par droit de naissance, ni par celui des conquérants, ni par nos lois, tu n'aurais pu prétendre au royaume des Ostrogoths aussi longtemps que j'étais en vie. Car j'en étais en possession en tant que fille, femme et mère des rois qui l'ont gouverné et qui me l'ont laissé comme l'héritière légitime. Tu n'ignores donc pas que tu es né mon sujet et que tu l'aurais toujours été si, par une bonté tout à fait extraordinaire, je n'étais pas descendue du trône pour t'y installer.

Pourtant, après avoir ôté la couronne de ma tête pour te la donner, après avoir remis mon sceptre entre tes mains et décidé de faire de toi un roi, il se trouve que la première chose que tu aies entreprise, une fois que j'ai réussi avec beaucoup de peine à convaincre les Ostrogoths de t'obéir, est de rappeler à la cour tous ceux que j'avais exilés pour leurs crimes. Et après avoir choisi parmi tes principaux ministres les plus grands de mes ennemis, Théodat, ce même Théodat que moi, Amalasonte, fille du grand Théodoric, j'ai fait roi, que j'ai couronné de ma propre main et à qui j'ai remis l'autorité souveraine, tu vas injustement me bannir pour montrer ta puissance. Est-il possible qu'une telle ingratitudo existe parmi les hommes ? Et est-il possible que j'aie fait un si mauvais choix ? Non, Théodat, je ne suis pas comme toi, je ne veux pas te condamner sans t'entendre. Il doit sûrement y avoir une raison pour que tu me haïsses de la sorte. Qu'ai-je fait contre toi quand tu étais mon sujet ? Qu'ai-je fait contre toi depuis que je t'ai fait roi ? Je me souviens bien qu'à l'époque où tu étais sous mon obéissance et que j'avais le droit de te punir ou de te récompenser, un grand nombre de Toscans sont venus

se plaindre à moi des violences que ta cupidité les avait poussés à commettre. Je me souviens bien que, mécontente de voir cette cupidité en toi, une passion indigne du neveu de Théodoric, j'ai tout fait pour te faire comprendre que ce sentiment était méprisable et injuste. Il est vrai que je t'ai obligé à rendre ce qui ne t'appartenait pas, mais il est aussi vrai que je n'ai rien fait d'autre que ce que la raison et l'équité exigeaient que je fasse. Je sais que je t'ai dit à l'époque que l'avarice était le signe infaillible d'une âme basse, que les avares étaient presque tous des lâches, que ceux qui s'attachaient passionnément à amasser des trésors se souciaient peu d'acquérir de la gloire, et enfin que l'avarice était presque toujours l'adjointe de l'ingratitude.

Voilà, Théodat, ce que j'ai fait à ton égard : j'ai essayé de corriger un mauvais instinct avec lequel tu es né. Mais sais-tu qu'elle était alors mon intention ? Je songeais déjà à te mettre la couronne sur la tête, je songeais à faire en sorte que mes sujets n'aient rien à te reprocher quand tu serais leur roi. Je songeais à les empêcher de penser que tu étais leur tyran plutôt que leur souverain, et à faire en sorte qu'ils n'aient pas à craindre que celui qui avait déjà volé leurs biens lorsqu'il était leur concitoyen ne les ruine complètement lorsqu'il serait leur maître. Voilà, Théodat, la véritable cause de la fermeté de ce reproche qui a suscité en toi la haine que tu as à mon égard. Je m'étonne cependant qu'ayant passé la plus grande partie de ta vie à étudier la philosophie de Platon, tu n'acceptes pas qu'on ait voulu te corriger. Ceux qui apprennent la sagesse avec autant de soin devraient la pratiquer, et je ne peux pas m'empêcher de trouver étrange que tu te souviennes si bien des sermons que je t'ai faits alors que tu ne te souviens plus de la bonté que j'ai eue envers toi. Lorsque j'ai décidé de te couronner, c'était le résultat d'une mûre réflexion. J'ai pris en considération ce que tu étais et j'ai essayé d'anticiper ce que tu serais un jour. J'ai vu en toi deux tendances qui ne me plaisaient pas. La première était cette prétention que tu avais toujours eue pour les affaires de la guerre, et la seconde était cette envie cupide d'acquérir chaque jour de nouvelles richesses. Cependant, j'ai cru que la première t'obligerait à être prudent, et pour la seconde, j'ai songé qu'un homme qui satisfaisait autrefois son avidité en s'appropriant trois ou quatre pieds de terre sur ses voisins se guérirait de cette affreuse passion lorsque je lui aurais donné un royaume. Je pense sincèrement que cette avidité aurait au moins pu se transformer en une bonne ambition. Que désormais, tu aurais autant de préoccupation à mériter les biens que je t'ai donnés que tu en avais toujours eu pour acquérir de nouvelles richesses. Et finalement, je croyais qu'à partir d'un sujet avare et paresseux, je ferais de toi un roi prudent et reconnaissant. Mais j'aurais dû aussi penser que celui qui ne supportait pas d'avoir des voisins à sa maison de campagne et qui commettait cent injustices pour étendre ses limites de quelques pas ne pourrait pas se décider à partager un trône avec moi.

Vraiment, Théodat, je doute que tu aies bien réfléchi à ce que tu fais. Est-il possible qu'après que je t'ai donné un grand royaume, après que je t'ai rendu maître des Ostrogoths et de toute l'Italie, tu puisses me destiner pour lieu d'exil cette si petite île de la Martana, située au milieu d'un lac, où à peine un petit château peut trouver sa place ? Non, Théodat, ne dissimulons pas la vérité. Le lieu de mon exil pourrait plutôt être appelé ma prison, voire mon tombeau. Peut-être y rencontrerais-tu mes bourreaux en pensant y rencontrer mes gardes, et peut-être même que pendant que je te parle, tu trouves mon discours agaçant simplement parce qu'il repousse le moment fatal où je dois mourir. Pourtant, tu peux encore ne pas achever le crime que tu es sur le point de commettre. Réfléchis, Théodat, à ce que tu t'apprêtes à entreprendre. Ma mort te coûtera peut-être la vie. Immortalise ton nom par un autre moyen que l'ingratitude. Ne commence pas ton règne par une injustice et que la correction d'une mauvaise intention t'en fasse adopter une meilleure. Considère que si je n'avais pas voulu que tu règnes, je ne t'aurais pas fait roi, et il est difficile de croire que je t'aurais fait monter sur le trône uniquement pour te précipiter dans l'abîme. Alors, que crains-tu de moi ? Ou plutôt, que ne devrais-tu pas craindre si tu m'exiles ? Penses-tu que les Ostrogoths et les Italiens supporteront que la fille de Théodoric soit indignement traitée par un homme qu'ils détestaient déjà lorsqu'il était du même rang qu'eux ? Cette haine secrète qu'ils ont pour toi éclatera dès qu'ils trouveront un prétexte. Ils chercheront à venger mon affront et à se venger eux-mêmes. Ainsi, sans que je participe directement à ta chute, mon sort renversera le trône sur lequel je t'ai placé.

L'insulte que tu me fais ne m'atteint pas seulement moi. Tous les rois de la terre doivent s'en préoccuper. Et tu as des voisins qui, sous prétexte de protéger mon innocence ou de venger ma mort, envahiront une partie de tes domaines. Si le destin m'avait traitée différemment, si j'avais perdu le trône d'une autre manière, si mes sujets s'étaient révoltés, si l'empereur Justinien m'avait fait la guerre, si Bélisaire m'avait vaincu, si un conquérant avait usurpé mon royaume, je me consolerais plus facilement. Mais de constater que de ma propre main, je me suis arraché la couronne pour la donner à mon persécuteur, c'est ce qui met à l'épreuve à la fois toute ma constance et tout mon honneur. Quoi, Théodat ! Tu peux me voir, au pied du même trône où je t'ai vu naguère, à la fois en tant que sujet fidèle et en tant que plaignante ? Tu peux me voir là, condamnée injustement à un exil perpétuel, sans avoir commis d'autre crime dans ma vie que de t'avoir conféré le pouvoir souverain ? Peut-être est-ce aussi comme cela que le ciel me punit pour ma décision, pour que toutes les injustices que tu commets soient vengées sur moi, et que je goûte moi-même ce que tu feras sûrement goûter aux autres ? Pourtant, puisque mes intentions étaient très sincères, je ne peux pas m'excuser de ce que j'ai fait pour toi. Mais étant suffisamment sage pour ne pas regretter une bonne action, sois assez juste pour corriger une mauvaise intention. Et même si ce n'est pas par amour pour moi, fais-le par amour pour toi-même. L'ingratitude est un défaut qui, vu sur un trône, ne fait que créer des monstres.

La générosité et la gratitude sont les véritables qualités des rois, tandis que l'avarice et l'ingratitude sont des failles auxquelles ils ne devraient jamais succomber. Ce sont les rois qui distribuent les bienfaits et les récompenses, et ce qui est avarice dans l'âme d'un sujet devrait être ambition dans celle d'un souverain.

Oui, Théodat, un roi peut être ambitieux et charitable sans être déshonoré. Mais il ne peut jamais être avare ni ingrat sans être méprisé par ses sujets et être détesté par la postérité. Tes livres t'ont sans doute enseigné ce que je dis, mais pour ma part, seule l'expérience m'a appris cela. Mais tu constates qu'il est bien plus facile de faire un beau discours qu'une belle action. Le chemin de la sagesse est aisé lorsque l'on a des sentiments altruistes. Au contraire, la sagesse apporte sa propre récompense, et la satisfaction de faire le bien en est le prix le plus agréable. Mais ce qui rend difficile ta volonté à emprunter cette voie, c'est que tu es en conflit avec tes propres désirs. Tu ne peux être juste qu'en luttant contre toi-même, tu ne peux être reconnaissant qu'en trahissant tes sentiments, tu ne peux être généreux qu'en t'arrachant le cœur. En réalité, tu ne peux suivre la voie de la sagesse qu'en te déclarant la guerre à toi-même. Cependant, Théodat, maintenant tu sais que tu n'as qu'un seul ennemi à vaincre, entreprends cette lutte, et sois assuré qu'elle t'apportera la gloire. Il n'est pas nécessaire de siéger devant une ville, de livrer bataille, de supporter les désagréments du voyage, de dépenser les trésors que tu aimes tant pour lever des armées, de risquer ta vie en cette occasion, de partir à la recherche de ton ennemi dans un pays lointain, de perturber ce profond repos qui fait ton confort.

Car, en fin de compte, tu trouveras en toi-même, sans même quitter ton cabinet, à la fois ton adversaire et ton allié. Si tu parviens à surmonter tes instincts et à choisir fermement le parti le plus juste, tu auras à peine entrepris la décision de vaincre que tu seras déjà victorieux. En d'autres termes, dès que tu décideras d'abandonner l'absurdité et d'embrasser la sagesse, tu deviendras sage. Tu pourrais me dire que cette lutte interne qui se déroule en l'absence de témoin autre que toi-même ne sera pas glorieuse car elle ne sera pas connue. Cependant, Théodat, la sagesse ne peut pas être dissimulée. Dès que tu te rallieras à elle, le monde entier le saura. Tu ne chercheras plus à accumuler des trésors, si ce n'est pour enrichir tes sujets ; tu t'endetteras pour récompenser ceux qui t'ont rendu service ; tu régneras sur ton peuple avec équité et clémence ; tu seras vénéré par tous les princes voisins ; tu ne m'exileras plus ; et ton nom traversera les siècles à venir avec honneur. Voilà, Théodat, le fruit que tu peux récolter d'une victoire qui ne dépend pas du caprice du destin ou de la force des armes, mais qui est entièrement entre tes mains. Je te laisse la liberté d'attaquer et de vaincre cet ennemi que j'ai couronné. Je me retire et te cède tout le mérite de ce combat.

Effet de ce discours

Ce discours a eu un effet sur Théodat, mais pas celui qu'espérait Amalasonte. Ce monstre d'ingratitude et de cruauté n'a pas été ému par les larmes de la reine ni par le rappel des obligations qu'il avait envers elle. Honteux de la voir, il précipita son départ. Cependant, son inhumanité ne s'arrêta pas là. Quelques jours plus tard, il laissa les ennemis de cette reine distinguée la poignarder dans sa prison. Mais cet usurpateur ne resta pas impuni. Il ne jouit pas longtemps des fruits de ses crimes. Il perdit le sceptre et la vie. La mort d'Amalasonte fut la conséquence de son exil qui, finalement, arma ses alliés et vengeurs contre Théodat.

Notes

Amalasonte, née vers 495-500 à Ravenne et morte assassinée en 535 à Bolsena en Italie, est une reine ostrogothique. Elle est la fille de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, de la dynastie des Amales, et de la princesse franque Audoflède, sœur de Clovis I^{er}, roi des Francs.

Les **Ostrogoths** sont une confédération à dominante germanique qui apparaît dans l'Antiquité et qui poursuit son évolution jusqu'à l'Antiquité tardive. Ils font partie des Goths et se manifestent dans les bassins de la Vistule en Pologne, puis du Dniepr et du Boug méridional en Ukraine, d'où ils sont évincés par les Huns dans les années 370 avant de ravager les Balkans pour, finalement, conquérir l'Italie en 493 sous le règne de Théodoric le Grand. Une petite minorité reste en Crimée.

Eutharic est un noble du royaume wisigoth d'origine ostrogothique. Il est convoqué par Théodoric pour épouser sa fille Amalasonte.

Théodoric le Grand ou Théodoric l'Amale, né vers 455 et mort le 30 août 526 à Ravenne en Italie, est un roi des Ostrogoths. Après avoir tué le chef de guerre gouvernant l'Italie de l'époque, il y fonde un royaume autonome tout en maintenant le système administratif romain. Plus tard, il prend la Gaule du Sud et devient le tuteur du jeune roi wisigoth Amalaric. Il gouverne l'Espagne wisigothique jusqu'en 526, régnant de fait sur un grand royaume wisigothique.

Athalaric, né en 516 et mort le 2 octobre 534, est un roi des Ostrogoths, et le petit-fils de Théodoric le Grand, auquel il succède en 526. Il meurt à l'âge de 18 ans à cause de sa vie de débauche après 8 ans de règne.

Théodat, ou Theudahat (vers 480-536), neveu de Théodoric le Grand par sa mère Amalafrida, est roi des Ostrogoths de 534 à 536. Il est préfet de Toscane et ne cesse de chercher à agrandir ses possessions, mais Théodoric réprime plusieurs fois ses intentions d'indépendance. Après la mort d'Athalaric, il épouse Amalasonte pour accéder au trône.

Amalafrida, Amalafreda ou encore Amalefrède, née vers 455-460 en Pannonie dans le royaume ostrogoth et morte vers 523-525 à Carthage dans le royaume vandale, est une membre de la noblesse ostrogothe puis vandale des V^e et VI^e siècles de la dynastie des Amales, connue pour avoir été la reine des Vandales et des Alains d'Afrique. Elle est la sœur de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths d'Italie, et l'épouse de Thrasamund, roi des Vandales de 496 à 523.

Les Toscans sont les habitants de la Toscane.

L'île Martana est une île d'Italie du lac de Bolsena.

Le lac de Bolsena est un lac de l'Italie centrale, d'origine volcanique, qui s'est formé il y a environ 300 000 ans, à la suite de l'effondrement de certains cratères de la chaîne des monts Vulsini. Il passe pour le plus grand lac volcanique d'Europe.

Justinien I^{er}, ou Justinien le Grand, né vers 482 à Tauresium, près de Justiniana Prima en Illyrie, et mort le 15 novembre 565 à Constantinople, est un empereur romain d'Orient ayant régné de 527 jusqu'à sa mort. Lors de la guerre contre les Vandales, il obtient de l'aide d'Amalasonte, et de bonnes relations diplomatiques se forment entre le royaume et l'Empire. Ayant pris connaissance de l'assassinat d'Amalasonte, Justinien entre en guerre contre Théodat, l'exécute et reprend l'Italie.

Bélisaire, né vers l'an 500 en Macédoine, aux confins de l'Illyrie et de la Thrace, et mort en 565 à Constantinople, est un général romain d'Orient. Il est le général à la tête de l'armée contre les Vandales.

Onzième discours – Lucrèce à Collatin

Lucrèce, femme de Collatin

Contexte

Ce discours n'a besoin d'aucun argument, car l'histoire du viol de Lucrèce par le jeune Sextus Tarquin est connue de beaucoup. Elle n'a pas caché son crime ni son malheur, elle les a tous deux révélés à Collatin, son mari, mais aussi à son père et des hommes de confiance comme Brutus, pour les conduire à la vengeance. Elle leur a raconté l'outrage subi, avec toutes les circonstances qui le rendaient encore plus terrible. Bien que cette histoire remonte à des siècles et soit presque aussi vieille que Rome, on n'a toujours pas pu décider si elle a bien fait de se tuer après son malheur. Certains se demandent si elle n'aurait pas mieux fait de laisser Sextus Tarquin l'assassiner et de mourir innocente. Écoutez ses raisons, car sa cause est exposée aux yeux de tous et chacun est son juge. Puisqu'elle parle, ne la condamnez pas sans l'entendre.

Lucrèce à Collatin

Est-il possible que je puisse voir Collatin sans oser l'appeler mon mari ? Oui, la raison le veut et je l'approuve. Non, Collatin, je ne suis plus ta femme. Je suis une victime que la colère des dieux a choisie pour subir la plus épouvantable tyrannie dont on ait jamais entendu parler. Je ne suis plus cette Lucrèce dont la noblesse d'âme te charmait plus que la beauté. Je suis une martyre que le crime d'autrui a rendue coupable. Mais pour me permettre de me confier à toi avec un peu de tranquillité, jure-moi que tu vengeras l'offense que j'ai subie. Montre-moi dans tes yeux le désir de vengeance. Montre-moi le poignard qui effacera l'affront qui m'a été fait. Demande-moi avec ardeur le nom de l'agresseur. Mais est-ce que je peux le dire ? Aujourd'hui, pour ma justification et pour mon châtiment, je dois être à la fois mon accusatrice, mon témoin, mon défenseur et mon juge.

Tu vas entendre, Collatin, que cette Lucrèce, qui a toujours aimé son honneur plus que sa vie ou la tienne, dont la chasteté a toujours été irréprochable, dont la pureté de l'âme est incorruptible, a souffert de la lâcheté d'un homme infâme, fils de tyran et tyran lui-même. Oui, Collatin, le sournois Sextus Tarquin que tu as appelé ton ami lorsque tu me l'as présenté, ce traître a vaincu de force ma pudeur. En méprisant sa propre gloire, il a terni la tienne en souillant complètement la mienne. Par une cruauté sans précédent, il m'a réduite à l'état le plus désolant dans lequel une femme dont les inspirations sont pures peut se trouver. Je vois bien, Collatin, que mon discours t'étonne et que tu as du mal à croire ce que je dis, mais c'est pourtant une vérité incontestable. Je suis témoin et complice de ce crime. Oui, Collatin, puisque je suis encore en vie, je ne suis pas innocente. Oui, mon père, ta fille est coupable d'avoir fait passer sa vie avant son honneur. Oui, Brutus, je mérite la haine de tous mes proches. Même si je n'avais fait que tomber amoureuse du tyran cruel qui m'a traitée avec mépris, violent ainsi les principes humains et d'amitié, en offensant le peuple romain et en déifiant les dieux, cela serait déjà une raison suffisante pour être détestée de tous. Mais est-il possible que j'aie pu ressentir des sentiments si lâches ? Que ma beauté fatale ait pu allumer une flamme en lui qui devait me détruire moi-même ? Et que ses regards, si innocents, aient pu susciter des désirs si criminels ? Je m'étonne plutôt de ne pas m'être arraché le cœur avant mon ultime malheur. C'était en cette occasion qu'il fallait témoigner de mon courage et de l'amour que j'avais pour la gloire. Je serais morte innocente, ma vie aurait été sans tache, et les dieux auraient certainement veillé sur ma réputation. Mais en fin de compte, les choses ne se passent pas ainsi. Je suis misérable, indigne de contempler la lumière, indigne d'être la fille de Spurius Lucretius, indigne d'être l'épouse de Collatin et indigne d'être romaine.

Après cela, Collatin, je te demande le châtiment que je mérite. Prive-moi de ton affection, efface-moi de ta mémoire. Venge l'outrage qui m'a été fait, seulement par amour pour toi et non par amour pour moi. Ne me considère plus que comme une immonde personne, et bien que mon infortune soit extrême, refuse-moi la compassion réservée à tous les malheureux.

Maintenant, après avoir été ma propre accusatrice, je voudrais dire quelque chose pour ma défense. Je dirais, Collatin, sans rien contredire à la vérité, que je n'ai fané ma renommée que pour avoir trop aimé la renommée elle-même. Les flatteries de Sextus Tarquin n'ont pas touché mon cœur, sa passion ne m'a pas conquise, ses présents n'ont pas corrompu ma fidélité, ni l'amour ni l'ambition ne m'ont ébranlée. Mon erreur a été simplement que j'ai trop aimé ma réputation. Oui, Collatin, mon crime réside dans le fait d'avoir préféré ma renommée à la véritable gloire. Lorsque l'insolent Sextus Tarquin est entré dans ma chambre, que je me suis réveillée et l'ai vu tenant un poignard à la main, et qu'il a commencé à me parler de sa passion pour moi, les dieux seuls savent quels ont été mes sentiments à ce moment-là et à quel point la mort m'a semblé humiliante. Dans cet état, j'ai méprisé également les demandes et les menaces du tyran. Ses offres et ses revendications ont été toutes deux rejetées. Ni l'amour ni la peur n'ont été efficaces sur moi. Je n'ai pas craint la mort, au contraire, je l'ai désirée plus d'une fois. Mon éthique n'a eu rien à combattre ce soir-là. Je n'ai pas hésité à préférer la mort à l'amour de ce tyran. Il n'y a aucun supplice terrifiant que je n'aurais enduré avec joie pour préserver mon honneur. Mais lorsque ma tempérance a épuisé la patience du tyran, lorsqu'il a vu que ses prières, ses larmes, ses cadeaux, ses promesses, ses menaces, et même la mort, ne pouvaient atteindre mon cœur, ce barbare, commandé par la fureur, m'a dit que si je lui résistais encore, non seulement il me poignarderait, mais il poignarderait également un esclave qui l'accompagnait et le mettrait dans mon lit, afin que l'on puisse croire que j'ai oublié ma pureté avec cet esclave. J'avoue avec honte que ces paroles ont produit dans mon esprit un sentiment que la certitude de la mort n'avait pas réussi à éveiller. J'ai perdu ma raison et ma force, j'ai cédé à l'opresseur, et la crainte de devenir haïssable pour la postérité est la seule chose qui m'a retenue.

Non, Collatin, je ne pouvais supporter que l'on puisse m'accuser d'avoir manqué à mon honneur et que ma mémoire soit éternellement bafouée. C'est ce qui m'a empêchée de mourir à cet instant, et c'est ce qui m'a fait vivre jusqu'ici. J'ai tout fait pour m'opposer aux violences du tyran, excepté risquer la mort. Je voulais vivre pour préserver ma réputation et ne pas mourir sans vengeance. Une fausse conception du véritable honneur s'est emparée de mon esprit et m'a fait commettre un crime dont je craignais d'être accusée. Pourtant, les dieux sont témoins que mon âme et ma volonté sont pures. Je n'ai pas donné mon consentement dans cette sinistre aventure, ni au début, ni dans son déroulement, ni à sa fin. Tu sais, Collatin, lorsque tu m'as présenté ce tyran comme ton ami, je n'ai pas sciemment suscité son abusive passion. J'ai à peine levé les yeux pour le regarder. Et la modestie dont j'ai témoigné en cette journée devrait suffisamment te rappeler que je n'ai pas attiré sur moi l'attention et donc le malheur qui m'est arrivé. Depuis lors, je n'ai pas revu ce traître de Sextus Tarquin jusqu'au jour où il a souillé ma chasteté. Mais les tyrans n'ont aucun pouvoir sur la volonté !

Je suis encore la même Lucrèce qui aimait tant la gloire, car il est certain que la mienne est totalement innocente. Les larmes que je répands ne sont pas le fruit de mes remords. Je ne m'excuse pas de la faute que j'ai commise, mais seulement de ne pas être morte avant la sienne. Nous étions deux dans ce crime, mais un seul est coupable, et ma conscience ne me reproche rien, si ce n'est d'avoir préféré ma réputation et une mort honorable. Ce qui a causé mon malheur, c'est que j'ai cru que la gloire de ma mort ne serait pas connue. J'ai douté de l'équité des dieux, oubliant qu'ils peuvent accomplir des miracles quand ils le souhaitent et qu'ils sont les protecteurs de l'innocence. J'ai vécu plus longtemps que je ne le devais, car j'ai survécu à ma chasteté. Ne pense pas, Collatin, que je diminue ce crime pour apaiser ta colère. Je vois dans tes yeux plus de colère envers Sextus Tarquin que de haine envers moi. Sans aucun doute, tu me plains plutôt que de m'accuser, et toutes les actions de ma vie contribuent à me justifier dans ton âme. Même si je suis une victime, j'accepte que Collatin ne m'aime plus. Ainsi, je ne parle pas dans le but de t'adoucir, mais simplement pour t'inciter davantage à la vengeance. Il me semble qu'en me justifiant, j'aggrave la responsabilité du tyran. Plus je paraissais innocente, plus il apparaît coupable, plus je suis malheureuse, plus il mérite de l'être, et plus je verse de larmes, plus tu lui feras verser de sang.

Voilà, Collatin, la raison de mon discours, de mes larmes et de ma survie. Fais en sorte que je n'aie pas vécu indignement en vain. Pense à la vengeance, Collatin, réfléchis à ce que tu es et à ce qu'est ton ennemi, ou plutôt, l'ennemi du peuple. Tu es romain, tu es décent, tu es noble, et le mari de Lucrèce. Mais lui est d'une lignée étrangère, fils et petit-fils de tyrans. Le fier Tarquin n'est monté sur le trône qu'après avoir éliminé un prince méritant dont il avait épousé la fille. Le sceptre qu'il tient a coûté la vie de celui qui le portait avant lui, et pour assurer sa domination, il a commis plus de crimes qu'il n'a de sujets. Voilà, Collatin, qui est le père de mon ravisseur. Quant à sa mère, il ne le rend pas plus respectable. Après tout, je ne peux pas croire que le fils de l'éhonté Tullie, qui a osé marcher sur le corps de son père pour accéder au trône qu'elle convoitait, n'ait pas autant d'ennemis à Rome qu'il y a d'hommes honnêtes. Le comportement de Sextus Tarquin n'a pas effacé les crimes de ses parents. Sa plus belle action a été de trahir tout un peuple qui avait confiance en lui. Voilà, Collatin, qui est ton ennemi. Va donc, va l'attaquer vigoureusement. Dès que tu auras révélé l'offense qu'il m'a faite, tu auras tous les Romains de ton côté. Ce sera à la fois une cause commune et personnelle. Ils craindront pour leurs femmes, leurs filles et leurs sœurs. Ils considéreront tous le traître Tarquin comme leur ennemi. Et s'il en reste encore quelques-uns qui le soutiennent, ce seront sans doute des lâches et des faibles qui ne seront pas difficiles à vaincre. Le Sénat n'attend qu'un prétexte pour s'affirmer. Le peuple est las des chaînes qu'il porte et vénérera la main qui le délivrera. Et avec l'appui des dieux en ta faveur, tu verras même les parents du tyran lui arracher la couronne de sa tête. Oui, je vois que Brutus m'écoute avec l'intention de venger mon outrage.

Il te suivra sans aucun doute dans ce soulèvement éminent. Je vois déjà l'arrogant Tarquin chassé de Rome, son infâme fils périr par une main inconnue et tomber ensanglé dans la poussière. Car je doute que les dieux permettent qu'il meure par une main aussi méritante que la tienne. Oui, Collatin, la victoire est à toi. Je vois déjà tous les soldats se révolter et tous les citoyens se mutiner. La haine envers le tyran et le désir de liberté les pousseront tous de la même manière. Et que les dieux veuillent que je sois la victime qui obtienne la liberté de la patrie à travers leur bienveillance. Oui, Collatin, tous les soldats qui sont dans son camp et qui combattent aujourd'hui sous ses étendards deviendront de plus féroces ennemis que les habitants d'Ardée qu'il assiège actuellement.

Va donc répandre partout mon malheur, et crois-moi, personne ne pourra m'accuser et incriminera seulement Tarquin. Mais je sais que je n'entendrai pas ce que le peuple en dira. Après avoir été moi-même mon accusatrice, mon témoin et ma défense, il faut maintenant que je sois à la fois mon juge et mon bourreau. Oui, Collatin, il faut que je meure, et ne me dis pas que puisque ma volonté est innocente, je dois vivre pour avoir le plaisir de voir comment tu me vengeras. Il suffit que tu m'assures de ta vengeance pour que je meure avec douceur. Mais je ne pourrais jamais vivre avec plaisir. Il y a une Lucrèce en moi que je ne peux supporter. Il faut que je m'en sépare, elle m'est infernale. Je ne peux la voir, je ne peux la tolérer. Je dois donner son sang pour justifier l'autre et pour soutenir les représailles que tu vas entreprendre. Lorsque le peuple de Rome verra Lucrèce poignardée de sa propre main pour ne pas succomber à son malheur, il croira plus facilement qu'une femme qui a plus aimé son honneur que sa vie n'a pas été capable de mentir. Cette dernière action justifiera toutes les tiennes. Elle naîtra du sang que je répandrai pour t'aider à punir le tyran, et ainsi, je contribuerai moi-même à ma propre revanche. Mes larmes auraient sans doute moins d'effet que mon sang, mais ma mort touchera le peuple autant qu'elle te touchera. Oui, Collatin, oui, mon père, ma perte vous affectera profondément. Vous vous sentirez obligés de venger à la fois l'honneur et la vie de votre femme et de votre fille, ce qui vous rendra encore plus furieux contre l'opresseur. Ne me dites donc pas que ma mort est inutile ou mal interprétée. Non, ceux qui jugent justement ne la considéreront pas comme le résultat de ce crime. Le remords fait généralement verser plus de larmes que de sang, mais la mort est le remède des personnes courageuses ou désespérées. La culpabilité est pour moi toujours un signe de faiblesse, et celui qui est capable d'en ressentir peut toujours vivre même après avoir échoué. L'histoire montre que presque tous ceux qui ont attenté à leur propre vie l'ont fait pour échapper à la cruauté du destin, pour éviter une mort honteuse ou pour se préserver de l'esclavage, et non parce qu'ils se sentaient coupables. Lorsque nous échouons, nous sommes toujours cléments envers nous-mêmes, et peu de personnes se sont condamnées à mort. Qu'on ne me dise donc pas que le sang que je verserai souillera davantage ma vie qu'il n'effacera les outrages du tyran, car ma mort n'est nullement commandée par la culpabilité.

Non, Collatin, mon intention est trop pure, et les dieux sont trop justes pour permettre que tous les hommes soient injustes envers moi. Je ne le fais ni par remords ni par désespoir, je le fais par raison. Je t'ai exposé mes motivations, ne t'oppose donc plus à ma volonté, tu ne pourrais de toute façon pas l'empêcher. Pense à la vengeance, pas à ma survie, car l'une peut être glorieuse tandis que l'autre te serait inutile. De plus, mon exemple ne persuadera jamais les dames romaines de trahir leur honneur. Je dois justifier l'estime qu'elles ont toujours eue pour ma sagesse. Je sacrifie ma vie pour ma propre gloire, pour celle de ma patrie, pour celle de Spurius Lucretius et pour celle de Collatin. Mais fais comme moi ce que tu dois faire après ma mort. N'oublie rien pour me venger, utilise le fer, le feu et le poison. Toutes les formes de violence sont justes contre les usurpateurs. Il faut combiner la raison à la force lorsque le courage seul ne suffit pas à les détruire. Pense à la justice de ta cause, souviens-toi de ma pureté, de l'amour que tu as toujours eu pour moi et de celui que j'ai eu pour toi. N'oublie jamais ma passion pour la gloire et ma haine pour la perversité. Considère-moi comme malheureuse et non coupable. Et avec toutes ces choses, Collatin, tu peux nourrir une haine irréconciliable envers le tyran. Mais ne retardons pas davantage une vengeance si intègre. Va, Collatin, vas-y, mets fin à ce triste discours en mettant fin à ma vie. Voici le poignard que je tiens, avec lequel je peux me punir, te venger et te montrer comment il faut transpercer le cœur de l'usurpateur.

Effet de ce discours

Ce discours eut pour conséquence la fuite de Sextus Tarquin, l'exil de son père, la perte de son royaume et le début de la République romaine. L'agresseur de Lucrèce paya cet affront de sa vie et de sa couronne. Aucun crime ne fut aussi bien puni, aucune offense ne fut aussi bien vengée. La mort de cette malheureuse femme arma tout un peuple. Son sang produisit l'effet attendu et le nom de Tarquin devint si odieux à tous que même parmi ceux qui avaient participé à chasser les tyrans, les Romains étaient contraints de changer ce nom car ils ne pouvaient même plus le supporter.

Notes

Lucrèce est une femme romaine connue pour sa beauté et l'épouse de Tarquin Collatin, homme puissant et proche du roi Tarquin. Après avoir été violée et menacée par Sextus Tarquin, fils du roi, la jeune femme se donne la mort. C'est à la suite de cet événement tragique que Rome serait passée de la monarchie à la république.

Tarquin Collatin est un homme politique légendaire des débuts de la République romaine.

Sextus Tarquin est le plus jeune fils de Tarquin le Superbe, roi de Rome.

Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de Tarquin l'Ancien, gendre de Servius Tullius et père de Sextus Tarquin. Il règne de 534 av. J.-C. au 24 février 509 av. J.-C., et meurt en 495 av. J.-C. Il est détrôné à la suite du soulèvement causé par la mort de Lucrèce.

Brutus, Lucius Junius Brutus, ou Lucius Iunius Brutus, est le fondateur légendaire de la République romaine et l'un des deux premiers consuls romains en l'année 509 av. J.-C. Il est présent lors du témoignage de Lucrèce.

Spurius Lucretius Tricipitinus est l'un des premiers consuls de la République romaine, père de Lucrèce et frère de Titus Lucretius Tricipitinus.

Tullie la Jeune, ou Tullia Minor, est une femme étrusque (peuple italien), une fille du roi de Rome, Servius Tullius, et la seconde femme de son successeur Tarquin le Superbe. Elle est la dernière reine de Rome. D'abord mariée à Arruns Tarquin, elle le fait assassiner pour épouser son beau-frère Tarquin le Superbe. Fille cadette du roi Servius Tullius, elle participa au complot contre celui-ci organisé par Tarquin le Superbe, son époux.

Ardée est une ville italienne, située dans la ville métropolitaine de Rome Capitale dans la région du Latium en Italie centrale. Dans l'Antiquité, elle est assiégée par Tarquin le Superbe.

Douzième discours – Véturie à Volumnia

Véturie, mère de Coriolan

Contexte

Après avoir laissé Rome en paix grâce aux prières de sa mère, Coriolan ramena son armée chez les Volsques et essaya de faire reconnaître à ce peuple la bonté de son geste, mais il fut accusé et emprisonné. Tullus, qui ne l'aimait pas en raison de sa défaite passée face à lui lorsqu'ils étaient dans des camps opposés, incita quelques agitateurs à l'empêcher de s'exprimer quand il tenta de se justifier devant l'assemblée. Finalement, dans cette confusion, ils le tuèrent. Dès que cette nouvelle arriva à Rome, toutes les femmes de la ville se rendirent immédiatement auprès de Véturie, la mère, et de Volumnia, l'épouse de cet ennemi et fils de Rome. La mère prit la parole en s'adressant à elles, à peu près de cette manière, si les suppositions de l'histoire ne le contredisent pas.

Véturie à Volumnia

Ne me considère plus, Volumnia, comme la mère de Coriolan, ton mari. Je suis indigne de ce nom. Tu as raison d'avoir autant de haine que mon fils avait d'affection envers moi. Souviens-toi de cette célèbre journée où j'ai employé mes larmes pour le désarmer. J'ai pleuré, crié, supplié. Je n'ai pas oublié d'utiliser tout ce qui aurait pu faire céder un fils bienveillant et dévoué.

J'ai imploré sa clémence pour des ingrats, je me suis rangée du côté des ennemis de Coriolan. Et même si la victoire lui était assurée, s'il était prêt à se venger de ceux qui l'avaient autrefois exilé et à enchaîner ceux qui l'avaient insulté, son grand cœur, que personne n'avait pu émouvoir, a finalement été touché par sa mère. J'ai réprimé en lui le désir de vaincre Rome et obtenu ce que j'avais demandé. Tout cela, tu le sais aussi bien que moi, Volumnia, je ne te rappelle toutes ces choses que pour amplifier ma douleur. Il me semble encore entendre la voix de Coriolan ! Lorsqu'en jetant ses armes pour venir m'embrasser, il s'est écrié en soupirant : « Mère, qu'as-tu fait ? Tu as remporté une victoire bien glorieuse pour toi et bien heureuse pour ta patrie, mais bien malheureuse pour ton fils. » Volumnia, ce soupir était malheureusement véridique ! Les mêmes armes qu'il a jetées pour venir à moi ont été utilisées contre lui. Les Volsques ont alors saisi des poignards et lui ont transpercé le cœur. C'est moi qui suis responsable de ce destin, car j'ai trahi mon fils en le livrant démunie entre les mains de ses ennemis, après avoir déjoué leur invasion et leur vengeance sur les Romains. Mais comment ai-je pu m'imaginer que les choses se passeraient autrement ? Étais-je la mère de tous les Volsques pour croire qu'ils renonceraient, par amour pour moi, à la victoire qu'ils étaient prêts à remporter ? Quel droit avais-je de leur demander la liberté de Rome, leur ennemie ? J'aurais dû penser qu'ils se vengerait sur mon fils de la perte que je leur avais causée.

Oui, Volumnia, j'aurais dû prendre en compte toutes ces choses. Et même si Coriolan ne pouvait pas revenir à Rome, il aurait au moins fallu l'accompagner dans son malheur. Comme il avait surmonté sa rancune envers Rome pour moi, il aurait fallu que je quitte mon pays par amour pour lui. Mais toi et moi, Volumnia, nous n'avons pas agi ainsi. J'ai laissé partir Coriolan, entouré de ceux qui lui ont ôté la vie, et je suis revenue à Rome en vainqueur, jouissant du fruit de cette triste victoire. Lorsque le Sénat nous a demandé à notre retour, Volumnia, ce que nous voulions en récompense de notre action, il aurait fallu réclamer le retour de Coriolan et non la permission de construire un temple à Fortuna. Il semble que cette divinité n'ait pas approuvé notre élan, car elle ne nous a pas fait bénéficier de ses avantages. Les dieux auraient sans doute préféré que nous soyons reconnaissantes envers Coriolan. Ce temple qui a été construit est un signe de notre vanité, et non de notre gratitude. Nous cherchions notre propre gloire, et non celle de notre sauveur. Pourtant, il la méritait plus que nous. Il aurait fallu éléver des autels à la bonté de mon fils, et non à la nôtre. Celui qui a su vaincre sa rancune, sauver son pays et céder la victoire aux larmes de sa mère méritait sans doute mieux que nous l'honneur qui nous a été donné. Sa dévotion aurait dû recevoir un traitement plus favorable du ciel. Car même s'il y a des Romains assez injustes pour dire que Coriolan n'aurait dû abandonner ses armes que par considération pour Rome et non pour moi, et qu'en conséquence, il y a plus de faiblesse dans son action que de générosité, je ne suis pas de leur avis, et j'espère que la postérité sera du mien.

Cette passion qui inspire l'amour pour la patrie chez ceux qui ont une grandeur d'âme n'est pas causée par la situation géographique de notre naissance. Le même soleil éclaire tout l'univers et nous bénéficiions partout des mêmes éléments. Si la seule raison de cette passion était le lieu de naissance, elle serait bien faible. Mais ce qui fait que nous aimons notre pays, c'est que nos concitoyens sont tous nos parents ou nos alliés. Le lien du sang ou celui de la société nous attache à eux. La religion, les lois, les coutumes que nous partageons font que nos intérêts sont communs. Mais le premier sentiment que la nature donne à ceux qui aiment leur pays est de l'aimer principalement parce que leurs parents, leurs frères, leurs sœurs et leurs proches y sont. Oui, je suis bien certaine que le plus passionné des Romains, de retour à Rome après un long voyage, ne regardera pas le Capitole aussi rapidement que l'endroit de la ville où résident ses parents ou sa femme.

Ainsi, qu'on ne s'étonne pas que Coriolan n'ait cédé qu'à mes larmes, car chez qui parmi les Romains aurait-il pu se rendre ? Tous ceux qu'on lui a envoyés pour parlementer l'avaient insulté par le passé. Il ne voyait en aucun d'eux la marque d'un véritable Romain. Ils étaient tous ingrats envers lui, et il ne pouvait pas reconnaître sa patrie en eux. Il voyait les murs de Rome, mais il ne voyait pas les amis qu'il avait eus autrefois. La peur faisait parler tous ceux qu'il rencontrait, et ce n'est qu'à travers moi qu'il a pu comprendre qu'il y avait encore à Rome quelque chose qui lui était cher. Est-il possible que tant de dévotion ait été aussi mal récompensée !? Qu'un homme si courageux ait terminé si tristement ses jours ! Qu'il ait été assassiné par ceux qui l'avaient choisi comme leur chef ! Et que le lieu de son refuge ait été celui de son exécution. Il est possible que mes intentions, si pures et si innocentes qu'elles fussent, aient conduit à un tel événement ! Volumnia, les dieux ont permis tout cela. Mais Coriolan est mort, et il est mort par amour pour toi, Volumnia, et pour moi. Sa fin a toutefois cet avantage d'avoir fait verser des larmes à celles qui l'ont provoquée. Après le dernier soupir de leur chef, les Volsques l'ont eux-mêmes inhumé avec honneur. À peine ont-ils vu son sang qu'ils ont regretté leur crime. Avec les mêmes armes qu'ils avaient employées pour lui ôter la vie, ils ont érigé un trophée en son honneur. Ils ont célébré ses funérailles comme celles d'un vainqueur. Sa mémoire est chère parmi eux. Ils ont suspendu sur son tombeau de nombreux étendards et toutes ces célèbres offrandes qui marquent la vaillance des morts illustres.

Quant à Rome, qui doit sa liberté à Coriolan, elle apprend sa disparition sans en faire le deuil ! Elle ne se souvient même plus qu'elle était perdue et esclave sans lui. Tous les Romains ont été ingrats envers lui quand il était en vie, et ils le seront encore après sa mort. Ils ne le considèrent pas comme leur libérateur, mais comme leur ennemi. Ils se souviennent davantage des chaînes qu'il leur préparait que de celles qu'il leur a ôtées. La crainte qu'ils avaient autrefois de le voir entrer à Rome en triomphe fait qu'ils se réjouissent de savoir qu'il est aujourd'hui dans un cercueil. Je dois avouer que j'éprouve une grande peine qui m'empêche de retenir le souhait que Rome soit captive et que Coriolan soit encore en vie.

Je ne connais pas la persistance de Brutus qui lui a permis de voir ses enfants mourir sans douleur. Cette dureté de cœur relève plus de la férocité que de la grandeur ou que du courage. Les larmes sont légitimes, et la compassion n'est pas contraire à la générosité. Quand je disais à Coriolan que j'aurais préféré mourir plutôt que de le voir vainqueur de Rome, je ne disais rien qui contredise la vérité. Mais quand je dis aussi que je préférerais être morte et que mon fils soit en vie, je ne dis rien qui aille à l'encontre de la justice naturelle ni de celle Rome. Je donne à la nature et à la raison ce que je ne peux pas leur évincer et je n'enlève rien à la République. J'ai sacrifié mon fils pour elle, et c'est donc à elle de souffrir au moins autant que je pleure la victime que j'ai immolée pour sa préservation. Après avoir fait tout ce qu'une véritable Romaine pouvait faire, il est normal que je fasse ensuite tout ce que la douleur peut exiger de la tristesse d'une mère. Toutes celles qui perdent leurs enfants ont toujours une raison juste de s'apitoyer. Cependant, elles ont pour consolation la liberté de maudire ceux qui ont ôté la vie à leurs enfants. Mais moi, non seulement je pleure la mort de mon fils, mais je maudis aussi le fait que c'est moi qui l'ai fait mourir. Et pour augmenter ma douleur, il y a une loi naturelle qui ne veut pas que je me pardonne ce que j'ai fait. Mon fils, mon cher Coriolan, puis-je suivre un sentiment si horrible ?! Non, il est trop opposé à la raison et à la nature. Il faut que je subisse et que je regrette jusqu'à ma mort la perte que j'ai subie. Ce n'est pas le Coriolan ennemi de Rome que je regrette, c'est celui qui a donné son sang pour sa gloire à plusieurs occasions, celui qui a servi dix-sept ans à la guerre avec une ardeur incomparable et qui n'a eu pour récompense que les blessures qui couvraient son corps. Dames romaines, la naissance et la vie de cet homme ne le rendent pas indigne de vos larmes. Il était issu d'une lignée royale, car Ancus Marcius était son prédécesseur. Il semblait avoir plus le droit qu'un autre aux avantages de la République, car il était incapable de les utiliser à mauvais escient. Mais peut-être que c'est pour cette raison que les Romains lui ont refusé le consulat, de peur qu'il n'y voie un moyen de remonter sur le trône de ses ancêtres.

Non, cette raison ne peut être valide, et pour comprendre les intentions de Coriolan, il suffit de se souvenir de toute sa vie. Lors de la bataille contre Tarquin le Superbe, il a clairement montré que son désir était de mériter la couronne de chêne que l'empereur lui a posée sur la tête, sans penser à celle de ses prédécesseurs. En voyant l'un de nos citoyens au sol, il s'est précipité pour lui servir de bouclier et a protégé son corps avec le sien, l'abritant du danger. Il a rassemblé toutes ses forces et tout son courage et a donné la mort à celui qui voulait lui ôter la sienne. Si les Romains pensent avoir des raisons de se méfier de Coriolan, cette seule action devrait suffire à les dissuader de le considérer comme un tyran. Il est peu plausible qu'il se soit exposé autant pour sauver un humble citoyen s'il avait eu l'intention de détruire toute la République un jour. Mais ce n'est pas seulement lors de cette occasion qu'il a montré sa ferveur pour la République. Ne s'est-il pas porté volontaire dès qu'il le pouvait ? Ne s'est-il pas distingué dans toutes les batailles qui ont eu lieu ?

N'est-il jamais revenu à Rome sans rapporter des trophées de ses ennemis ou sans être couvert de leur sang ou du sien ? Voilà, Volumnia, voilà, Romaines, qui était mon cher Coriolan. Dans toutes les actions de guerre qu'il a menées, il n'a jamais été vaincu, sauf par moi-même. Même les Volsques l'ont jugé digne d'être leur commandant grâce et à cause du fait que c'était lui qui leur avait arraché la victoire à Corioles alors qu'ils étaient sur le point de la remporter malgré la résistance de Lartius. Lui-même, lorsqu'il a attaqué la ville de Corioles, a été vaillamment repoussé par les assiégés, ce qui a fait fuir toutes nos troupes et semé le chaos dans notre armée. C'est lors de cette bataille que sa passion pour la gloire de l'Empire romain l'a poussé à dépasser ses propres forces, et par ses encouragements et sa combativité, il a forcé certains de nos soldats à faire face à l'ennemi. Sa volonté était si victorieuse qu'il a refoulé l'ennemi jusqu'aux pieds des remparts de la ville. Et pas encore satisfait de cette action remarquable, il a convaincu ceux qui l'avaient suivi de profiter du fait que les portes de Corioles soient ouvertes pour accueillir les soldats en fuite, pour y entrer avec audace.

Cependant, voyant que leur peur était plus forte que ses paroles et qu'ils pensaient davantage à se retirer qu'à livrer bataille, le malheureux que je pleure n'a pas renoncé à sa stratégie et est rentré dans Corioles. C'est là qu'il s'est retrouvé presque seul à combattre tous les habitants d'une ville qui se battaient désespérément. C'est là que sa bravoure a semé la terreur parmi les ennemis, que son exemple a redonné du courage à nos troupes et que par la force de son bras, il les a fait pénétrer dans cette ville fortifiée et les a rendues enfin victorieuses de ceux qui les avaient récemment repoussées. C'est donc uniquement grâce au courage de Coriolan que Lartius a eu le temps de rassembler ses troupes pour cueillir les fruits de la victoire, en achevant ce qu'il avait si audacieusement commencé. Mais conscient que le consul Cominius, qui commandait l'autre moitié de l'armée romaine, pouvait se retrouver confronté aux ennemis qui arrivaient pour soutenir la ville qu'il avait capturée, il a vivement réprimandé les soldats qui n'avaient pas voulu partager les dangers avec lui et s'amusaient à partager le butin qu'il avait acquis au lieu de venir en aide à Cominius. Après avoir constaté la lâcheté des pillards, il les a abandonnés. Il n'a été suivi que par ceux qui souhaitaient l'accompagner, bien qu'ils ne fussent pas nombreux. Il s'est alors hâté de chercher une nouvelle occasion de démontrer sa vaillance. Il est justement arrivé au camp au moment où Cominius s'apprêtait à livrer bataille à l'ennemi. Son aspect couvert de poussière et de sang a causé une certaine frayeur au consul. Mais à peine a-t-il fait le récit de l'exploit qu'il venait d'accomplir, que la nouvelle de cette première victoire a présagé la seconde. Tous les soldats ont retrouvé leur courage au combat, l'espoir et la joie se lisaienst sur leurs visages, et rien qu'à les voir, on pouvait constater que la peur qui les avait envahis s'était dissipée de leurs cœurs. Quant à mon fils, il aurait été peiné de voir quelqu'un d'autre mieux servir la République ce jour-là.

Après avoir demandé au consul quelles étaient les meilleures troupes ennemis, et apprenant que celles des Antiates étaient sans aucun doute les plus vigoureuses, puisque les Volsques les avaient placées en première ligne, il a demandé en récompense de la prise de Corioles la permission de les affronter. Vous, Romaines, savez qu'il a obtenu cette faveur, que son bras guidé par les dieux a eu l'honneur de rompre les premiers rangs de l'ennemi, qu'il a été le seul à attaquer une armée pour montrer aux Romains comment mépriser sa propre vie pour devenir maître de celle d'autrui, et que cette vaillance prodigieuse a également été couronnée de succès. Après que la victoire a été déclarée en notre faveur, le consul a prié mon fils de considérer son état et de se souvenir que son sang coulait en même temps que celui des ennemis à travers les blessures qu'il avait subies. Mais il a répondu que ce n'était pas aux vainqueurs de se retirer. Par conséquent, mettant ses paroles en action, il a poursuivi ceux qui fuyaient jusqu'à la nuit. Étant le premier à entrer dans la bataille, il a été le dernier à en sortir. On pourrait peut-être dire que le désir de récompense inspirait cette vaillance chez mon fils, mais personne ne peut ignorer qu'il a refusé toutes les récompenses qui lui ont été offertes. Au contraire, sa modestie a été si grande qu'après avoir pris d'assaut une ville, remporté une victoire et sauvé l'honneur de l'armée et de la République, il n'a demandé en récompense de tous ses efforts que la liberté d'un seul homme, Tullus, qui avait autrefois été son hôte et son ami, et qui était alors prisonnier de guerre parmi les Romains. Je me souviens bien que le nom de Coriolan qu'il portait lui a été donné à l'occasion de cet événement pour immortaliser son action. Mais je me souviens aussi que Rome qui l'avait appelé Coriolan l'a ensuite qualifié injustement de perturbateur de l'ordre public, d'ennemi de Rome et de tyran du Sénat.

Depuis ce jour, savez-vous ce qu'il a accompli ? Vous vous souvenez sans doute de cette horrible année où la famine a frappé Rome de plein fouet, où tout le peuple gémissait, où la faim apportait la mort aux plus démunis, et où même les plus riches étaient exposés au même danger. Vous savez bien que c'est Coriolan qui, par sa vaillance et son courage, a rapporté l'abondance à Rome, a redonné vie au peuple, et tout cela au prix de son propre sang, sans demander d'autre récompense que celle d'avoir sauvé la vie de ses concitoyens. Cependant, en échange de tant de services, de tant d'actes héroïques, de tant de blessures subies et de tant de sang versé, lorsqu'il a réclamé le consulat, un honneur accordé à de nombreux autres qui ne le méritaient pas autant que lui, ils l'ont traité d'infâme et de criminel, on l'a remis aux mains des Aediles comme le pire des hommes, et on l'a exilé de son pays. J'aurais dû demander grâce à ceux qui ont traité mon fils si injustement. Mais ce fils en détresse me l'aurait-il accordé ? Face à toutes les insultes qu'a subies Coriolan, qu'a-t-il fait pour se venger ? A-t-on découvert qu'il avait cherché à corrompre certains de nos consuls ? A-t-il secrètement détourné de l'argent pour soutenir l'armée des Volsques ou leur a-t-il fourni des soldats ?

Non, Coriolan n'a rien fait de tout cela, et il s'est contenté, pour se venger de Rome, de remettre le citoyen le plus fidèle entre les mains de ses ennemis.

Son désespoir l'a poussé chez les Volsques, et heureusement, il a trouvé plus d'humanité dans le cœur de Tullus, qu'il avait autrefois vaincu en tant qu'ennemi, que dans l'esprit de son propre peuple, pour lequel il avait remporté des victoires contre ce même Tullus. J'insiste en disant qu'en raison de son ingratITUDE innée, Rome l'a abandonné lorsqu'il se battait pour une guerre qu'il avait commencée pour elle. J'insiste encore en rappelant que pour mériter le traitement injuste qu'il a reçu des Romains, il a trahi les Volsques qui le protégeaient et qui, par une confiance extraordinaire, l'avaient choisi comme général de leur armée. Certains pourraient avancer que Coriolan a fait plus de mal aux Romains en acceptant ce poste chez les Volsques que s'il avait corrompu les consuls de Rome, détourné des richesses, soulevé le peuple ou mené une armée contre eux. Car on a pu constater que sa simple présence et son commandement dans le camp des Volsques ont provoqué un changement radical de leur situation, et ceux qui avaient maintes fois réclamé la paix à Rome ont été contraints de l'acheter au prix fort. Ne croyez pas que cela soit simplement dû à son comportement et à sa vaillance. Non, nos dieux ont certainement guidé son bras pour réduire l'arrogance de ceux qui se figuraient invincibles et avaient l'habitude d'humilier leurs alliés. Mais malgré ces succès, il n'a pas oublié qu'il était né romain. Même si le Sénat l'avait abandonné à la colère du peuple, il a préservé leurs champs et leurs fermes malgré les ravages de la guerre. Il a même montré du respect envers ceux qui étaient devenus ses ennemis.

Malgré son propre destin désastreux, il n'a jamais rien demandé pour lui dans les revendications qu'il proposait et n'a rien réclamé d'injuste pour les Volques qu'il protégeait. Voilà une fois de plus, Romaines, qui était Coriolan. Je reconnaissais mon fils dans le portrait que je vous en ai fait. Gardez son image dans votre cœur. Souvenez-vous que sans sa générosité, la famine aurait causé la mort de vos pères, frères, maris, enfants et vous-mêmes. Pire encore, vous auriez pu devenir les conjointes de leurs chaînes et de leur servitude sans ses exploits militaires. Ne suivons pas, nobles Romaines, l'ingratITUDE de nos concitoyens. Allons éterniser notre gloire à leur désavantage et avec notre reconnaissance, couvrons-les de honte. Ce temple que l'on nous a accordé lorsque mon fils nous a donné sa clémence ne sera pas aussi mémorable que l'affection que vous témoignerez en voulant perpétuer la mémoire de Coriolan. Vous dévouerez vos larmes à celui qui les a essuyées autrefois et qui a brisé vos chaînes. Vous adoucirez un peu l'amertume de ma douleur grâce à celle que vous manifesterez pour sa perte. J'ai sacrifié mon fils par amour pour vous, à vous de vous émouvoir par amour pour moi. Et puisque vous auriez toutes porté le deuil pour la vaillance de mon fils s'il était mort en combattant pour Rome, il est juste que vous le portiez toutes pour honorer sa mémoire.

Allons donc, Volumnia, allons, Romaines, demander cette permission au Sénat. Mais est-il possible qu'il faille demander la permission de porter le deuil de notre libérateur ?

Oui, la corruption de notre époque l'exige. Allons donc une fois de plus implorer avec des larmes la dernière chose que nous puissions solliciter pour mon fils, puisqu'il est mort. Car je suis bien assurée que Rome sera détruite lorsque l'on cessera de parler de Coriolan.

Effet de ce discours

Elle obtint leur accord : toutes les femmes romaines prirent le deuil et le portèrent pendant dix mois, comme elles le faisaient traditionnellement pour leurs pères et maris. Ainsi, ce banni fut plus heureux après sa mort qu'il ne l'avait été de son vivant. Le plus beau geste fut le plus redétable.

Notes

Veturie, en latin *Veturia*, est une matrone romaine qui vit aux VI^e et V^e siècles av. J.-C. C'est la mère du héros semi-légendaire Coriolan. Elle convainc son fils de ne pas saccager Rome et de faire demi-tour. Cela cause la perte de celui-ci.

Coriolan est une figure de la République romaine. C'est le descendant d'Ancus Marcius. Il prend la ville de Corioles en 493 av. J.-C., une cité volsque. Il est Coriolan à la suite de cet exploit. Mais pour des raisons politiques, il est obligé de s'exiler de Rome et retourne chez les Volsques un an plus tard. De là, il reprend Rome, refuse toute négociation et veut la piller, mais il cède aux prières de sa mère et de sa femme, et se retire. Cela en fait un déserteur pour les Volsques qui le tuent.

Les **Volsques** appartiennent aux anciens peuples italiques installés dans le sud du Latium.

Ancus Marcius est le quatrième des sept rois légendaires de la Rome antique.

Volumnia est la femme de Coriolan.

Tullus, ou Attius Tullus Aufidius, est un aristocrate volsque du début de V^e siècle av. J.-C., connu pour avoir recueilli chez lui Coriolan exilé de Rome, et s'en être fait un allié contre Rome. Il est, avec Coriolan, nommé général des armées volsques et èques. Après avoir pris plusieurs villes, il marche sur Rome. Cette campagne tourne au désastre à la suite de la désertion de Coriolan, qui cède aux implorations de sa femme et de sa mère sous les murs de Rome.

Fortuna, ou Fortune, est une divinité italique allégorique de la chance. Elle est identifiée à la Tyché grecque et est à l'origine « porteuse de fertilité ».

Brutus, Lucius Junius Brutus, ou Lucius Iunius Brutus, fait exécuter ces deux fils, Titus et Tiberius après qu'ils ont comploté contre lui avec Tarquin.

Tarquin le Superbe et Coriolan s'affrontent lors de la bataille du lac Régille qui oppose la République romaine et les Latins confédérés réunis par Tarquin après son exil de Rome.

Lartius, ou Titus Larcius Flavus, est un homme d'État romain qui est le premier magistrat investi de la dictature en 501 ou 498 av. J.-C. Il commande le siège de Corioles dans la guerre contre les Volsques. La ville est prise grâce aux actions d'un jeune homme, Coriolan.

Cominius, ou Postumius Cominius Auruncus, est un homme politique romain du Ve siècle av. J.-C. Il est nommé consul avec Titus Larcius Flavus.

Les **Antiates** sont les habitants d'Antium, une des principales villes du Latium antique. Elle est située sur le littoral tyrrhénien. Elle est la capitale des Volsques jusqu'à ce que les Romains s'en emparent.

Les **Aediles**, aussi appelés édiles, sont des magistrats de la Rome antique. Leur fonction primitive est liée à l'administration urbaine de Rome. Ils jouent un rôle judiciaire en faisant office de juges.

Treizième discours – Eudoxie à Théodose

Eudoxie, impératrice d'Orient

Contexte

Eudoxie, la fille du philosophe et rhéteur Léontias, accéda à l'Empire byzantin grâce à sa beauté, aux qualités exceptionnelles de son esprit et aux faveurs de Pulchérie. Cependant, sa chance fut de courte durée. L'empereur Théodose, son époux, influencé par sa sœur Pulchérie qui lui donna le trône, ainsi que par les retours de Paulin, la condamna à mort et la priva de ses faveurs. Dans sa détresse, on persuada habilement Eudoxie qu'elle devait se retirer de la cour. Se sentant elle-même désemparée, elle demanda ce qu'on attendait d'elle, à savoir la permission de se rendre à Jérusalem. Ainsi, au moment de son départ et de leurs adieux, elle s'adressa approximativement en ces termes à l'empereur Théodose.

Eudoxie à Théodose

Seigneur, alors que je m'apprête à quitter la cour pour me retirer en Palestine, je te demande, au nom de l'Empereur Trajan, dont elle est descendue, au nom du grand Théodose, son grand-père, au nom d'Arcadius, son père, et au nom du grand Constantin, dont elle tient le sceptre et dont elle imite la dévotion, de me laisser aujourd'hui te révéler tout ce que je pense de ta sœur, responsable de mon bonheur passé et de mon présent malheur. Ainsi, je pourrais au moins, en m'éloignant de toi, avoir la satisfaction de ne pas avoir abandonné mon innocence.

Qui aurait dit autrefois à la pauvre Eudoxie, lorsque le philosophe Léontias, son père, lui enseignait l'éthique, que la sienne serait un jour soupçonnée ? Je ne l'aurais jamais imaginé. À l'époque, la simplicité de ma conduite, le peu d'ambition que j'avais et les modestes murs de ma cabane semblaient me protéger de la calomnie. L'innocence régnait dans mon âme, j'étais satisfaite de ma condition, je cherchais seulement l'acquisition des connaissances et de la sagesse. Mon unique désir était d'apprendre le bien et de le mettre en pratique, cela constituait ma source de plaisirs et d'occupations.

Ce n'est donc pas la fille de Léontias qu'on accuse, mais la malheureuse impératrice d'Orient. Je suis maintenant l'épouse d'un grand empereur, je suis une personne exposée aux yeux d'une cour prestigieuse, une personne à qui la nature a accordé quelques avantages, à qui le destin a offert la première couronne du monde et l'amour du plus grand prince de la terre. Toutes ces circonstances rendent mon infortune plus vraisemblable. Les grandes tragédies ne se produisent que dans les demeures des grands princes. La foudre tombe plus souvent sur les palais vaniteux des rois que sur les cabanes des bergers, et la mer cause davantage de naufrages que les rivières. Il ne faut donc pas s'étonner si l'impératrice est plus malheureuse que l'Athénienne, même si je suis tout aussi innocente et méritante sous le glorieux titre que je porte d'impératrice d'Orient que je l'étais sous le nom que mes parents m'ont donné. Si le destin m'avait enlevé les choses sur lesquelles il exerce son pouvoir, s'il m'avait arraché le sceptre que je porte, après l'avoir reçu de ta main, s'il m'avait ôté la couronne qui repose sur ma tête, si tes sujets s'étaient mutinés contre moi et m'avaient fait tomber du trône, me jugeant indigne d'y rester, je supporterai ces événements sans me lamenter.

Oui, Théodore, ce destin aveugle, habitué à protéger le mal aux dépens du bien, qui ne donne des présents que pour les retirer, qui ne consolide les empires que pour les détruire, qui renverse tout ce qu'il établit, ce destin ne viendrait pas à bout de ma patience. Je renoncerais sans regret au sceptre, à la couronne, au trône, à la cour et à l'empire, ainsi qu'à toutes ces choses brillantes qui accompagnent la royauté, si je pouvais retourner dans ma solitude avec ton estime et ton affection. Ces deux éléments ne doivent pas être soumis à la décision du destin. Il peut t'enlever le pouvoir et l'empire, il peut même te réduire en esclavage, mais il ne peut pas te rendre injuste. Tu es seul maître de ta volonté, de ta haine, de ton estime et de ton affection. L'être humain possède le privilège d'être libre au milieu des chaînes et d'être le maître absolu de ses sentiments. Cela signifie que tu dois répondre avec exactitude des tiens. Cependant, le respect que j'ai pour toi m'empêche de t'en vouloir pour ce que tu ressens à mon égard, bien que certainement mon innocence rende ces sentiments illégitimes. C'est par respect que je me considère comme indigne plutôt que de te qualifier de coupable. Mais on accuse injustement le destin de quelque chose dont on est seul responsable. En réalité, ce n'est pas le destin qui m'a donné de sa main que je tiens le sceptre que je porte.

Ce n'est pas lui qui a posé la couronne sur ma tête. Sa volonté ne m'a pas propulsée sur le trône. Son caprice ne m'a pas fait devenir ton épouse.

Toutes ces choses, Théodose, sont le résultat de mon mérite, de ta bonté ou de ton aveuglement. Si c'était de la bonté, mon père m'a enseigné il y a longtemps que seul un acte bienveillant méritait d'être répété. Il croyait que les actions méritantes l'étaient uniquement si elles étaient associées à la cohérence. Si tu penses que c'était de l'aveuglement, ne me retire pas ce qui m'appartient, car étant la même que j'étais à l'époque, tu es tenu de garder la même opinion que tu avais de moi. Mais si tu affirmes que je suis une erreur de jugement et que tu n'as pas trouvé en moi le mérite que tu pensais trouver, je ne contesterai pas cela, dépouille-moi de tout ce que tu m'as donné, mais ne m'enlève pas l'innocence que j'ai reçue du ciel. Lorsque je suis arrivée à ta cour, ma réputation était sans tache. Peu de gens parlaient de moi, mais tous en disaient du bien. Aujourd'hui, tous les peuples parlent de moi selon leur envie, sans que je sache pour autant ce qu'ils disent. Mais ça m'est égal, car c'est auprès de toi que je veux me justifier. Sache que ceux qui font le bien parce qu'ils sont bons, et non pour mieux paraître, se soucient peu de l'injustice que le monde fait à leur réputation. Ils trouvent leur satisfaction en eux-mêmes, sans la rechercher chez les autres. Ainsi, les sages peuvent parfois être innocents et très heureux, alors que le capricieux qui ne juge que par les apparences les croit coupables et malheureux. Mais Théodose, étant donné l'affection que tu as eue pour moi et celle que j'ai pour toi, je veux me justifier devant tes yeux.

Mon père me disait souvent : « Ma fille, souviens-toi de ne pas chercher à acquérir l'estime des autres, mais de chercher à obtenir ta propre estime. Sois juge et partie, cherche à te satisfaire, examine tes sentiments, plonge au plus profond de ton cœur pour savoir si la sagesse y règne. Mais ne te vénère pas, penche plutôt vers la rigueur que vers l'indulgence envers toi-même. Et lorsque après une recherche minutieuse de tes intentions, tu seras parvenue au point où tu seras satisfaite de ton jugement, ignore la gloire du monde, moque-toi de la diffamation et sois plus heureuse d'avoir ta propre estime que si tu avais celle des plus grands princes de la terre. » Donc, selon ce raisonnement, je ne peux pas être sereine tant que la meilleure partie de moi-même ne me croira pas innocente. Laisse-moi donc te revenir sur les circonstances de mon accusation afin que cette partie de mon cœur qui réside en toi, une fois que tu seras convaincu de mon innocence, puisse me laisser m'en aller avec tranquillité dans la solitude que je recherche. Lorsque je suis venue à Constantinople pour me réfugier de mes frères qui me refusaient le christianisme, la sage Pulchérie n'a pas rejeté ma demande. Elle m'a écoutée et m'a permis de perdre ma cause de manière avantageuse tout en m'octroyant des biens qu'elle n'aurait pas dû m'accorder. En ce temps-là, je me serais contentée d'une pauvre cabane et de trois pieds de terre pour me mettre à l'abri de la nécessité. Mais aujourd'hui, il s'agit de l'honneur de l'Athéniennne, mais aussi de celui d'Eudoxie, ta femme.

Tu es donc obligé de m'écouter et de me rendre justice. Je pense que ce qui provoque toute ta colère et toute ma douleur, c'est que j'ai donné quelque chose que tu m'avais offert. Et ensuite, pour cacher une action qui ne te plaisait pas, j'ai utilisé un mensonge. Voilà l'unique crime que j'ai commis. J'ai tellement craint de te décevoir que je t'ai déçu.

Lorsque tu m'as donné ce fruit exotique qui a causé ma malchance, je l'ai accepté avec joie, autant pour sa beauté que parce qu'il venait de toi. J'ai pris plaisir à le contempler, mais persuadée qu'il était plus adapté à être regardé qu'à être mangé, et ne voulant pas le détruire, j'ai cherché ce que je pouvais en faire. À cette époque, Paulin était malade. Alors, l'idée de lui rendre visite m'est venue. Pensant que je ne pouvais pas mieux utiliser ce don que tu m'avais fait qu'en l'accordant à une personne que tu aimais et qui en avait besoin, je le lui ai donné à mon tour. Mais Paulin n'a pas caché ma générosité, car comme je ne lui avais pas appris que je l'avais reçue de toi, le même sentiment qui m'avait poussée à lui offrir cette pomme a sans doute fait en sorte que, pour me témoigner l'estime qu'il portait au cadeau que je lui avais fait, il a voulu le confier à quelqu'un de plus digne que lui. Si tu me dis que je n'aurais jamais dû me séparer de tes présents, car tout ce qui provient de la personne aimée doit être aussi précieux que la vie elle-même, je serai d'accord avec toi, puisque c'est l'un de mes arguments pour me justifier. Mais ici, il y a une distinction, car l'amour des hommes peut conduire à une multitude de réactions, et chaque situation que cette passion produit est unique. L'affection entre un mari et une femme n'est pas semblable à celle entre un amant et une maîtresse, même si ce sont les mêmes personnes et que l'amour brûle toujours autant dans leur cœur qu'avant leur mariage. Leurs sentiments sont différents de plusieurs manières. Ils sont plus solides et moins artificiels, et toutes les folies qu'une liaison non maritale procure ne se trouvent pas dans leur cœur. Ainsi, si Paulin avait éprouvé de la passion pour moi, il aurait soigneusement gardé cette pomme que je lui ai offerte, avec prudence et jalouse, car il est certain qu'à travers une telle affection, les moindres choses provenant de la personne aimée sont d'une valeur inestimable et qu'on pourrait mourir pour celle-ci. Mais dès qu'il a reçu ce présent de ma part, il te l'a donné et on peut dire qu'il avait plus l'intention de te plaire que de me satisfaire. Pour moi, je n'aurais jamais imaginé que tu puisses blâmer le fait que je donne quelque chose que tu m'as offert, ou que la générosité soit une qualité que je ne puisse pas avoir. Car, si je ne dois donner que ce que tu ne m'as pas offert, alors je devrais me donner moi-même, n'ayant apporté à ton palais que la simplicité et l'innocence que l'on cherche à me voler aujourd'hui.

Quoi, ne te souviens-tu pas des richesses considérables que tu m'as accordées ? J'en ai fait don et enrichi des villes entières à plusieurs fois. Théodore aurait-il permis que je dispense de l'or, des perles et des diamants à des centaines de personnes qui lui étaient inconnues, alors qu'il n'approuverait pas le fait que j'aie fourni un simple fruit à un homme qui en avait besoin et pour qui Théodore avait de l'affection ? Non, cela n'était pas logique, et même Pulchérie, aussi perspicace qu'elle soit et qu'elle pense l'être, aurait été d'accord avec moi.

Car si je devais prendre soin de quelqu'un après toi, ce devrait être de Paulin, et je peux même dire que je le lui devrais plus qu'à mon père et plus qu'à toi-même. Mon père m'a donné la vie et tu m'as offert le trône, mais je peux affirmer que Paulin, en m'enseignant les lumières de la foi, mérite plus ma reconnaissance que quiconque sur cette terre. Oui, je lui dois mon accès au paradis si mon innocence et mes actions me permettent de l'atteindre. Tu sais que c'est lui qui m'a convertie. Aucun de tes savants n'a pu me convaincre, c'est lui seul qui m'a ouvert les yeux, m'a montré l'incohérence de ma religion, et m'a poussée à entrer dans la tienne. Tu vois que le commencement de notre amitié était trop saint pour qu'elle devienne par la suite, que celui qui m'avait ouvert les portes du ciel ne m'aurait jamais conduite sur le chemin de l'enfer. De plus, sache que même si j'étais encore l'Athéniennne d'autrefois, c'est-à-dire adepte de cette religion où tous les crimes sont autorisés par l'exemple des dieux que j'adorais, je resterais tout aussi innocente. La pureté est une qualité connue de tout temps et de toutes les nations, elle m'est si essentielle que rien ne saurait la chasser. Juge si étant d'une religion où la modestie est récompensée, j'aurais pu agir contre toi et contre moi-même. Je pense sincèrement que je t'ai fait comprendre que je pouvais donner ou non sans commettre de crime et que je t'ai montré avec suffisamment de cohérence que la bonté que Paulin a pour toi justifie la bonté que j'ai pour lui. Maintenant, en ce qui concerne le mensonge que j'ai dit en t'annonçant que j'avais mangé ce fruit, c'est vrai que j'aurais dû te dire la vérité. Mais cette erreur ne constitue pas un crime.

Lorsque tu m'as demandé où était cette pomme, j'ai remarqué du bouleversement sur ton visage et de la colère dans tes yeux, la peur de te fâcher s'est emparée de moi et je n'ai pas réfléchi. Considère que s'il y avait eu une relation particulière entre Paulin et moi, dès que tu m'aurais parlé de cette pomme, je me serais douté que tu en savais quelque chose. Et dans ce cas, par une fausse sincérité et par sournoiserie, j'aurais trouvé une excuse pour te dire que j'avais envoyé ce fruit à Paulin. Mais comme je n'avais rien à me reprocher, j'ai inventé un mensonge innocent pour te faire plaisir sans craindre qu'il soit mal interprété. J'ai commis une erreur car j'avais peur d'en commettre une, et une tendresse trop méfiante a fait que j'ai perdu la tienne. Comme je n'étais pas préparée à cette accusation et que je ne connaissais pas le crime dont on m'accusait, je ne t'ai alors répondu qu'avec des larmes. Mon silence et mon respect ont été les seules défenses que j'ai employées pour me justifier. Une fierté un peu trop scrupuleuse et austère a fait que j'ai cru que je me salirais en me justifiant d'une telle chose. Je pense même que je ne t'en aurais pas parlé si je n'avais pas eu l'intention de m'éloigner de toi. Mais Théodore, je te demande pardon pour tout ce que j'ai dit. Tu n'es pas responsable de mon malheur, je ne t'accuse plus. Je l'accepte comme une punition pour mes erreurs passées. J'ai défendu trop longtemps la cause des dieux grecs pour gagner la mienne aujourd'hui, et il est juste qu'après avoir ardemment soutenu cette cause, j'en subisse les conséquences. Lorsque je parle d'une vérité qui compte pour moi, je ne considère pas cela comme un mensonge.

J'ai trop sacrifié à Jupiter et lui ai offert trop de victimes pour ne pas payer cette faute par un sacrifice. Je dois être moi-même ma propre victime en supportant cela avec patience et mériter le pardon de mes erreurs passées.

Ne crois pas que j'emporte de l'amertume dans mon âme. Je vois bien que même le voyage que je m'apprête à entreprendre est mon propre choix, mais que la permission qui m'a été accordée peut me donner l'impression d'un exil plutôt que d'un pèlerinage. Cela n'empêchera pas que je prie Dieu pour que le sang de Paulin ne soit pas un obstacle à ton bonheur. Je ferai même des prières pour le règne de Pulchérie, dont la dévotion approuve sans aucun doute le lieu que j'ai choisi pour ma retraite. Je serai plus utile à Jérusalem qu'à Constantinople, et peut-être plus appréciée. Pour régler mes dernières dettes envers elle, je demanderai au ciel de lui accorder le repos dont je vais jouir dans ma solitude, bien que ce ne soit peut-être pas ce qu'elle souhaite. Je ne vais pas trop loin pour que la renommée puisse te parler de moi et elle te dira tant de choses sur l'innocence de ma vie que tu croiras que je n'ai jamais été coupable. Et la Terre sainte où je vais m'installer me permettra d'obtenir du ciel le plaisir et l'honneur de te revoir. C'est l'espoir qui réside dans mon esprit, celui d'une personne qui vivait heureuse dans une modeste cabane, qui a reçu une puissante couronne sans orgueil, qui quitte sans regret le trône le plus élevé de la terre, et qui n'a jamais aimé que l'empereur Théodore et l'honnêteté.

Effet de ce discours

Le discours qu'elle a prononcé ne fut pas inutile, même si son effet fut tardif. Il laissa des impressions chaleureuses chez Théodore, ravivant ses premières flammes. Eudoxie partit, c'est vrai, mais elle revint avec honneur. Elle se prosterna à ses pieds pour lui demander pardon, elle qui avait le pouvoir d'avoir la moitié de la terre à sa disposition. Son innocence et sa réputation remontèrent sur le trône avec elle, après que le temps et la raison eurent rétabli la tranquillité dans l'âme de l'empereur.

Notes

Eudoxie II, née vers 400 à Athènes et morte en 460, est une impératrice byzantine, fille de Léontias et une femme de lettres du V^e siècle. Son influence croissante auprès de Théodore, son mari, finit par lui valoir l'hostilité de Pulchérie et sa condamnation à mort. Elle fuit à Jérusalem.

Léontias d'Athènes est un philosophe et un rhéteur athénien. C'est le père d'Eudoxie.

Théodose II, né le 10 avril 401 et mort le 28 juillet 450, est un empereur byzantin. C'est pendant son règne qu'est érigé le célèbre triple mur théodosien, les murailles de Constantinople.

Pulchérie, née à Constantinople le 19 janvier 399, et morte le 11 novembre 453, est la sœur de Théodose II et une régente byzantine, puis une impératrice byzantine à la suite de la fuite d'Eudoxie.

Paulin est un homme de la cour et un ami d'enfance de Théodose II. Il se voit offrir une pomme par l'impératrice Eudoxie, qu'il offre à son tour à Théodose II. Il est exécuté par Théodose II pour adultère.

Trajan, né sous le nom de Marcus Ulpius Traianus, est le premier empereur romain issu d'une famille établie dans une province d'Hispanie, dans une ville fondée en 206 av. J.-C. par des colonisateurs italiens en Hispanie Bétique. Il reste dans l'historiographie comme le « meilleur des empereurs romains ».

Théodore I^{er}, également nommé Théodore le Grand, est un empereur romain. Né en 347, il règne de 379 jusqu'à sa mort le 17 janvier 395. C'est le dernier empereur à régner sur l'Empire romain unifié. C'est le grand-père de Théodore II et de Pulchérie.

Arcadius, ou Flavius Arcadius, est un empereur dans la partie orientale de l'Empire romain de 383 à 408. Il est le fils aîné de l'empereur Théodore I^{er} et le père de Pulchérie et de Théodore II.

Constantin I^{er} est un empereur romain majeur du IV^e siècle. Il fonde notamment Constantinople.

Quatorzième discours – Pulchérie à Flavien

Pulchérie, sœur de Théodore II

Contexte

Eudoxie, après avoir gagné la faveur de l'empereur Théodore, son mari, grâce à Chrysaphios, revint de Palestine à Constantinople avec l'intention de changer l'ordre des choses. Sachant que Pulchérie n'avait pas fait obstacle à son éloignement, elle souhaitait rendre son retour moins agréable que son départ. Ainsi, l'empereur, enchanté de la revoir, décida d'enlever l'administration de l'État à sa sœur et ordonna au patriarche de Constantinople, Flavien, de l'emmener et de la placer parmi les vierges voilées. Cette décision parut si difficile à Flavien qu'il ne put se résoudre à l'exécuter. Il informa donc secrètement Pulchérie que, si elle ne s'absentait pas, il serait contraint de lui infliger cette désagréable situation.

La princesse comprit immédiatement et, sur le point de quitter la cour pour se retirer à la campagne, elle lui adressa la parole de la manière suivante.

Pulchérie à Flavien

Cher Flavien, je ne suis pas étonnée ni abattue par le conseil que vous m'avez donné. J'avais anticipé avec lucidité que le retour d'Eudoxie entraînerait le départ de Pulchérie. Étant habituée aux bouleversements du monde, je ne vois pas avec regret ce changement qui ne sera peut-être désavantageux que pour ceux qui l'ont provoqué. Cette mutation soudaine est le résultat de la malice de Chrysaphios, de la bonté de Théodore et de l'ambition d'Eudoxie. Qui aurait pu prédire, Flavien, que cette pauvre Eudoxie, qui n'avait même pas un abri pour se protéger lorsqu'elle s'est jetée à mes pieds, porterait la plus puissante couronne du monde sur la tête ? Cela aurait-il semblé crédible ? Mais plus étrange encore, qui aurait pu imaginer que la personne que j'ai couronnée de mes propres mains me retirerait violemment les rênes de l'Empire que j'ai élégamment gouverné sous l'autorité de Théodore depuis l'âge de quinze ans ?

Non, Flavien, je ne veux pas que la postérité puisse accuser ni l'empereur ni l'impératrice d'avoir exilé une princesse à qui ils doivent la couronne qu'ils revêtent. Car si j'ai placé cette couronne sur la tête d'Eudoxie, je l'ai consolidée sur celle de Théodore. Cette célèbre victoire qu'il a remportée contre Ruga qui, après avoir traversé le Danube, venait avec toutes les forces arméniennes et magyares pour renverser le trône impérial jusqu'à Constantinople, n'a pas été qu'un effet des efforts de Théodore. Et, osons le dire, j'ai arraché le tonnerre des mains de Dieu pour écraser la tête de ce barbare, car vous savez qu'il est mort frappé par la foudre. Oui, Flavien, Théodore me doit cette victoire, tout comme celle qu'il a décrochée contre Vahram, le roi des Sassanides, qui s'était allié avec Al-Mundhir, le roi des Lakhmides. Ils avaient formé une armée si puissante qu'il fallait certainement une force plus qu'humaine pour s'opposer à cette multitude d'hommes de différentes nations qui la composait. Cependant, une terreur s'est emparée de ces troupes, elles se sont autodétruites et ce qui aurait dû les rendre victorieuses les a rendues incapables de vaincre. Oui, sage Flavien, j'ai utilisé les vents, les tempêtes et le tonnerre pour la gloire de Théodore. J'ai entraîné le ciel dans sa protection, et ces victoires non sanglantes qu'il a remportées ont été la récompense de la sagesse que je lui ai enseignée.

Vous savez qu'ayant deux ans de plus que lui, j'ai pris soin de son éducation. J'ai l'honneur d'être sa sœur, mais il est mon fils adoptif et vous savez de quelle manière j'ai agi depuis que Théodore m'a fait l'honneur de partager sa puissance avec moi et de m'associer à l'Empire. Peut-il y avoir un règne plus heureux que le sien ? Y a-t-il un prince sur terre qui n'aime pas Théodore ou qui ne le craint pas ? Quelqu'un se plaint-il de ma domination ? Mes conseils n'ont-ils pas été justes ou bienveillants ?

Non, Flavien, si l'on parle raisonnablement des choses, j'ai fait autrefois honneur à Eudoxie, mais je n'ai jamais commis d'injustice envers qui que ce soit. Ne pensez pas que j'insinue qu'Eudoxie soit indigne du trône. Non, je ne détruirai pas ce que j'ai construit, et je ne me trompe pas lorsque je crois voir en elle une sagesse tout à fait extraordinaire. Eudoxie est sans aucun doute un miracle de la nature. Elle est née avec des avantages que je n'ai jamais vus que chez elle. Si sa naissance était aussi remarquable que son esprit, et si au lieu d'avoir été élevée dans la solitude, elle avait été nourrie à la cour, elle serait aujourd'hui une personne incomparable à aucune autre. Mais malheureusement, elle a commencé là où je m'apprête à finir.

Il est plus facile pour ceux qui ont une bonne éthique de vivre avec gloire dans la solitude après avoir commandé un empire que de passer de la solitude à la domination. Ceux qui ont su diriger des peuples entiers pourraient sans doute conduire des troupeaux sans les égarer, mais tous ceux qui savent se servir d'un bâton de berger ne pourraient pas porter un sceptre. En fin de compte, tous les rois pourraient être bergers, mais tous les bergers ne pourraient pas être rois. Les philosophes qui se considèrent comme les juges de toutes les actions de l'humanité, qui prétendent savoir ce que valent les couronnes de royaumes imaginaires, qui donnent des lois à toute la terre et qui élaborent des modèles selon lesquels les rois doivent arranger leur vie et leur pouvoir... Ces hommes, qui font des rois si parfaits dans leurs écrits, seraient incapables de régner. Eudoxie m'offre un exemple contraire à cette pensée. Elle est bercée dans la philosophie, elle est la fille d'un homme qui l'a instruite. Elle est née avec des instincts admirables, elle sait tout ce qu'une personne de son rang peut savoir. Lorsqu'elle est arrivée à la cour, elle était sans ambition. Elle a de l'esprit autant qu'on peut en avoir. Cependant, parce qu'elle ne connaissait le monde que par les livres et que son expérience ne lui avait rien appris, sa simplicité l'a rendue vulnérable aux manigances de Chrysaphios, et l'a sans doute conduite aux sentiments qu'elle a aujourd'hui pour moi.

Toutes ces choses, Flavien, je l'ignorais lorsque j'ai allumé dans le cœur de l'empereur cette flamme qui me détruit aujourd'hui. Mais je sais maintenant qu'il faut une philosophie active pour être capable de régner, que l'expérience est l'enseignement le plus fiable des rois, et j'ai bien compris par ma propre expérience qu'on ne peut être parfaitement sage qu'à ses dépens. Je ne devrais pas m'étonner qu'Eudoxie fasse tout ce qu'elle peut pour préserver le rang que je lui ai donné. C'est si avantageux pour elle que je trouve étrange qu'elle n'en fasse pas encore davantage. Oui, le changement qui se produit aujourd'hui ne m'étonne pas plus qu'il ne me chagrine. Je conserve tellement d'affection pour Théodose et d'estime pour Eudoxie que pour les empêcher de commettre une faute publiquement, je suis prête à me déposséder moi-même du pouvoir que j'ai, à abandonner Théodose à son affection pour l'impératrice Eudoxie et à l'abandonner elle-même à son manque d'expérience et aux machinations de Chrysaphios.

Je ne sais pas, Flavien, si mes hypothèses seront aussi fausses aujourd'hui qu'elles l'étaient lorsque j'ai couronné Eudoxie, mais le règne de ces éminentes personnes ne sera ni long ni heureux. La complaisance de Théodose et le manque d'expérience de l'impératrice éveillent ma pitié. Je la vois déjà se précipiter à consulter ses livres à la moindre circonstance imprévue. Mais mon père, ses livres n'ont pas été écrits pour notre époque et si son jugement n'est pas lucide, ce qui était glorieux pour Alexandre sera honteux pour Théodose, ce qui le faisait être aimé le fera être haï, et ce qui le rendait redoutable le rendra faible. Le trône sur lequel elle se trouve aujourd'hui est si puissant que je crains qu'elle n'ait pas une vision assez claire pour voir encore la cabane où elle habitait autrefois. J'ai peur qu'elle s'aveugle et qu'en prenant les rênes de l'État après que je les lui ai concédés, elle commette une grosse erreur.

Quant à moi, la puissance ne m'a jamais aveuglée. Je suis née dans la soie, mon enfance s'est déroulée sur le trône, et la première chose que j'ai apprise a été de régner, sur les autres et sur moi-même. Le sage Anthémius, en m'enseignant la politique que j'ai pratiquée avec succès depuis, m'a dit un jour qu'il fallait toujours se préparer à subir ce que l'on infligeait aux autres pour ne jamais être surpris par l'instabilité du destin, et qu'il ne fallait jamais être victorieux sans se préparer à subir une même défaite que ses ennemis si le destin le voulait. Ainsi, Flavien, je ne devrais pas être surprise si après avoir en quelque sorte exilé l'impératrice en Palestine, elle me renvoie aujourd'hui dans la solitude. La douceur qu'elle y trouve explique sans aucun doute sa volonté de me remplacer, et c'est par ingratitudo qu'elle souhaite occuper la place que j'occupais. Lorsqu'elle est venue se jeter à mes pieds, et pour des raisons qui seraient trop longues à développer, j'ai pris la décision de faire d'elle une impératrice. Je pensais que cette personne qui se contentait d'une simple cabane comme richesse serait infiniment comblée de se voir régner dans le cœur de Théodose, élevée sur un trône sur lequel elle n'osait même pas lever les yeux. Cependant, les choses ne se sont pas passées ainsi, et celle qui ne demandait qu'une modeste cabane pour trouver le bonheur ne le trouve pas dans un grand et somptueux palais si elle ne peut y être seule et si elle ne peut en chasser celle qui lui en a ouvert les portes. Il est vrai qu'on peut dire pour sa défense qu'elle ne croit pas que c'est de ma main qu'elle a reçu la couronne qu'elle porte. Le présage que son père lui a partagé avant de mourir, qu'elle serait plus riche que ses frères, la persuade que cette couronne est tombée du ciel pour atterrir sur sa tête. Elle pense que l'influence des astres a contribué à son bonheur et que je n'ai fait que ce que je ne pouvais pas empêcher. Elle croit que j'ai été contrainte par la constellation sous laquelle elle est née de faire d'elle une impératrice d'Orient et, s'imaginant ne devoir son bonheur qu'aux étoiles, elle pense être suffisamment reconnaissante lorsqu'elle lève simplement les yeux vers le ciel sans me regarder. Quant à moi, Flavien, je n'ai jamais cru en tous ces miracles que l'on m'a racontés concernant l'astrologie judiciaire. Je sais à quel point cette science est incertaine, à quel point ses prédictions sont confuses et douteuses et à quel point elles sont inutiles. Je sais donc bien que je n'ai pas été contrainte de couronner Eudoxie.

Je n'ai pas agi sans réfléchir lorsque j'ai formulé ma volonté. J'ai examiné la situation de manière approfondie et, étant donné son importance, je n'ai pas pris de décision hâtive. Il en fallait peu pour qu'Eudoxie ne remporte pas sa cause et perde l'Empire en cette journée, en dépit des astres et des étoiles. En fin de compte, mon père, je sais bien que cette science dont on n'entend les prédictions qu'une fois les événements survenus n'est pas un don du ciel. Dieu n'a jamais créé quelque chose d'inutile dans le monde, et pourtant l'astrologie judiciaire est si incertaine qu'elle me pousse davantage à croire en sa faillibilité. Qui a donc profité des prophéties qui lui ont été faites ? Ou mieux encore, qui les a entendues ? Le hasard, qui dirige la vision de ces astronomes, leur permettant de réaliser sans penser à ce qu'ils n'avaient pas pu faire avec tous leur savoir, est sans aucun doute ce qui produit parfois ces rencontres miraculeuses entre les prédictions et les événements qui établissent la réputation de cette science. Mais le plus souvent, il faut plus d'intelligence à ceux qui corrèlent les événements aux prédictions qu'aux plus grands maîtres de cet art. Lorsque Léontius a dit à Eudoxie, avant de mourir, qu'elle serait plus riche que ses frères, c'était plutôt un éloge que cet homme bienveillant faisait à sa beauté et à sa sagesse qu'une assurance de l'Empire. Et en vérité, s'il avait prévu que la couronne qu'elle porte aujourd'hui serait sur sa tête, il aurait été peu judicieux de faire attention à partager trois ou quatre pieds de terre entre ses fils, car il était tout à fait probable que si elle devenait impératrice, elle ne laisserait pas ses frères dans la pauvreté et que par conséquent l'héritage paternel leur serait inutile. Non, Flavien, c'est moi seule qui ai fait d'Eudoxie l'impératrice d'Orient.

Je lui pardonne néanmoins son manque de reconnaissance et je souhaite de tout mon cœur qu'elle utilise enfin le talent que le ciel lui a accordé. Elle est sans aucun doute dotée de grandes qualités, et si elle ne cherchait qu'à régner sur elle-même, elle serait l'émerveillement de son siècle. Elle récolterait plus de palmes dans la cour que de gloire dans la gouvernance des affaires et elle y trouverait plus de bonheur. Quant à moi, mon père, étant d'une autre nature, je me conformerais volontiers à l'ordre qui m'est donné en rejoignant ces vierges dont le seul souci est d'élever leur cœur vers Dieu. Je crois que Théodose et l'impératrice pourraient avoir besoin de mon aide, mais connaissant leur caractère, il est mieux que je me retire dans la solitude et leur laisse la liberté d'agir selon leur fantaisie. Que Dieu veuille que la renommée ne m'apprenne rien à leur détriment. Je serais heureuse que leur conduite démontre que ma relation avec Théodose n'a pas été néfaste et que le choix que j'ai fait en faveur d'Eudoxie n'a pas été mauvais. Cependant, Flavien, faites en sorte que l'empereur sache que je renonce sans me plaindre à la part de domination qu'il m'a donnée, que je l'ai acceptée uniquement pour son soulagement et sa gloire, et que je la lui remettrai volontiers dès qu'il voudra la reprendre.

Mais qu'il se souvienne que lors de mon départ son empire est en paix, que tous ses sujets l'aiment, que tous ses voisins le craignent, que l'abondance règne dans toutes ses villes, que l'éthique se manifeste dans toutes les familles, que le mal y est presque inexistant, que sa cour, à l'exception de Chrysaphios, ne compte pas de flatteurs, que le peuple est sans arrogance, que les grands sont sans orgueil et que la piété règne dans tous les temples de son empire. Qu'il se souvienne, Flavien, que ma décence est passée de mon cœur au sien et de là dans le cœur de tous ses sujets, afin que mon souvenir ne lui soit pas pénible et que, si par hasard il arrive qu'il me rappelle un jour comme il a rappelé Eudoxie, il puisse constater l'état dans lequel je laisse son gouvernement aujourd'hui.

En ce qui concerne l'impératrice Eudoxie, je serais heureuse qu'elle sache que même si je n'ai pas étudié particulièrement la philosophie, même si je suis d'une naissance qui bannit les autres et non d'une naissance à être exilée, même si j'ai une part du trône qu'elle occupe entièrement aujourd'hui, je ne souffre pas de mon exil et je quitte ce trône avec plus de modération que celle dont elle a fait preuve en recevant la couronne que je lui ai donnée. Que le ciel me permette d'utiliser mon malheur mieux qu'elle n'a su profiter de sa chance. En conclusion de ce discours, souvenez-vous, mon père, vous qui avez dirigé ma conscience aussi longtemps que j'ai gouverné l'empire, que je ne me suis jamais fixé d'autre objectif dans ma vie que de faire toujours ce que j'ai dû faire pour être plus glorieuse et plus juste. La véritable prudence consiste à bien utiliser les événements qui nous arrivent : il ne faut pas s'attacher scrupuleusement à une seule qualité, mais les pratiquer toutes selon les différentes occasions. Il existe des moments où l'humilité n'est pas louable et où la grandeur d'esprit est plus nécessaire, ainsi que d'autres où la dissimulation équivaut à la sagesse et où la franchise est criminelle. Il faut savoir évoluer lorsque cela s'impose, sans toutefois changer la résolution de faire ce qui est juste. Si un prince à qui j'aurais mené une guerre équitable me réduisait à l'esclavage par la force des armes, je ne le considérerais plus comme mon ennemi, mais comme mon maître. Je lui serais fidèle dans cet état et je renouvelerais les chaînes qu'il me ferait porter si elles venaient à se rompre d'elles-mêmes, car je ne pourrais les briser sans commettre un crime.

C'est pour cette même raison, Flavien, et par cette même pensée, que sans provoquer de troubles dans l'empire, sans soulever le peuple en ma faveur et sans rappeler aux ecclésiastiques que je les ai soutenus, je décide après avoir su régner de manière souveraine d'obéir avec autant de soumission que j'ai eu de courage en commandant la moitié du monde depuis l'âge de quinze ans jusqu'à aujourd'hui.

Effet de ce discours

Ce discours, qui fut transmis à Théodose, produisit son effet à l'époque, tout comme celui de l'impératrice. Comme les choses ne prospéraient pas sous l'administration d'Eudoxie, Pulchérie fut rappelée quatre ans plus tard pour prendre les rênes du gouvernement, rôle qu'elle exerça avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, après avoir fait décapiter Chrysaphios. Quant à la belle et savante Eudoxie, lassée des changements à la cour, elle retourna en Palestine, où elle vécut et mourut avec une sainteté remarquable.

Notes

Pulchérie, née à Constantinople le 19 janvier 399, et morte le 11 novembre 453, est la sœur de Théodose II et une régente byzantine, puis une impératrice byzantine à la suite de la fuite d'Eudoxie. Ce texte dit qu'elle aurait à son tour fuit après le retour d'Eudoxie à Constantinople, mais aucun écrit historique ne confirme cela. Cette situation n'a probablement jamais existé.

Eudoxie II, née vers 400 à Athènes et morte en 460, est une impératrice byzantine, et la fille de Léontias et d'une femme de lettres du V^e siècle. Son influence croissante auprès de Théodose, son mari, finit par lui valoir l'hostilité de Pulchérie et sa condamnation à mort. Elle fuit à Jérusalem. Ce texte nous explique qu'elle serait revenue à Constantinople, mais aucune trace historique ne le confirme. Son retour à Constantinople n'a probablement jamais eu lieu.

Chrysaphios est un eunuque de la cour romaine d'Orient qui devient le Premier ministre de Théodose II. Exerçant une grande influence sur le gouvernement de l'empire pendant son ascension, il poursuit une politique d'apaisement envers les Huns, qui coûte à l'empire bien plus d'or que n'importe quelle campagne militaire. Au passage, il amasse une vaste fortune en pots-de-vin. Beaucoup de récits anciens le décrivent comme un personnage sinistre.

Théodore II, né le 10 avril 401 et mort le 28 juillet 450, est un empereur romain.

Flavien de Constantinople est le patriarche de Constantinople de 446 à 449. Il est reconnu comme saint par l'Église orthodoxe.

Ruga, Rugila, Ruhas ou Rua, dit Rugila le Grand, mort en 434, est un roi des Huns, et le prédécesseur immédiat de ses neveux Bleda et Attila. Sous son égide, les Huns envahissent le territoire romain et, après avoir atteint Rome et menacé le Capitole, parviennent à se faire accorder un tribut par l'empereur. Lors d'une offensive contre Théodore II en Thrace, il est tué par la foudre.

Les Arméniens sont un peuple originaire du Caucase et du haut-plateau arménien. Ils constituent la principale population de l'Arménie. Ils se font soumettre par Ruga qui leur fait rejoindre son armée.

Les Magyars, ou Hongrois, sont à l'origine un groupe originaire d'Asie centrale et dont les migrations successives, d'abord vers l'Oural, ensuite vers la mer Noire, ont finalement

abouti à la création du « pays magyar », c'est-à-dire la Hongrie. Ils se font soumettre par Ruga qui leur fait rejoindre son armée.

Vahram, ou Bahram V Gour, est un roi sassanide d'Iran qui règne de 420 à 438-439. Pour des raisons religieuses, il fait la guerre à Théodore II qui refuse de lui livrer ses prisonniers.

L'Empire sassanide, officiellement connu sous le nom d'empire des Iraniens, est aussi appelé empire néo perse par les historiens.

Al-Mundhir est le septième roi Lakhmide. C'est un allié de Vahram pendant le conflit entre Romains et Sassanides.

Les Lakhmides sont une tribu arabe qui règne dans le sud de l'Irak depuis sa capitale, Al-Hira, pendant plus de trois siècles, de 300 à 602.

Alexandre le Grand est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité.

Anthémius, ou Flavius Anthémius, est un important haut fonctionnaire de l'Empire romain d'Orient. Il détient pendant près de dix ans le poste de préfet du prétoire d'Orient à la fin du règne d'Arcadius et au début de celui de Théodore II.

Arcadius, ou Flavius Arcadius, est un empereur dans la partie orientale de l'Empire romain de 383 à 408. Il est le fils aîné de l'empereur Théodore I^{er} et le père de Pulchérie et de Théodore II.

L'astrologie judiciaire est une pratique antique qui vise à deviner la volonté de Dieu à travers les astres.

Quinzième discours – Calpurnie à Lépide

Calpurnie, femme de Jules César

Contexte

À travers les siècles, les nations et la plupart des hommes firent l'éloge de César, mais personne ne défendit sa cause. Ils crurent tous qu'il était plus facile de célébrer sa valeur que de justifier ses intentions, que ses guerres étaient plus glorieuses que leur motif. Beaucoup pensaient qu'il était un grand capitaine, mais peu estimèrent qu'il était un bon citoyen. Ceux qui le surnommèrent « le père des soldats » le qualifièrent également de « tyran de Rome », et presque tous songèrent qu'il avait pour objectif le pouvoir absolu. Cependant, il est certain qu'en examinant attentivement les faits, il semble plus innocent que coupable, et je vous assure que si vous écoutez ses arguments, dans la bouche de sa femme Calpurnie, vous ne le critiqueriez pas.

Comme notre nation a été vaincue par lui, il me paraît important pour notre gloire que notre vainqueur soit sans reproches, et je pense défendre l'honneur de la France en défendant l'illustre César. Il parla si honorablement des Gaulois dans ses œuvres qu'il est juste que les Gaulois parlent en sa faveur. Je ne peux supporter que l'on dise que nous avons suivi le char d'un tyran. Écoutez donc ce que sa femme, qui connaissait ses intentions, va vous révéler.

Calpurnie à Lépide

César est vengé, Lépide. Le dernier de ses assassins est mort et tous les Romains ont un maître. Ils accordent à Octave le pouvoir suprême qu'ils auraient refusé à César s'il l'avait demandé, et en punition de leur incohérence, ils forgent eux-mêmes des chaînes qu'ils devront non seulement porter, mais qu'ils laisseront aussi comme héritage à leurs descendants. Oui, Lépide, les Romains, après avoir accusé à tort César de vouloir être leur tyran, vont connaître tout ce que la tyrannie la plus cruelle peut faire endurer. Nous voyons déjà qu'Octave n'a pas d'enfants, et que Tibère a des intentions à commettre bientôt ce que je te dis. De plus, l'innocence de César me fait voir presque avec certitude les malheurs qui vont accabler Rome. Les dieux sont trop justes pour ne pas punir ceux qui ont massacré le père de la patrie et le protecteur de la liberté. Oui, Lépide, le grand César méritait ces deux titres, mais il ne méritait en aucun cas le traitement qu'il a reçu. Je m'étonne vraiment que les Romains aient si mal interprété ses intentions, alors que toute sa vie a montré qu'il aimait la liberté et que même les accusations contre lui sont le résultat de sa passion pour la préserver. Tu sais, Lépide, que depuis sa jeunesse César s'est toujours opposé à Sylla et à la tyrannie.

À cette époque, il était considéré comme un citoyen passionné de la liberté et il a dû se cacher et quitter Rome car sa vie était menacée. Ensuite, il a incriminé Dolabella et l'a poursuivi en justice pour le comportement autoritaire avec lequel il gouvernait sa province, témoignant ainsi qu'il n'approuvait pas chez les autres ce dont on l'accusait. En tant que magistrat, il n'a jamais causé de troubles dans les affaires publiques, même si cette charge était l'une des plus importantes qu'il ait occupées. Il a agi avec prudence et modération, et même ses ennemis ne peuvent lui reprocher quoi que ce soit à cet égard. En réalité, Lépide, chaque fois que je me souviens des actions de César en faveur des Romains et de ses nombreuses victoires contre leurs ennemis et les tyrans, j'ai l'impression de me remémorer toutes les grandes réalisations qui ont eu lieu depuis le début du siècle. Il est difficile de croire qu'une seule personne ait entrepris autant de choses, accompli autant d'objectifs, remporté autant de conquêtes, livré autant de batailles, risqué sa vie à maintes reprises et échappé à tant de dangers, sans avoir vécu plus longtemps que les autres. Cependant, Lépide, tu sais que César a réalisé bien plus que ce que je raconte, même s'il n'a vécu que cinquante-cinq ans. Avant d'aborder sa défense, rappelle-toi ce qu'il a fait en Espagne. Il a soumis les Celtibères et les Lusitaniens jusqu'à l'océan, une région jamais explorée par les Romains.

Sa conquête des Gaules a immortalisé sa gloire. En moins de dix ans, il a pris plus de huit cents villes, par un siège ou par un assaut, et a vaincu trois cents nations différentes. Face à des rencontres en bataille rangée avec plus de trente mille hommes armés, il en a tué plus d'un million et a fait autant de prisonniers. César, comment un traître ingrat t'a fait perdre la vie !

Mais je n'en suis pas encore à sa dernière victoire. Cette célèbre bataille qu'il a livrée sur les rives du Rhin contre Arioviste, où plus de quatre-vingt mille hommes ont péri, démontre que les vainqueurs ne se lassent jamais. D'ailleurs, César n'a pas toujours remporté ses victoires avec aisance. Il a parfois vu la victoire pencher en faveur de ses ennemis, il a été prêt à annoncer la défaite, mais sa force les a toujours menés à changer de camp. L'histoire des Nerviens en est un exemple éloquent : tous les Romains étaient presque battus, et il s'en fallait de peu que les ennemis deviennent maîtres du champ de bataille, lorsque César, seul au milieu des adversaires, a brandi son épée et un bouclier au bras gauche et s'est empressé de dominer ceux qui s'apprétaient à vaincre les siens. Par la suite, il a été le premier à traverser le Rhin et à naviguer sur l'océan Atlantique avec une armée. Il a conquis l'Angleterre, dont on ignorait l'existence, et il a porté les armes et la gloire de Rome dans des contrées jamais visitées par les Romains. La fameuse prise d'Alésia n'est pas l'une des actions mineures de César : il a affronté une armée de trois cent mille hommes pour briser le siège. Mais avec autant de prudence que de courage, il a divisé ses troupes et agi avec tant d'adresse que les Romains qui restaient devant Alésia ne savaient pas qu'un puissant renfort venait à leur secours. Les Gaulois ignoraient qu'ils se battaient contre de redoutables ennemis jusqu'à ce que César les aient vaincus et que Vercingétorix se soit rendu à ce général. Après cela, je ne doute pas que l'histoire proclame un jour qu'il a détrôné tous les autres héros.

Oui, Lépide, celui qui voudra comparer ses qualités à celles des personnages les plus héroïques constatera qu'il les a dépassées. Les Fabii, les Scipions, les Metelli et même ceux de son époque, tels que Sylla, Marius, les deux Lucullus et Pompée, lui sont inférieurs à bien des égards. Il surpasse Sylla par la difficulté des territoires qu'il a conquis ; Marcus Terentius Varro Lucullus par l'étendue des nations qu'il a soumises à la domination romaine et par la fierté des peuples auxquels il a dû faire face et qu'il a dû vaincre et éduquer en même temps ; Marius par le nombre d'ennemis qu'il a battus ; Pompée par sa douceur, sa clémence et son humanité envers ceux qu'il avait vaincus ; et Lucius Licinius Lucullus par sa magnificence et sa générosité envers ceux qui ont combattu sous ses ordres. Dans leur ensemble, il les surpasse tous par le nombre de batailles qu'il a remportées, le nombre d'ennemis desquels il a triomphé et le nombre de qualités humaines qu'il a exercées. Regarde, Lépide, voici les victoires que les Romains ne peuvent contester à César. Ils lui doivent tout le sang qu'il a versé lors des nombreuses batailles auxquelles il a participé. Il a combattu pour eux, risqué sa vie pour eux, vaincu pour eux, conquis tant de territoires pour eux.

Et il n'y a personne, jusqu'au passage du Rubicon que César a traversé pour arriver à Rome et affronter son tyran, il n'y a personne, qui reconnaît que la République doit beaucoup à César.

Maintenant, Lépide, je veux te montrer que les autres victoires remportées par César sont celles pour lesquelles les Romains lui sont le plus reconnaissants. Je veux te montrer que César n'a jamais témoigné aussi clairement sa passion pour la liberté et sa haine de la tyrannie que lorsqu'il a combattu et vaincu Pompée. Mais il faut accuser Pompée pour justifier César et prouver que l'un a toujours manifesté son soutien à la liberté, tandis que l'autre a toujours incité à la tyrannie. Tout le monde sait que Pompée a fait tellement de choses pour s'emparer du pouvoir qu'il a été déclaré seul consul afin de l'empêcher d'entreprendre davantage. Les Romains ont préféré satisfaire sa vanité plutôt que de s'y opposer directement. En ce qui concerne César, ils ne l'ont pas traité de la même manière, car loin de lui accorder de nouveaux droits, ils lui ont refusé avec affront les faveurs qu'il a sollicitées. Lentulus, partisan de Pompée, a honteusement chassé Marc Antoine et Curion, qui ont été contraints de se déguiser en esclaves pour retourner en sécurité auprès de César. Tout cela, Lépide, parce que César leur avait demandé de continuer à gouverner les Gaules qu'il avait conquises. Malgré le refus injustifié qu'il a obtenu, César n'a pas pensé à des intentions injustes. Il a compris que Pompée ne réclamait son retour à Rome que pour le vaincre, et a considéré Pompée comme son ennemi et comme le seul obstacle à son accession à l'autorité qu'il convoitait depuis si longtemps. César a voulu concilier à la fois sa personne et le bien public. Il a cherché à désarmer son ennemi, l'ennemi de Rome, et à se désarmer lui-même. Il a donc fait savoir au Sénat, pour montrer la pureté de ses intentions, qu'il était prêt à quitter le gouvernement des Gaules pour lequel il avait risqué sa vie à maintes reprises, qu'il était prêt à déposer les armes, à rendre compte de ses actions, à renoncer complètement à toute forme d'autorité, à condition que Pompée dépose également les armes et qu'ils vivent tous deux en simples citoyens. Il me semble que ces propositions n'étaient pas tyranniques, car les tyrans ne s'exposent jamais à de telles choses, et le comportement de Pompée a clairement prouvé ce que je dis. Si César lui avait suggéré de partager le pouvoir suprême avec lui, peut-être aurait-il écouté avec plus d'attention. Mais parce que César a voulu le placer dans l'impossibilité d'accéder à la tyrannie, il n'a pas pu tolérer une proposition aussi juste qui l'aurait autant éloigné du pouvoir. Il a manœuvré pour empêcher le Sénat de se décider rationnellement et, pour épouser totalement la patience de César, il a fait chasser Marc Antoine et Curion avec déshonneur. On l'a traité d'ennemi du bien public, et Pompée, qui ne cherchait qu'à semer le trouble pour ruiner César et profiter des malheurs des autres, a préféré ruiner sa patrie plutôt que de changer ses projets.

Tous les sénateurs trouvaient les propositions de César équitables, car il leur montrait que s'ils voulaient qu'il dépose les armes et que Pompée ne le fasse pas, cela pourrait le pousser à accéder à la monarchie, mais en suggérant que tous deux les déposent, il demandait quelque chose de bénéfique pour tout le monde et qui ne devait pas contrarier Pompée s'il n'avait pas de mauvaises intentions. Scipion, son beau-père, et Marcellus, son ami, n'étaient évidemment pas d'accord, et ils ont été presque les seuls à empêcher que César obtienne ce qu'il réclamait. Ils ont parlé haut et fort en faveur de Pompée, si bien que le Sénat n'ayant pu prendre aucune décision, une impartialité publique a été décrétée pour cette dispute privée. Cependant, César n'a pas abandonné, proposant des solutions équitables à plusieurs reprises, mais à chaque fois, la ruse de Pompée a été la plus forte.

D'ailleurs, je ne sais pas comment on aurait pu accuser César de vouloir s'emparer du pouvoir suprême, car peu de temps auparavant, lorsque Pompée lui avait demandé de lui rendre les troupes qu'il lui avait confiées, César les lui avait renvoyées sans hésitation, montrant ainsi qu'il ne craignait pas d'affaiblir ses propres forces ni d'accroître celles de ses ennemis, et donc qu'il n'avait aucune intention cachée. Et puis où sont les grands préparatifs de guerre que César aurait entrepris pour un projet aussi important ? Où sont les alliances qu'il aurait nouées à Rome ou dans d'autres villes ? Où sont ces grandes armées, ce nombre important de machines de guerre pour les batailles qu'il devait livrer ou les sièges qu'il devait effectuer ? Non, Lépide, César ne bénéficiait d'aucune de ces choses. Lorsque Curion et Marc Antoine l'ont rejoint, déguisés en esclaves, et qu'ils lui ont appris les mauvais traitements qu'ils avaient subis de la part de Pompée et les inquiétants projets que ce dernier prévoyait à l'égard de César et de la République, il ne disposait près de lui que de cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Lépide, penses-tu vraiment que ces troupes étaient suffisantes pour une conquête d'une telle importance ? Si César avait eu cette intention, il aurait sans aucun doute levé une armée plus puissante et aurait trouvé des prétextes pour le faire. Il était trop avisé pour entreprendre une telle chose sans avoir cherché longuement les moyens de réussir. Ainsi, son passage à ce fameux ruisseau, devenu célèbre par son franchissement, n'a pas été le fruit d'une action préméditée. C'était plutôt une conséquence de sa colère, de sa honte et de son dépit, accompagnée d'un désir ardent de se venger de son ennemi et d'anéantir un homme qui non seulement voulait le détruire, lui, mais aussi détruire la République. Il est donc parti sans aucune préméditation, et avec les dieux comme guides, il est devenu maître de l'Italie en soixante jours sans verser le sang de ses concitoyens. En ce qui concerne Pompée, sa conduite a clairement montré que les remords de sa conscience lui ont fait perdre la raison. Ce n'était plus ce grand Pompée qui, lorsqu'il n'avait que des intentions légitimes et qu'il servait la République, faisait preuve d'autant de prudence que de courage.

Il a perdu les deux lors de cette rencontre, car même s'il disposait de beaucoup plus de soldats que César et qu'il se trouvait à Rome, dès qu'il a appris que César avait franchi le Rubicon, il s'est précipité de fuir sans même prendre le temps de faire des sacrifices aux dieux pour apaiser cette tempête. Pompée a été surpris du manque de soutien, ses mauvaises actions passées ayant rendu cette fuite difficile pour lui. Dans ce grand chaos, plusieurs personnes perdirent le respect qu'elles lui avaient toujours témoigné. On se souvient qu'il avait autrefois déclaré qu'en frappant du pied contre la terre, il en ferait sortir des soldats. Cette manière de parler, qui sentait la tyrannie, lui a été reprochée, et l'un des hommes influents de Rome, voyant son étonnement, lui a dit avec beaucoup d'audace : « Frappe maintenant la terre pour accroître ton armée et te dresser contre César. » Son ambition et son injustice l'ont également condamné, et les choses dites à son encontre lors de cette fuite montrent clairement que Pompée était le tyran et que César était le défenseur. En effet, dès son arrivée à Rome, il a traité humainement tous les sénateurs, les a priés avec douceur de pacifier les choses, et leur a proposé une fois de plus des articles de paix très justes et raisonnables pour les faire accepter par Pompée. Mais comme ils savaient sans aucun doute que Pompée voulait tout ou rien, ils ont refusé et se sont excusés auprès de César.

Maintenant, Lépide, quand ce noble héros a été nommé souverain, a-t-il donné des signes qu'il avait l'intention de pratiquer la tyrannie ? Pas du tout. Il a rappelé les exilés, reconnu les enfants de ceux qui avaient été proscrits à l'époque de Sylla, qui était un oppresseur, et onze jours plus tard, il s'est volontairement démis de la souveraineté, se contentant du consulat avec Servilius Isauricus. Après cela, Lépide, dirais-tu que César était un tyran et que Pompée était le défenseur de la liberté ? Mais revenons rapidement sur sa vie afin d'avoir plus de temps pour pleurer sa mort. Tu te souviens sans aucun doute de tous les stratagèmes que Pompée a utilisés pour éviter de combattre César et pour prolonger la situation. Ces manœuvres étaient si évidentes et son ambition était si connue que même ses soldats disaient ouvertement qu'il prolongeait la guerre uniquement pour préserver son pouvoir. En réalité, il savait que vainqueur ou vaincu, il devrait abandonner le pouvoir souverain ou lever complètement le masque sous lequel il se cachait pour une partie des Romains. Quant à César, qui avait confiance en l'équité de sa cause et en celle des dieux, il recherchait son ennemi et ne craignait pas de l'attaquer pour le combattre. Rien dans son cœur ne le hantait de culpabilité, car il savait qu'en se vengeant, il se vengerait en tant que Romain, et qu'en se débarrassant de son adversaire, il libérerait Rome d'un tyran. Son espoir envers les dieux lui a été profitable : il a remporté la bataille tandis que Pompée l'a perdue. Cet homme, qui avait été si favorisé par le destin quand il était innocent, a été abandonné dès qu'il est devenu criminel. Il ne savait plus ni combattre ni vaincre, et il ne savait même pas être vaincu en homme courageux.

Dès que ses troupes ont eu le dessous lors de la bataille de Pharsale, au lieu de les encourager en combattant à leur côté, Pompée s'est retiré dans sa tente, presque sans savoir ce qu'il se disait. Voyant que les choses se détérioraient encore pour lui, que ses retranchements étaient forcés et que César s'approchait, il s'est exclamé, effrayé : « Comment, même dans notre propre camp ! » Après avoir prononcé ces mots, il s'est enfui une seconde fois, abandonnant tous ceux qui restaient de son parti. Il aurait pourtant été plus honorable pour lui de mourir par les armes de César que par l'épée du traître Septimius, qui avait autrefois servi sous ses ordres. Mais étant donné que cet homme portait dans son cœur la haine, le remords, la honte d'être vaincu et le désir de pouvoir, il n'est pas étonnant que dans l'espoir de régner, il ait finalement perdu la raison. Mais après avoir reconnu que César savait l'art de vaincre, voyons, Lépide, s'il a bien su utiliser la victoire, s'il a été inhumain ou clément, s'il s'est montré juste ou austère, s'il a été tyran ou citoyen romain. Dès que le champ de bataille lui a été acquis et que l'ardeur qu'il avait à combattre s'est adoucie, il a vu autour de lui le grand nombre de soldats morts qui l'entouraient, et il a versé autant de larmes qu'il leur avait fait verser de sang. « Ô dieux ! s'est-il écrié en pleurant. Vous savez qu'ils l'ont voulu et qu'ils m'ont contraint d'être leur vainqueur ! » Car César, après avoir remporté tant de victoires, aurait sans aucun doute été critiqué s'il avait abandonné son armée.

Tout autre vainqueur que César aurait versé des larmes de joie après avoir gagné la bataille, mais pour lui, il ne pouvait se réjouir de sa victoire, car elle avait coûté la vie à certains de ses concitoyens. Crois-moi, Lépide, les tyrans ne pleurent pas leurs ennemis, la clémence et la compassion sont des sentiments qu'ils ne connaissent pas. Cependant, tu sais que César a pardonné à presque tous les siens. Il a même pris soin de chercher le traître qui lui ôtera la vie plus tard, et lorsque Brutus s'est rendu à lui, il l'a traité comme son propre fils. Hélas, il me semble revoir mon César aller de groupe en groupe pour demander des nouvelles de Brutus, fouiller parmi les morts s'il y en avait un capable d'être encore secouru, et faire tout son possible pour sauver celui qui lui plantera un poignard dans la poitrine. Est-il possible que César ait pu faire un tel choix ? Qu'entre tous les Romains, il ait plus aimé son assassin que tous les autres ? Et les dieux, qui ont manifesté un intérêt si particulier pour sa vie, ne l'ont-ils pas averti que celui qu'il aimait plus que tout serait le plus cruel envers lui ? Mais il n'est pas encore temps de parler de l'ingratitude de Brutus. La clémence et la bonté de César me fournissent une matière trop belle pour l'abandonner si rapidement. Et pour rendre le crime de ses assassins aussi horrible qu'il l'est, il faut mettre en évidence ses qualités avec tout l'éclat qu'elles avaient. Les tyrans ont parfois mis la tête de leurs ennemis à prix, ils ont promis de pardonner tous les crimes de ceux qui la leur apporteraient, et lorsqu'ils ont été satisfaits, ils ont accueilli ce présent lugubre avec joie. Mais César n'a pas agi ainsi. Il n'a pas voulu voir celle de Pompée, il l'a amèrement pleurée, il a méprisé celui qui la lui avait ramenée, l'obligeant à fuir pour sauver sa vie.

Pour ma part, je trouve cette action plus glorieuse pour César que d'avoir vaincu Pompée, car il a été accompagné pour combattre, mais il était seul à pleurer son ennemi. Par ailleurs, il a clairement montré qu'il ne considérait pas Pompée comme un ennemi personnel, mais comme celui de la République. Non seulement il a pardonné à tous ceux de son camp qui voulaient se rendre, mais il a également pris particulièrement soin des amis de Pompée, témoignant ainsi qu'il ne haïssait pas leur personne, mais qu'il avait simplement voulu arrêter leurs projets injustes et nuisibles à la République. Un autre que César, après la victoire, aurait pensé à sa propre sécurité, aurait exilé certains, en aurait fait mourir d'autres et se serait détourné du reste. Mais lui, il a pensé à recueillir les naufragés du projet de Pompée plutôt que se protéger. On aurait dit que c'était son armée qui avait été dispersée par la défaite tellement il restait à cet endroit pour rassembler les troupes. Il a témoigné de tant de douceur et de bonté envers ceux qui ont changé de camp en se ralliaient sous ses étendards. Il a même écrit à Rome que le fruit le plus doux qu'il récoltait de la victoire était de sauver chaque jour la vie de certains de ses citoyens. Lépide, les tyrans ne parlent pas ainsi !

Ensuite, pour justifier la franchise de ses intentions et prouver que sa victoire n'était pas un caprice du destin, mais l'accomplissement de la volonté des dieux, il n'a pas cessé d'être victorieux dans toutes les autres initiatives qu'il a entreprises. Les guerres d'Égypte et d'Arménie, au sujet desquelles il a écrit à Rome qu'il était venu, qu'il avait vu et qu'il avait vaincu, en témoignent suffisamment. Puis, en une seule journée, il s'est emparé de trois camps ennemis, a tué cinquante mille hommes et n'a perdu que cinquante soldats. À ton avis, Lépide, était-ce le bras de César qui combattait ainsi, ou plutôt celui des dieux ? Cette victoire ne l'a pas rendu impitoyable pour autant. Lorsqu'on lui a annoncé que Caton s'était donné la mort de sa propre main, il s'est écrié : « Ô Caton, la porte de la lamentation s'ouvre pour moi à ta mort, puisque tu m'as privé de l'occasion de te sauver la vie. » Certains affirmeront peut-être que si Caton avait vécu, César n'aurait pas fait ce qu'il disait, mais il est facile d'imaginer que celui qui avait pardonné à Brutus et à Cicéron, qui avait combattu aux côtés de Pompée, aurait également pardonné à Caton. Mais, Lépide, je ne veux pas que l'on juge César à travers ce que je connais de lui, je ne veux pas que l'on juge César selon ce que disent ses amis. Je veux simplement qu'on le juge par les honneurs que tous les Romains lui ont rendus, pendant sa vie et après sa mort. La construction du temple de la clémence qu'on lui a érigé à une justification valide, car il n'y a jamais eu de vainqueur qui ait aussi parfaitement pratiqué cette qualité dans la victoire. Mais dis-moi, Lépide, comment est-il possible que ces Romains qui depuis la fin de la guerre ne peuvent reprocher à César aucun acte de souveraineté suprême, comment est-il possible que ces mêmes hommes qui ont bâti ce temple de la clémence en reconnaissance de sa bonté aient pu l'appeler tyran ? Dans l'histoire, on peut trouver des exemples d'arcs de triomphe érigés par des tyrans pour eux-mêmes. Grâce à leur violence et leurs ordres, leurs statues étaient même placées sur les autels.

Mais construire volontairement des temples à leur gloire et des temples de clémence, cela ne se trouve pas à toutes les époques et cela n'est pas le cas de César. Car, en fin de compte, il n'était pas un oppresseur et il méritait sans aucun doute plus de reconnaissance qu'il n'en a reçu.

Ne te souviens-tu pas, Lépide, de ce jour où il a fait remettre les statues de Pompée et où Cicéron a déclaré qu'en les redressant, il avait garanti les siennes ? Cette action avait alors été considérée comme aussi admirable qu'elle l'était. Tous les Romains ne parlaient que de cela et s'accordaient à dire que César était le plus grand et le plus admirable de tous les héros. À cette occasion, César apparaissait aussi équitable que généreux. Comme ces statues avaient été érigées pour Pompée à une époque où il servait la République et ne la détruisait pas, il n'a pas voulu qu'on lui ôte une marque d'honneur qu'il avait véritablement méritée. Et puis les tyrans ne sont jamais en sécurité. Ils craignent tout et ne font confiance à personne. Ils se jugent eux-mêmes légitimes d'une mort violente, et par les précautions qu'ils prennent pour l'éviter, ils montrent qu'ils savent qu'ils la méritent. Mais César agissait innocemment, il avait confiance en tout le monde. En déléguant à Brutus et Cassius l'autorité en les nommant magistrats, il n'a voulu prendre aucune mesure pour sa propre sécurité. Il aurait dû suivre le conseil de ses amis. Mais il était trop généreux pour être capable de cette prudence qui ressemble tant à de la peur et qui produit souvent les mêmes effets. De plus, il croyait qu'en prouvant aux Romains la sincérité de ses intentions, il n'aurait pas besoin d'autres précautions pour sa sécurité. Il ne manquait aucune occasion de montrer aux Romains qu'il préférait sa qualité de citoyen romain à toute autre. Un jour qu'il rentrait d'Albe, certains en le saluant l'ont appelé roi, mais il leur a répondu qu'il s'appelait César et non pas roi. Oui, César, tu avais raison de préférer ce nom à celui de roi. Tu l'as rendu si grand que tu ne pouvais l'abandonner sans perdre au change. Après avoir vécu en tant que César, il fallait mourir en tant que César.

Tu te souviens aussi, Lépide, que lorsque le Sénat lui a accordé de nouveaux honneurs, il a fait preuve d'une extrême modestie en disant que ces honneurs auraient plutôt dû être réduits qu'augmentés. Tu sais également que lorsque Marc Antoine, par un dévouement inconsidéré, lui a présenté la coiffe royale, il l'a refusée à deux reprises et a ordonné qu'on la place sur la statue de Jupiter, comme pour dire que les Romains ne devaient être gouvernés que par les dieux eux-mêmes. Que pouvait-il faire de plus pour montrer aux Romains qu'il ne voulait pas de la tyrannie que refuser publiquement la marque de la royauté ? Voulait-on qu'il fasse mourir Marc Antoine pour ce crime ? Non, cela n'aurait pas été juste, et celui qui avait pardonné cent crimes à ses ennemis devait aussi pardonner cette ardeur inconsidérée à l'un de ses amis. Je sais bien que les partisans de Pompée ont dit que César avait contribué à certaines faveurs excessives qui lui avaient été rendues afin de sonder la volonté du peuple. Mais sache, Lépide, que s'il y avait contribué, c'était dans le but de les refuser pour justifier ses intentions.

Ah, Lépide, pour parler franchement, ce sont les amis, les flatteurs et les ennemis de César qui, tous ensemble, l'ont écrasé de couronnes de fleurs qu'ils ont jetées sur lui. Les premiers par excès d'affection, les seconds par désir de plaire et de s'enrichir, et les autres afin d'offrir un prétexte au peuple de critiquer César et de donner une apparence de bienveillance à leur complot contre lui. Mais dis-moi, Lépide, que pouvait faire d'autre César que refuser les honneurs qui lui étaient offerts ? D'ailleurs, s'il avait voulu être roi, cela aurait été totalement possible. Le même bras qui lui avait permis de conquérir tant de pays et remporter tant de victoires aurait assuré son empire. Il était bien conscient des réalités du monde pour savoir qu'il ne pouvait pas accéder au trône par la douceur et le consentement de tous les Romains. Il savait sans aucun doute qu'on arrache les couronnes, qu'on ne les accepte pas volontairement. S'il avait eu l'intention de se faire roi, il aurait utilisé la force et non la douceur. La Gaule lui aurait fourni une armée suffisamment puissante pour cela. Après tout, avec cinq mille soldats à pied et trois cents cavaliers, il avait fait fuir Pompée et s'était rendu maître de toute l'Italie. Après la bataille de Pharsale, il n'aurait pas été plus difficile pour lui de s'emparer de l'autorité suprême. Les Gaulois l'auraient suivi avec joie et seraient venus à Rome pour récupérer le butin que les légions romaines leur avaient autrefois pris.

Mais, Lépide, il aurait agi en tyran et en usurpateur, et non en citoyen. J'admets bien que César voulait régner, mais c'était dans le cœur des Romains et non à Rome. Il leur accordait quotidiennement de nouvelles faveurs, ne songeant qu'à leur paix, à leur bonheur et à leur gloire. Et pendant qu'ils méditaient sa mort, il mettait tous ses efforts à les faire vivre dans le bonheur. N'a-t-on jamais vu, Lépide, un héros plus remarquable que César ? Remémore-toi attentivement toute sa vie, tu n'y percevas pas une seule tache, mais tu y trouveras toutes les qualités éclatantes de l'humanité. Les victoires qu'il a remportées ne comptent pas dans celles que le destin accorde aveuglément à ceux qui se fient à lui. Il les a gagnées par sa vaillance et sa raison. Et lorsqu'il a laissé sa place au hasard, c'était parce que la raison le permettait. Sa fermeté d'esprit, qu'il a toujours manifestée dans tous les dangers auxquels il s'est exposé pour la République, est quelque chose d'incompréhensible. Il a toujours affiché le même visage face aux bonnes et aux mauvaises situations. L'amour, la colère, la haine, la vengeance et l'ambition ne l'ont jamais poussé à la faiblesse. Il a toujours été maître de ses émotions et n'a jamais été vaincu, sauf par la clémence. Cependant, il y a eu des hommes, des Romains même, assez odieux pour considérer César comme un tyran. En réalité, Lépide, les choses ne se sont pas passées ainsi. La haine personnelle que Cassius portait à César, parce qu'il avait préféré Brutus à lui en le désignant consul à sa place, a été à l'origine de la conspiration. Ce n'était pas parce qu'il avait violé les lois romaines, maltraité les sénateurs ou fait mourir des citoyens, mais simplement pour venger Cassius.

Mais si César devait mourir pour avoir préféré Brutus à Cassius, ce ne devait pas être Brutus qui devait poignarder César pour venger Cassius, que César n'avait offensé que pour satisfaire le premier. Non, Lépide, même si César avait été ce qu'il était accusé d'être, c'est-à-dire le tyran le plus cruel qui ait jamais existé, l'épée de Brutus ne devait pas se souiller de son sang. Et ce devait être le dernier des Romains à l'abandonner après tout ce qu'il avait fait pour lui. Qu'on ne me dise pas que plus il semble ingrat envers César, plus il semble reconnaissant envers sa patrie. Non, Lépide, la générosité ne peut coexister avec l'ingratitude. Le vice et la vertu ne peuvent être réunis, et on ne peut être à la fois ingrat et reconnaissant. Celui qui se vante dépend de ceux qui le complimentent. C'est pourquoi ceux qui ont une âme noble n'obtiennent des faveurs que de leurs amis, et s'ils ont le choix, ils préfèrent asservir leurs adversaires plutôt que de leur être redevables. Si Brutus ne pouvait être heureux tant que César était en vie, il n'aurait jamais dû paraître sous ses bannières, il aurait dû refuser tous les honneurs que César lui offrait, ne pas se rendre à lui. Plutôt que de recevoir la vie que César lui avait accordée, il aurait dû se donner la mort de sa propre main, comme le noble Caton. Mais après avoir reçu cette vie de César, après avoir accepté les premières responsabilités de la République, après que César l'a préféré à Cassius par affection, le fait qu'il se soit laissé persuader par Cassius de poignarder César est quelque chose que je ne peux pas comprendre. Cela ne peut pas être toléré par une personne raisonnable, et cela n'est pas pardonnable pour Brutus, même si César avait été un tyran.

Pourtant, Lépide, c'est cet ingrat, ce traître, qui a été le chef de la conspiration et qui lui a porté le coup mortel. Quoi, Brutus ! Vous avez pu frapper celui qui vous a sauvé la vie ! Quoi, barbare ! L'épée ne vous est pas tombée des mains lorsque César, vous voyant venir vers lui comme les autres, a cessé de se défendre et vous a même dit avec plus de tendresse que de colère : « Toi aussi, mon fils ! » Quoi, ces paroles n'ont pas touché votre âme et vous avez pu tuer César ! Ah non, Brutus, si vous aviez eu un peu d'équité, vous auriez dû abandonner une si mauvaise initiative. Vous auriez dû combattre pour César, lui rendre la vie qu'il vous avait donnée, ou si vous ne pouviez pas, effacer votre ingratitude avec votre sang et vous tuer sur le corps de César. Mais qu'est-ce que je fais, Lépide ? Je m'emporte dans ma douleur. Cette image de la mort de César irrite ma tristesse et ma colère chaque fois qu'elle se présente dans mon esprit. Sans l'avoir prévu, je change de sujet de conversation. Revenons donc à mon intention initiale et disons que même si l'innocence de César pouvait être remise en question en raison de ses actions pendant sa vie, elle est pleinement justifiée par ce qui s'est passé pendant et après sa mort. Le soin extraordinaire que les dieux ont pris pour l'avertir du malheur qui allait lui arriver démontre la pureté de son âme. Tous ces signes qui ont surgi dans le ciel, ces rêves qui m'ont effrayée, la main de ce soldat qui est apparue enflammée et celui qui lui a annoncé que les ides de Mars lui seraient funestes, ainsi que toutes les autres choses qui semblaient ralentir la conspiration, tout cela suffit à montrer que César n'était pas un homme ordinaire.

Si la mort de César avait été un bien pour la République, les dieux n'auraient pas fourni autant de présages. Ils avertissent des malheurs afin que les hommes les évitent, mais ils envoient rarement des signes d'encouragement. Avec cette logique, on pourrait dire que Brutus a également été averti de sa mort. Ce spectre effroyable de la mort qui lui est apparu à deux reprises lui a été envoyé plutôt comme châtiment que pour lui donner l'occasion d'échapper au malheur qui l'attendait ou pour approuver son complot.

Et puis qui a déjà eu de l'adoration pour les tyrans morts ? Quand ils sont vivants, on les craint, mais quand ils sont morts, on traîne leurs corps sur les places publiques, on les déchire en morceaux, on change les lois qu'ils ont établies, on abat leurs statues. Leur mémoire est détestable, et ceux qui les ont tués vivent en sécurité et avec honneur. Mais en ce qui concerne César, même mort, on lui a témoigné du respect. Les droits mis en place de son vivant ont été respectés par les Romains et ont semblé sacrés. Sa toge ensanglantée et toute percée par les coups qu'il avait reçus ont suscité de la douleur dans l'âme de tous les citoyens. Son testament, qui les enrichissait tous, a été écouté comme celui du père de la patrie. Le peuple lui a fait un bûcher plus glorieux pour sa mémoire que s'il avait reçu les funérailles les plus grandioses réservées aux rois, car c'était un témoignage de leur affection et du même feu qui avait consumé mon cher César. Son ombre a voulu embraser les maisons de ses meurtriers. Le Sénat n'a rien changé aux ordonnances qu'il avait établies. On lui a rendu de nouveaux honneurs, tous ses assassins ont pris la fuite et, avec un consentement universel, il a été élevé au rang des dieux. A-t-on déjà vu un tyran divinisé après sa mort ? Même Alexandre, le plus grand prince de l'Antiquité, n'a été considéré comme le fils de Jupiter que de son vivant. Et César a eu cet avantage supérieur à ce héros. Ce que les amis de César ont fait pour son mérite a été accompli après sa mort.

Même les dieux, après avoir donné des présages de sa mort, ont voulu encore témoigner de leur immense colère. Cette effroyable comète qui est apparue pendant sept jours après sa disparition était déjà un signe de la vengeance qu'ils prenaient. Même le soleil, pendant une année entière, a perdu sa chaleur et son éclat habituels pour montrer à toute la terre que la République avait perdu en César sa plus grande figure et sa plus grande splendeur. Et pour mieux témoigner de son innocence, la vengeance céleste a poursuivi jusqu'à leur trépas tous ceux qui avaient contribué à cette conspiration injuste. Ils sont tous morts d'une mort violente, sans qu'aucun d'entre eux n'ait pu y échapper. Ils n'ont trouvé aucun endroit où vivre en paix. La mer leur a été aussi funeste que la terre. Ceux qui ont fui la fureur de leurs ennemis se sont donné la mort de leurs propres mains. Brutus s'est transpercé le cœur avec la même épée avec laquelle il avait frappé César, et ainsi, il s'est puni avec les mêmes armes avec lesquelles il avait commis le crime. Quant à Cassius, il a également mis fin à ses jours de la même manière, et j'ai appris finalement qu'il ne reste plus aucun des meurtriers de César dans ce monde. Juge après cela, Lépide, s'il n'est pas pleinement innocent.

Sa mort n'est-elle pas aussi glorieuse que sa vie puisqu'elle a montré que toute la nature était concernée ? Et, en parlant raisonnablement, César n'était-il pas plutôt le protecteur et le père de la patrie que le tyran des Romains ?

Effet de ce discours

Ce n'est pas à moi de vous dire l'effet de ce discours, c'est à vous de me l'apprendre. Son objectif était de vous convaincre, donc c'est à vous de me faire savoir si cela a fonctionné. Elle s'est adressée à vous sous le nom de Lépide, donc c'est à vous de me dire si elle a atteint son but. Quant à moi, je vous assure que si je vous persuade, c'est seulement après que j'ai été convaincu. Je ne cherche pas à vous faire croire ce que je ne crois pas moi-même. J'ai tellement de considération pour César que je ne peux pas penser du mal de ses intentions. Et nous devons respecter tous les grands hommes en ne les condamnant pas trop rapidement sur des hypothèses. Les apparences sont trompeuses, les projets des grands sont cachés. Respectons-les donc et n'essayons pas de les juger.

Notes

Calpurnie est la fille de l'homme politique romain Pison Caesoninus et la dernière épouse de Jules César, celle avec qui il reste marié le plus longtemps. Elle est en effet avec lui jusqu'à son assassinat en 44 av. J.-C. C'est elle qui, en rêve, aurait vu la scène du meurtre avant qu'il ne se produise, et aurait mis en garde César.

Jules César, aussi appelé simplement César, est un général, un homme d'État et un écrivain romain, né le 12 ou le 13 juillet 100 av. J.-C. à Rome et mort le 15 mars 44 av. J.-C. dans la même ville. Il est connu pour ces conquêtes, notamment celle des Gaules.

Lépide, né vers 89 av. J.-C. et mort en 13-12 av. J.-C., est un célèbre général et un homme politique romain. Après l'assassinat de Jules César, il prend le contrôle de Rome et s'allie à Marc Antoine. Pendant la guerre qui oppose Octave et Marc Antoine, il se range du côté de ce dernier et, à la suite de sa défaite, est déclaré « ennemi public ».

La Gaule est une ancienne région de l'Europe de l'Ouest peuplée par les Gaulois, qui sont majoritairement les Celtes, les Belges, les Aquitains, les Ligures et les Ibères. Elle correspond actuellement à la France, le Luxembourg, la Belgique, la majeure partie de la Suisse, le nord de l'Italie ainsi que des régions des Pays-Bas et d'Allemagne situées sur la rive ouest du Rhin.

Octave, né le 23 septembre 63 av. J.-C. à Rome et mort le 19 août 14, est le premier empereur romain, du 16 janvier 27 av. J.-C. au 19 août 14 apr. J.-C. Il succède à Jules César au pouvoir en instaurant le régime de l'Empire. Après sa prise de pouvoir, il se fait appeler Auguste, titre honorifique qui traverse les âges. Il prend ce nom jusqu'à sa mort.

Tibère, né à Rome le 16 novembre 42 av. J.-C. et mort à Misène dans la province de Naples le 16 mars 37, est le deuxième empereur romain de 14 à 37. C'est le fils adoptif d'Octave et son successeur.

Sylla, né en 138 av. J.-C. et mort en 78 av. J.-C., est un célèbre général et un homme politique romain. Il est connu pour avoir été un dictateur de Rome et pour ses penchants tyanniques.

Dolabella, ou Cnaeus Cornelius Dolabella, est un consul romain du I^{er} siècle av. J.-C., partisan de Sylla. Il est accusé d'extorsion et d'abus de pouvoir par Jules César. Bien défendu, il est acquitté.

Le terme de **Celtibères** se réfère généralement aux tribus celtiques ou « celtisées » de la péninsule Ibérique, actuellement en Espagne et au Portugal.

Les **Lusitaniens** sont un peuple installé pendant l'Antiquité dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique, région qui allait devenir la province romaine de Lusitanie. Cette région recouvrait la partie de l'actuel Portugal.

Arioviste est un chef german installé en Gaule qui convoite les terres des alliés des Romains. Après négociations et acte de diplomatie faits par Rome, il est chassé par la force par une armée dirigée par César.

Les **Nerviens** sont à l'époque l'un des plus puissants peuples belges du nord-nord-est de la Gaule. La tribu contrôle une grande partie de l'importante route commerciale d'Amiens à Cologne. Jules César considère les Nerviens comme les plus farouches des Celtes, eux-mêmes considérés comme les plus braves de toute la Gaule. Les Nerviens battent presque Jules César à la bataille du Sabis.

Le siège d'Alésia est une bataille décisive de la fin de la guerre des Gaules qui voit la défaite d'une coalition de peuples gaulois menée par Vercingétorix face à l'armée romaine de Jules César. Elle se déroule entre les mois de juillet et de septembre en 52 av. J.-C.

Vercingétorix, né aux environs de 82 av. J.-C. sur le territoire arverne, l'actuelle Auvergne, et mort à l'automne 46 av. J.-C. dans une prison de Rome, est le chef et le roi du peuple celte des Arvernes. Il fédère une partie des peuples gaulois dans le cadre d'une révolte contre les forces romaines au cours de la dernière phase de la guerre des Gaules de Jules César.

Les **Fabii** sont les membres de la gens Fabia, une illustre famille de la Rome antique qui prétend descendre d'Hercule par une fille d'Évandre.

Les **Scipions** sont des patriciens romains membres d'une branche de la gens des Cornelii. Ils constituent une dynastie de généraux et d'hommes d'État des III^e et II^e siècles av. J.-C.

Les **Metelli**, ou Caecilii Metelli, sont des citoyens romains de second ordre, membres d'une branche majeure de l'une des plus grandes familles plébéiennes romaines, la gens Caecilia.

Marius, ou Caius Marius, né en 157 av. J.-C. et mort en 86 av. J.-C., est un célèbre général et un homme politique romain.

Lucullus, ou Lucius Licinius Lucullus, né en 118 av. J.-C. et mort en 56 av. J.-C., est un homme d'État et un général romain. Excellent général, il n'est pourtant pas apprécié par ses soldats.

Lucullus, ou Marcus Terentius Varro Lucullus, né en 116 av. J.-C. et mort vers 56 av. J.-C., est un homme politique romain. Frère cadet du célèbre Lucius Licinius Lucullus, c'est un partisan de Sylla et un consul de la République romaine en 73 av. J.-C.

Pompée, dit « le Grand », né le 29 septembre 106 av. J.-C. dans le Picenum et mort le 28 septembre 48 av. J.-C. à Péluse, en Égypte ptolémaïque, est un militaire et un homme d'État romain. Pompée mène une carrière militaire remarquable et remporte de nombreuses victoires pour Rome. Il entreprend une guerre civile contre César et le pousse à franchir le Rubicon avec son armée et donc à pénétrer illégalement en Italie.

Rubicon, rivière marquant la frontière entre l'Italie et la Gaule cisalpine.

Lentulus, ou Lucius Cornelius Lentulus Crus, est consul de la République romaine en 49 av. J.-C. C'est un opposant de César et un partisan de Pompée lors de la guerre civile de 49 à 48 av. J.-C. Il fait expulser du Sénat Curion et Marc Antoine pour affaiblir César.

Marc Antoine est un homme politique et un militaire romain, né le 14 janvier 83 av. J.-C. et mort le 1er août 30 av. J.-C. C'est un partisan puissant de César.

Curion, né vers 90 av. J.-C. et mort au combat le 24 août 49 av. J.-C., est un personnage politique de la fin de la République romaine. Très bon orateur, ami de Cicéron et partisan de Pompée, il se rallie à Jules César par la suite.

Scipion, ou Metellus Scipion, est un homme politique romain, mort en 46 av. J.-C. Il est tribun de la plèbe en 59 av. J.-C. et consul en 52 av. J.-C. Beau-père de Pompée, qui épouse en cinquièmes noces sa fille Cornelia Metella, il est un farouche ennemi de Jules César contre lequel il dirige ses troupes lors de la bataille de Thapsus.

Marcellus, ou Marcus Claudius Marcellus, est un homme politique romain de la fin de la République romaine, entre environ 95 av. J.-C. et 45 av. J.-C. Durant cette guerre pour le pouvoir entre Pompée et César, Claudius Marcellus choisit le camp de Pompée et suit ce dernier en Orient.

Servilius Isauricus, ou Publius Servilius Isauricus, est un sénateur romain qui est consul en 48 avant J.-C. aux côtés de Jules César. Comme c'est un ami de longue date de César, certains le soupçonnent d'être manipulé par celui-ci.

La bataille de Pharsale est un affrontement se déroulant en Thessalie, près de la ville du même nom, au début de l'été 48 av. J.-C., au cours de la guerre civile romaine. Elle oppose l'armée de César à celle de Pompée. En gagnant cette bataille avec des troupes très inférieures en nombre, Jules César prend un avantage décisif sur le camp adverse.

Septimius, ou Lucius Septimius, est un soldat romain connu pour être l'un des principaux assassins de Pompée lors de son arrivée en Égypte. C'est un crime prémédité dirigé par les conseillers de Ptolémée XIII, car Pompée est jugé trop dangereux.

Ptolémée XIII Théos Philopator est un des derniers pharaons d'Égypte avant la période romaine. Son père, Ptolémée XII, connaît Pompée et lui doit une partie de son règne.

Brutus, né vers 85 av. J.-C. à Rome et mort le 23 octobre 42 av. J.-C. à Philippi, est un sénateur romain, un juriste et un philosophe de la fin de la République romaine. C'est le fils de Servilia, la maîtresse de Jules César auquel il porte le dernier coup en le poignardant le 15 mars 44 av. J.-C. Brutus possède à la fois l'image du traître par excellence, pour sa participation à la mort du dictateur romain qui lui avait pardonné son adhésion au parti de Pompée, et celle d'un homme vertueux qui préfère le salut de la République au sien.

Caton d'Utique, ou Caton le Jeune, né en 95 av. J.-C. à Rome et mort le 12 avril 46 av. J.-C. à Utique, Tunisie actuelle. C'est le père de Porcile et un homme politique romain. Il est resté dans l'histoire comme une figure du stoïcisme, célèbre pour sa fermeté d'âme. C'est un partisan de Pompée lors de la guerre civile. Après sa défaite, il fuit en Afrique, mais se fait rattraper par les troupes de César. Il est connu pour s'être suicidé en s'ouvrant le torse avec son épée pour éviter la servitude de Jules César.

Cicéron, homme d'État romain et brillant orateur, naît le 3 janvier 106 av. J.-C. à Arpinum en Italie et est assassiné le 7 décembre 43 av. J.-C. à Formies. Il est à la fois avocat, philosophe, rhéteur et écrivain latin. Il soutient Pompée lors de la guerre civile. Il est pardonné par César.

Cassius, né vers 87-86 av. J.-C. et mort début octobre 42 av. J.-C. à la première bataille de Philippi, est un homme politique et un général de la fin de la République romaine. Partisan de Pompée, il fait partie des assassins de Jules César.

Albe la Longue est une ancienne ville du Latium en Italie centrale, à 19 km au sud-est de Rome, dans les monts Albains. Fondatrice et tête de la Ligue latine, elle est détruite par Rome vers le milieu du VII^e siècle av. J.-C. et ses habitants sont forcés de s'installer à Rome. Jules César revendique cette ville par droit de lignage.

Les ides de mars correspondent au 15 mars dans le calendrier romain. C'est un jour festif dédié au dieu Mars. C'est le jour où Jules César s'est fait assassiner.

Alexandre le Grand, ou Alexandre III, né le 21 juillet 356 av. J.-C. à Pella et mort le 11 juin 323 av. J.-C. à Babylone, est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité.

Seizième discours – Livie à Mécène

Livie, femme d'Octave

Contexte

Ce discours est dédié à la grandeur de la littérature, mais même si c'est son but premier, on peut dire qu'il ne m'éloigne pas de l'objectif général de mon livre. La poésie étant l'une des occupations les plus agréables, l'un des divertissements les plus adorés, admettre ce plaisir en montrant sa valeur est légitime. Voilà donc ce que j'ai cherché à accomplir dans ce discours, qui est plus raisonnable que motivé par l'intérêt personnel. Du moins, je sais bien que si je défends cette cause, c'est parce que je la crois bonne, et je n'enfreins donc pas le serment des orateurs qui les oblige à ne défendre aucune cause qu'ils estiment mauvaise. Jugez et écoutez ce que Livie a à dire sur ce sujet, à Mécène, protecteur des Muses. Mais ne vous étonnez pas de l'entendre parler en profondeur de cette matière. Octave aimait trop les poèmes pour ne pas avoir inspiré cette même passion à celle qui possédait son cœur. Et elle était trop habile pour ne pas être attentive. Ainsi, si j'ai fait le choix de ces personnages, c'est que j'avais des raisons de le faire, et on ne pourrait pas me blâmer pour cela.

Livie à Mécène

Je sais, Mécène, qu'Octave doit son empire à tes conseils. Les Romains te doivent le bonheur dont ils jouissent sous un règne éloigné de la tyrannie. Et moi aussi, je te dois la position que j'occupe aujourd'hui. Oui, Mécène, c'est toi qui as surmonté les puissantes raisons d'Agrippa ce jour où Octave débattait en lui-même s'il devait conserver le pouvoir suprême ou le remettre entre les mains du peuple. Ce grand empereur voulait se dépouiller de la couronne qu'il avait sur la tête, abandonner les rênes de l'empire, descendre du trône qu'il avait atteint après de si longs labours et, par un abandon plus honteux que la fuite d'Antoine à la bataille d'Actium, perdre la récompense de tant de victoires remportées. On pouvait dire que la fuite d'Antoine avait pour cause l'amour, mais ici on ne pouvait justifier celle d'Octave que par la faiblesse. On affirmait que sa main n'était pas assez forte pour porter le sceptre qu'elle tenait, et qu'il renonçait à ce qu'il ne pouvait pas conserver.

Mécène, tu n'avais pas de faibles ennemis à affronter car tu étais devant Octave et Agrippa et ils s'opposaient à toi. Leur opinion semblait la plus juste, car elle paraissait la plus altruiste. Et l'on aurait dit qu'il y avait plus d'honneur à dissoudre l'Empire qu'à le consolider et plus d'avantages à obéir qu'à commander. Mais tu as été le vainqueur dans ce combat, et d'une manière tout à fait extraordinaire le vaincu est resté couronné. Et tu t'es contenté d'obéir à celui à qui tu as permis de conserver l'autorité. Cette dette que l'empereur a envers toi est sans aucun doute très grande, mais il t'est encore plus redévable pour l'effort que tu as fait pour le rapprocher de la bienveillance des Muses. C'est par ce moyen que tu peux lui offrir l'immortalité et te la donner à toi-même.

C'est ainsi que le siècle d'Octave peut être qualifié d'heureux. Et je pense qu'il est plus avantageux pour l'empereur d'être aimé de Virgile, d'Horace, de Tite-Live et du célèbre Mécène que d'être craint par toute la terre. La crainte qui le rendrait redoutable à toutes les nations les ferait obéir aussi longtemps qu'il serait en vie, mais les louanges de Virgile et d'Horace le rendront mémorable pour tous les siècles qui suivront le nôtre.

Évidemment, Mécène, si tous les rois étaient animés par le désir et la gloire, ils devraient réfléchir à s'attirer l'affection de ceux que les dieux ont choisis pour transmettre cette gloire. C'est par l'histoire et par la poésie qu'ils peuvent parvenir à immortaliser leurs noms et prétendre vivre après leur mort, face au ravage du temps et du destin. Mais entre ces deux moyens qui mènent à l'éternité, la poésie semble avoir l'avantage particulier de diviniser les hommes. Elle est entièrement céleste et divine. Le feu qui l'anime éclaire et purifie tous ceux dont elle fait l'apologie, et sans transformer la vérité, elle excuse les défauts et met en valeur les bonnes qualités avec tous leurs intérêts. L'histoire nous montre la vertu toute nue, et la poésie l'habille de ses plus beaux ornements. L'histoire est si scrupuleuse qu'elle n'ose rien déterminer, elle se contente de raconter les choses sans les juger. Mais la poésie juge de tout. Elle glorifie, blâme, punit, récompense, donne des couronnes et des châtiments, elle illumine ou obscurcit la vie de ceux dont elle parle. En résumé, elle possède tous les avantages de l'histoire et de l'éloquence, et elle diffuse cette gloire immortelle qui est la récompense la plus noble de toutes les actions des héros.

De plus, l'historien aborde une multitude de thèmes, ce qui rend presque inévitable que le règne du prince dont il raconte la vie soit lié à celles de ses sujets. Il utilise sa plume pour tous les criminels de cette époque, tout autant que pour les personnages honorables. Il n'a pas la liberté de choisir son sujet, il doit le prendre tel que le temps et le hasard le lui offrent. Le prince et ses sujets sont si mêlés qu'on ne peut presque jamais les distinguer, sauf dans les armées, les lieux publics et la foule populaire. Le poète, en revanche, sépare le prince du peuple. Il choisit son thème et sa matière, il suit son héros jusqu'à la tombe, il ne parle que de ce qui lui plaît et aborde les péripéties lorsqu'il les juge utiles. Donc, l'objectif de l'historien est simplement la vérité, tandis que celui du poète est la gloire et l'immortalité de son héros. Tu peux voir que je suis d'accord avec toi et que les conversations entre Octave et Mécène m'ont donné suffisamment de connaissances sur tout ce qui concerne la poésie pour en parler raisonnablement. Cela étant dit, je pense pouvoir affirmer que les rois devraient déployer tous leurs efforts pour se faire aimer des poètes, et qu'Octave t'est plus redévable de l'amitié d'Horace et de Virgile que de l'avoir empêché d'abandonner le pouvoir. Alexandre avait certainement raison d'envier le destin d'Achille, car il avait eu l'avantage d'avoir Homère pour perpétuer sa gloire. Mais Octave n'a pas à se plaindre de son époque puisque les dieux lui ont donné des amis tels que Virgile, Horace et Mécène.

Cependant, je crois qu'il a des raisons de condamner le destin de l'avoir constraint à exiler Ovide. Tu sais néanmoins le regret qu'il a exprimé à ce sujet et combien il a eu du mal à te refuser son pardon. J'avoue, Mécène, que je crains que l'exil d'un esprit si brillant soit un jour plus reproché à Octave que tous les bannissements du triumvirat. Ces individus capables d'assombrir ou d'illuminer toute la vie d'un prince devraient être profondément craints ou aimés. Par bienveillance ou par intérêt, ils devraient être vénérés par tous les rois de l'univers. Les vainqueurs peuvent ériger des trophées, construire des arcs de triomphe, mettre leurs statues sur les places publiques, et graver de magnifiques inscriptions sur leurs tombes pour immortaliser leur gloire. Cependant, toutes ces choses tombent forcément en ruine, s'enfoncent sous terre et sombrent dans l'oubli. Leur mémoire périra avec le marbre qu'ils ont édifié. Mais lorsqu'un véritable poète digne de ce nom entreprend de protéger un héros, il est en mesure de défier l'envie, le temps et le destin. Rien ne peut entretenir davantage sa réputation, son protecteur ruine tous ses ennemis et, de siècle en siècle, lui offre une nouvelle vie et lui confère un nouvel éclat. Les écrits de Virgile et d'Horace ne rendront pas seulement Octave célèbre dans les écrits, mais aussi partout où l'on admirera ces auteurs.

Ceux qui liront avec étonnement et admiration l'*Énéide* de Virgile trouveront que ce prince mérite d'être envié par tous les monarques du monde, car il a pu obtenir les éloges et l'amitié de l'homme le plus talentueux de tous les siècles. Ceux qui liront les œuvres d'Horace réaliseront combien il est avantageux pour Octave d'avoir mérité la bienveillance d'un homme capable de guider l'esprit vers le bien en critiquant le vice, et d'avoir une place plus importante dans ses poèmes musicaux que dans ses critiques. Chaque fois que je contemple les bénéfices et les charmes de la poésie, ma passion grandit. Je dirais que la chasteté de Didon me plaît moins dans l'Histoire que sa faiblesse et son désespoir dans l'*Énéide*. Juge donc, Mécène, si ceux qui savent rendre le mal si agréable ne peuvent pas faire briller le bien avec toutes ses fantaisies. Que se passe-t-il lorsque ceux qui excellent à persuader les autres avec des mensonges ne parviennent pas à faire accepter la vérité ?

Tu sais, Mécène, que certains osent affirmer que le Scamandre n'est qu'un petit ruisseau et que Troie n'a jamais existé. Cependant, Homère a trouvé crédit auprès de toutes les nations. Tous les héros qu'il introduit dans son *Iliade* ou son *Odyssée* ont leurs camarades et partisans. Et l'histoire la plus vérifique n'intéresse pas autant les lecteurs que ces deux merveilleuses œuvres. Les princes devraient donc retenir que ceux capables d'immortaliser leurs fantasmes et leur imagination peuvent faire perdurer leur propre existence lorsqu'ils en deviennent dignes. Il revient à eux de chanter les victoires de leurs princes, mais c'est également aux princes de leur permettre de profiter des fruits de ces victoires.

Ceux qui prétendent que les Muses ne recherchent pas le confort et que la solitude et la pauvreté sont nécessaires à la création de leurs œuvres changeront peut-être d'opinion quand ils sauront que la générosité d'Octave et de Mécène n'a pas empêché Virgile de réaliser des chefs-d'œuvre, qu'Horace a acquis une renommée universelle, et que Tite-Live a mérité une gloire impérissable.

En effet, il est évident que ceux qui créent de belles choses lorsqu'ils travaillent par obligation accompliraient des merveilles s'ils ne travaillaient que par passion pour la gloire. Un objectif admirable élèverait leur esprit jusqu'aux cieux, tandis que la tristesse et la nécessité les abaisse et les aveuglent pour les faire ramper sur terre. Tout le temps qu'ils passent à se plaindre du destin, à accuser l'injustice de leur époque, à blâmer l'ignorance de leurs semblables et à dénoncer l'avarice de leurs princes serait mieux utilisé pour des sujets plus élevés. Je sais bien que la solitude, les fontaines, les rivières, les prairies et les bois ont toujours été considérés comme des lieux propices à la composition de belles œuvres, mais lorsque toutes ces choses appartiennent à celui qui les a créées grâce à son imagination, je ne vois pas en quoi elles seraient un obstacle à sa gloire. Et il décrira mieux la beauté de sa prairie que celle d'un autre, l'ombre de ses bois le protégera mieux de l'ardeur du soleil que celles de ses voisins, le murmure de ses fontaines lui procurera des réflexions plus paisibles que celles du public. Une rivière à laquelle il est attaché lui semblera plus opportune à une belle description que si elle était vue d'un œil indifférent. Et enfin, la solitude occasionnelle lui fournira des idées plus agréables que celles qu'il s'imposera. Il est vrai que les cabanes des bergers rendent un paysage plus chaleureux, mais comme les peintres les placent toujours en arrière-plan, les poètes devraient les voir lors de leurs voyages ou par les fenêtres de leurs palais. Comment peut-on imaginer qu'un homme qui passe toute sa vie dans l'inconfort, le chagrin et la solitude puisse parler de l'abondance qu'il n'a pas, de la magnificence qu'il ne voit pas, de la cour qu'il n'a jamais fréquentée, des rois qu'il ne connaît que de noms, de la guerre qu'il n'a vue que dans les livres et de tant d'autres choses qui lui sont étrangères ?

Les poètes, Mécène, sont comme les peintres, ils ne peuvent pas représenter avec exactitude ce qu'ils ne voient pas. C'est pourquoi il est essentiel que les grands princes les aient à leurs côtés, afin que leurs actions soient immortalisées par des œuvres qui traverseront les époques. Comment peut-on penser que ceux à qui l'on donne tout pour se plaindre puissent louer volontairement ceux qu'ils accusent secrètement d'être la cause de leur situation précaire ? Comment peut-on distinguer ceux qui font des éloges pour obtenir des faveurs de ceux qui le font par gratitude sincère ? Non, Mécène, il est impossible que cela puisse être ainsi. Tout comme les rêves qui généralement reflètent les pensées du jour, ces réflexions que la poésie offre à ceux qui s'y consacrent perdent toute leur luminosité à cause du chagrin de leurs auteurs quand ils ne sont pas heureux. Ils ressentent toujours les angoisses de la pauvreté et de la solitude.

Même s'ils font tous les efforts possibles pour s'éloigner de ces sentiments, ils les retrouveront partout. Ils portent leur chagrin jusque dans le cœur des héros dont ils écrivent la vie, et ils écrivent des vers que leurs cœurs désapprouvent en secret.

Enfin, Mécène, je suis persuadée qu'un poète riche et logé dans un beau palais sera plus à l'aise pour détailler la pauvreté et la solitude qu'un pauvre logé dans une cabane pour décrire la magnificence de la cour, les qualités des rois, la politique et toutes ces autres choses qui ne s'apprennent que dans la société des hommes et dans l'abondance. Il y a une différence entre les riches et les pauvres, les uns peuvent être solitaires quand ils le souhaitent, ils ont des rochers et des cabanes quand ils le veulent, tandis que les autres ne peuvent séjourner dans un palais et leur solitude leur est obligatoire. On peut comprendre que la poésie, qui est l'expression la plus éminente de l'imagination, ait besoin de beaux objets pour l'exciter, la divertir ou la soulager. Ceux qui ont attribué aux Muses les bois et les rochers ont certainement été de cet avis, sans que cela contredise le mien. Ils ont parlé des forêts et des rivières, car ces beautés universelles sont accessibles à tous. Cependant, cela n'empêche pas que ces mêmes Muses qui fréquentent les bois ne puissent se promener dans un jardin cultivé. L'art ne gâche pas la nature, il la perfectionne, et des arbres plantés de manière régulière n'empêchent pas les poètes de travailler dans leur ombre avec plaisir et dignité. Il est vrai, Mécène, que ces neuf belles sœurs, dont nos Muses tirent leur origine, habitent seulement les bois et les montagnes, et se divertissent près des fontaines. Mais ces bois, ces montagnes et ces fontaines leur appartiennent. Le Parnasse fait partie de leur domaine, les eaux éternelles aussi, et Apollon ainsi que les Muses ne demandent rien aux autres divinités, car leurs biens sont abondants. Après tout, Mécène, il appartient à la grandeur des princes non seulement de savoir vaincre leurs ennemis à la guerre, de savoir régner en temps de paix, de se faire craindre par leurs voisins, de se faire aimer de leurs sujets, mais aussi d'être plus généreux que tous les autres hommes. Ils doivent donner en maîtres de l'univers, ils doivent considérer leurs offrandes plus que celles des autres, et ils doivent proportionner leurs dons à leur grandeur. Ceux qui reçoivent ont un bénéfice dans le présent, mais généralement pas dans la postérité. Celle-ci revient entièrement à celui qui donne. En réalité, les conquêtes les plus honorables qu'un roi puisse réaliser sont celles qu'il accomplit par la générosité. En temps de guerre, le succès est toujours incertain. Aucun combat, aussi favorable soit-il au départ, n'est à l'abri d'une fin désastreuse.

Mais dans la générosité, on est toujours assuré de remporter la victoire. Un prince généreux se crée des esclaves, des sujets et des amis parmi tous ceux à qui il donne. C'est seulement par cette voie qu'il peut mériter le rang des dieux. Parmi tous les hommes, les princes doivent choisir comme principale cible de leur générosité ces célèbres diffuseurs de la gloire. Cependant, il y a une différence : ce qui est pure générosité dans d'autres circonstances est ici une reconnaissance car on ne peut jamais être assez reconnaissant des actions des poètes.

Ils nous accordent l'immortalité. Autrefois, il y avait des princes stupides, ignorants et avares qui auraient pu laisser les poètes dépérir dans la pauvreté sans leur offrir de juste motif de louanges. Mais si Octave, avec toutes les connaissances qu'il possède dans les domaines du savoir, avec son amour pour les belles œuvres, avec la poésie pour divertissement, avec son amour de l'honneur qu'il a toujours manifesté et avec ses propres réalisations qui pourraient le placer parmi les auteurs les plus prestigieux, si Octave donc, ayant tous ces avantages, ne donnait que misérablement à ceux qui se consacrent aux belles lettres, il serait déshonoré. Ce serait presque moins honteux pour lui d'être stupide, ignorant et avare à la fois que d'être cultivé et cupide. Mais grâce aux dieux, sa volonté et tes conseils, il a empêché que cette obligation ternisse sa vie.

Pour savoir si Octave a véritablement aimé les arts et les sciences, il suffit d'examiner les récompenses qu'il a accordées à ceux qui les pratiquaient. Parmi tous ceux qui excellent dans cet art que les dieux ont enseigné aux hommes, il faut reconnaître que ceux qui ont le courage d'entreprendre un poème épique méritent le premier rang auprès des rois. Ce sont ceux-là qu'ils doivent considérer particulièrement. En effet, parmi toutes les formes de poésie que nous admirons, cette œuvre est la plus grande, la plus illustre, la plus difficile et la plus glorieuse, tant pour son créateur que pour le héros qu'il choisit. En toute logique, le poème épique englobe en lui-même toutes les beautés des autres formes de poésie, et même davantage. Ceux qui composent des élégies immortalisent plus leurs amours, leurs passions et leurs souffrances que les mérites de leurs princes. Les odes ne dévoilent que des tableaux schématiques où la plupart des éléments ne se distinguent pas clairement. Parfois, une seule action peut être trop grande pour cette œuvre, et finalement, les limites des odes sont trop petites pour défier le temps et le destin. Les églogues rappellent à la postérité l'idée que l'âge d'or était heureux, à une époque où les Muses pouvaient se consacrer à faire parler des bergers plutôt que de se plaindre de la tyrannie de leurs rois. Les satires, ces représentations où chacun peut se reconnaître, sont glorieuses pour les princes uniquement si leurs noms ne sont dans aucune d'entre elles. En d'autres termes, leur silence constitue les plus grands honneurs qu'elles puissent offrir. Les épigrammes ne sont que des éclats de diamants dont la brillance, bien qu'éblouissante, ne saurait éclairer la vie d'un grand prince. Ces discours sont essentiellement le fruit de l'imagination, un exercice intellectuel qui peut préserver la réputation de celui qui maîtrise l'art de l'éloquence, mais pas celui de la poésie.

La tragédie, bien qu'elle prétende enseigner tout en divertissant et qu'elle soit même considérée comme le chef-d'œuvre de la poésie, ne doit pas être aussi importante pour un prince que le poème héroïque. Celui qui compose des tragédies travaille davantage pour lui-même que pour son roi. Il réalise des œuvres, c'est un fait, mais son prince ne peut prétendre à une autre forme de reconnaissance que celle d'apprécier pleinement leur beauté, de les conserver soigneusement et de les récompenser le temps qu'il est en vie.

Le poème épique est différent. C'est lui qui divinise les princes. Tout leur altruisme y apparaît avec éclat, leurs conquêtes y sont contées avec panache et leurs défauts, s'ils en ont, y sont habilement atténués. La fortune, la victoire et la renommée sont toujours de leur côté. Ils ne connaissent aucun ennemi qu'ils ne surmontent pas. Ils sont heureux, tant dans l'art de la guerre qu'en amour. Leur prestance se transmet de génération en génération. Et alors que les enfants ont l'habitude de tirer leur renommée de celle de leurs prédecesseurs sans mérite, ici, les prédecesseurs transmettent les plus grands avantages de leur puissance à leurs enfants et les rendent méritants eux-mêmes. La générosité d'Octave est la raison pour laquelle Virgile a immortalisé la piété d'Énée. Les conquêtes qu'il a réalisées feront vivre éternellement les exploits de son prédecesseur. C'est grâce à l'amour d'Octave que ce poète a conduit ce victorieux Troyen jusqu'au trône.

Et en vérité, c'est lui qui l'a sauvé de l'embrasement de Troie, avec son père et ses dieux. Car sans Octave, ce héros serait sans doute resté enseveli sous les ruines imposantes et aurait sombré dans l'oubli. La postérité n'aurait pas entendu parler de sa vaillance, comme s'il n'avait jamais existé. Ainsi, il est de la responsabilité des princes de rechercher soigneusement parmi leurs sujets ceux qui sont capables d'effectuer un travail aussi majestueux, afin de les encourager par leurs faveurs à se lancer dans de grandes initiatives. Ceux qui peuvent donner vie à Hector, Achille ou Agamemnon dans une tragédie avec la même intelligence qu'Homère leur a donnée seraient capables d'écrire un récit aussi long, s'ils y étaient encouragés de bon cœur. Mais il est difficile de s'engager dans une telle course sans être assuré de trouver une récompense à la fin du parcours. Ceux qui participaient aux Jeux olympiques recevaient des couronnes à la ligne d'arrivée. Pourquoi donc un homme consacrerait-il ses efforts, ses jours, sa jeunesse et toute sa vie à un poème en ayant comme récompense le seul fait de l'avoir réalisé ? Mécène, cela ne serait pas juste. Et je le répète une fois de plus, il revient au prince de choisir celui qui doit chanter ses victoires, c'est au prince de le rendre heureux s'il veut qu'il le rende immortel et c'est à lui de faire ce qu'Octave et Mécène ont fait pour Virgile.

Tu vois que je ne m'éloigne pas de tes sentiments et que les discussions avec Octave et moi m'ont suffisamment instruite en poésie pour oser t'en parler. Si par hasard tu es étonné de mon apprentissage, la raison en sera évidente lorsque tu comprendras qu'il s'agit de la renommée de l'empereur. C'est pour elle que je me suis instruite de toutes ces choses, et c'est pour elle que je te demande de continuer à la cultiver dans une si belle tendance. Donc, Mécène, poursuis ce projet, enrichis nos Muses avec les trésors d'Octave. Comme les dieux, donne-leur de l'or en échange de l'encens, et sache que si tu leur offrais des royaumes, elles te donneraient encore plus en retour. Oui, Mécène, tu régneras sur toutes les légendes des siècles à venir, ton nom sera si connu auprès de la postérité que quiconque deviendra son protecteur sera fier de l'être.

On l'appellera le Mécène de cette époque, et de siècle en siècle, cette gloire se renouvellera sans cesse. Ton nom sera dans la mémoire et sur les lèvres de tous les hommes aussi longtemps que le soleil éclairera l'univers.

Effet de ce discours

Je me demande quel effet ce discours aura parmi les grands de notre époque. Mais je sais bien qu'il sera très avantageux si leur générosité se rapproche de celle d'Octave et de Mécène. Aucun de ces grands hommes n'avait besoin d'être poussé à l'altruisme, et on ne parle d'eux que pour communiquer un message symbolique aux autres, sans le prendre au sens propre.

Notes

Livie, de son nom complet Livia Drusilla ou Diva Iulia Augusta à la suite de sa divinisation, née le 30 janvier 58 av. J.-C. et morte le 29 septembre 29, est une impératrice romaine. Fille du sénateur Marcus Livius Drusus Claudianus, elle est mariée en 43 av. J.-C. à Tiberius Claudius Nero, avec qui elle a deux enfants, Drusus et le futur empereur Tibère. Son second mariage avec Octave consacre l'alliance des Julii et des Claudi : les cinq premiers empereurs romains sont pour cette raison appelés les Julio-Claudiens.

Mécène est un homme politique romain et un proche de l'empereur Octave, célèbre pour avoir consacré sa fortune et son influence à promouvoir les arts et les lettres. C'est un acteur non négligeable par son influence sociale de la montée en puissance d'Octave. Son nom est aujourd'hui utilisé comme adjectif pour désigner une personne qui aide financièrement ou matériellement le développement des arts et des sciences.

Octave, puis Auguste à sa mort le 19 août 14 à Nola, est le premier empereur romain, du 16 janvier 27 av. J.-C. au 19 août 14. C'est le neveu et le fils adoptif de Jules César. Il est conseillé par Mécène et Agrippa à plusieurs reprises lors de son principat, qui l'ont beaucoup aidé pendant les périodes de doutes.

Agrippa, ou Marcus Vipsanius Agrippa, né vers 63 av. J.-C. et mort en mars de l'année 12 av. J.-C., est un général et un homme politique romain éduqué aux côtés du jeune Caius Octavius Thurinus, le futur empereur Octave. Son parcours personnel se mêle, dès 44 av. J.-C., à celui du petit-neveu et désormais fils adoptif de Jules César. Fidèle lieutenant, bâtisseur, homme de guerre, gendre, et héritier présumptif de l'Empire, Agrippa est de tous les combats militaires et politiques de son plus proche ami.

Les **Muses** sont, dans la mythologie grecque, les neuf filles de Zeus, père des dieux, et de Mnemosyne, déesse de la mémoire, qui président aux arts libéraux, notamment la poésie.

Virgile est un poète latin contemporain de la fin de la République romaine et du début du règne de l'empereur Octave. Il écrit notamment l'*Enéide*, une épopée célèbre qui fait le récit des épreuves du Troyen Enée.

Horace est un poète latin né le 8 décembre 65 av. J.-C. à Vénouse dans le sud de l'Italie et mort le 27 novembre 8 av. J.-C. à Rome.

Tite-Live, dit « Le Padouan », né en 59 av. J.-C. ou en 64 av. J.-C. et mort en l'an 17 dans sa ville natale de Padoue, est un historien de la Rome antique et l'auteur de la monumentale œuvre de *Histoire romaine*.

Alexandre le Grand, ou Alexandre III, né le 21 juillet 356 av. J.-C. à Pella et mort le 11 juin 323 av. J.-C. à Babylone, est un roi de Macédoine et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité. Il a notamment comme modèle Achille auquel il est comparé lors de ses victoires.

Achille est un héros légendaire de la guerre de Troie et un personnage emblématique de *L'Iliade*. Sa mère l'aurait trempé dans le Styx, le fleuve des enfers, quand il était petit, le rendant invisible. C'est un grand guerrier qui meurt au combat en prenant Troie.

Troie est une cité antique d'Asie Mineure. Elle est le lieu principal des événements mythiques de la guerre de Troie dans les poèmes épiques homériques *l'Iliade* et *l'Odyssée*.

Homère est un poète de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Il est surnommé « le Poète » par les Anciens. Les deux premières œuvres de la littérature occidentale que sont *l'Iliade* et *l'Odyssée* lui sont attribuées.

Ovide, en latin Publius Ovidius Naso, né en 43 av. J.-C. à Sulpone dans le centre de l'Italie et mort en 17 ou 18, en exil à Tomis, l'actuelle Constanța en Roumanie, est un poète latin qui vit durant la période de la naissance de l'Empire romain. Ses œuvres les plus connues sont *L'Art d'aimer* et les *Métamorphoses*. Il est exilé par Octave pour une cause incertaine.

Triumvirat est un terme qui désigne à l'origine une fonction de la magistrature romaine composée de trois hommes. Le premier triumvirat est une alliance politique privée de la fin de la République romaine rassemblant Jules César, Crassus et Pompée le Grand entre 60 et 53 av. J.-C.

Didon, Elyssa, Elissa, Elisha, Elysha ou Hélissa, est une princesse phénicienne, du peuple libyen, la fondatrice légendaire et la première reine de Carthage. Le mythe de Didon a été repris par Virgile dans son œuvre l'*Énéide*.

Le **Scamandre** est un fleuve côtier de l'antique Troade et de l'actuelle province de Çanakkale, en Turquie. Dans la mythologie grecque, le Scamandre est personnifié sous la forme d'un dieu fleuve que les dieux nomment Xanthe.

Le nom **Parnasse** est, à l'origine, celui d'un massif montagneux de Grèce. Dans la mythologie grecque, ce massif est, comme Delphes, consacré à Apollon, dieu des arts, de la musique et de la poésie, et il est considéré comme la montagne des Muses, le lieu sacré des

poètes. Le Parnasse, devenu le séjour symbolique des poètes, est finalement assimilé à l'ensemble des poètes, puis à la poésie elle-même.

Les **poèmes épiques** sont des poèmes racontant des aventures héroïques.

Les **élégies** sont des petits poèmes lyriques sur un sujet le plus souvent tendre et triste.

Les **odes** sont des poèmes lyriques destinés à être accompagnés de musique.

Les **satires** sont des écrits, propos ou œuvres par lesquels on se moque ou on critique vivement quelqu'un ou quelque chose.

À l'origine, une **épigramme** est une inscription, d'abord en prose, puis en vers, qu'on gravait sur les monuments, les statues, les tombeaux et les trophées, pour perpétuer le souvenir d'un héros ou d'un événement.

La **tragédie** est un genre théâtral dont l'origine remonte au théâtre grec antique.

Agamemnon est un héros grec et un roi de Mycènes, ville grecque au nord des plaines d'Argos. Il assume le commandement de l'armée achéenne durant la guerre de Troie.

Dix-septième discours – Clélie à Porsenna

Clélie, fille romaine

Contexte

Lorsque les Romains conclurent la paix avec Porsenna, ils envoyèrent leurs filles en otage pour garantir l'accord. Cependant, l'une d'elles, nommée Clélie, pensant que leur pudeur n'était pas en sécurité parmi tant de soldats, encouragea ses compagnes à préserver leur vie plutôt que leur honneur. Elles furent toutes d'accord et, avec une audace incroyable, elles décidèrent de traverser le Tibre à la nage. Leur initiative fut couronnée de succès, et elles parvinrent toutes saines et sauvées à Rome sous le commandement de Clélie. Leurs parents admirèrent cette témérité remarquable. Néanmoins, à cause de la rigueur romaine, ils ne pouvaient tolérer une violation de l'accord public, et les renvoyèrent donc à ce roi pour qu'il les punisse si tel était son désir. Lorsqu'elles se présentèrent à lui, il leur demanda laquelle d'entre elles avait proposé une fuite aussi audacieuse. Croyant qu'il demandait cela pour la punir, aucune ne voulut répondre. C'est alors que Clélie, téméraire, prit la parole et lui adressa à peu près ces mots.

Clélie à Porsenna

L'action que j'ai entreprise à une raison si héroïque qu'elle mérite la gloire. Le silence de mes compagnes est blessant pour moi, même si leur intention est bonne. J'aurais espéré, Porsenna, qu'elles seraient fières de me reconnaître comme leur libératrice et qu'elles manifesteraient ouvertement devant vous que c'est moi qui les ai guidées et que c'est grâce à mes conseils qu'elles ont quitté votre camp. Mais puisqu'elles m'ont contrainte à me glorifier moi-même car elles craignent que vous me maltraitez, je vous dirai franchement que c'est moi qui les ai libérées de votre emprise. Ne pensez pas que leur silence soit une preuve de remords pour ce qu'elles ont fait.

Non, elles ne doutent pas de la justice de notre action, mais elles doutent de votre capacité à respecter l'éthique, même chez vos ennemis. Quant à moi, qui suis incapable de craindre quoi que ce soit à part la perte de mon honneur, je vous le dis encore une fois : c'est par mes conseils, mes soins et sous ma direction que ces Romaines ont décidé de se libérer de votre emprise, de se jeter courageusement dans l'eau pour me suivre, et de risquer leur vie pour échapper au déshonneur de subir un traitement indigne de leur pureté. « Mes Romaines, leur ai-je dit pour les encourager à se jeter dans la rivière, comment pourriez-vous comparer votre vie et votre honneur ? Auriez-vous du mal à choisir de peur de perdre l'un ou l'autre ? Non, non, vous êtes des Romaines et mes compagnes, et par conséquent trop dignes pour ne pas préférer risquer de mourir avec honneur plutôt que de vivre dans la honte. Qui a déjà entendu parler de jeunes filles respectables dans un camp où l'insolence règne parmi les soldats et où la décence et la modestie sont inconnues ? Nous sommes prisonnières d'une armée dont le général est le protecteur des Tarquins. C'est pour eux que le roi Porsenna a entrepris cette guerre. Alors, comment pouvez-vous espérer un refuge sûr chez un prince où le violeur de Lucrèce a trouvé asile et son défenseur ? Non, mes compagnes, ne vous bercez pas d'illusions. Le sang de cette malheureuse n'a pas empêché ce prince de s'opposer à la révolte que les Romains ont exercée. Nos larmes ne le pousseraient pas à nous protéger de ceux qui voudraient nous offenser. Vous pourriez me dire que nous lui avons été données en otage et que nous avons sa parole. Mais sachez, mes compagnes, que toute action faite pour l'honneur ne peut être que glorieuse. Nous ne voulons pas rompre la paix, nous ne voulons pas vaincre le roi Porsenna. Nous voulons simplement éviter la honte et l'offense et ainsi mourir dans le même honneur que nous avons vécu. Allons donc, Romaines, tant que nous en avons l'occasion. Écoutez ces bruits qui viennent des soldats dans leur camp et craignez leur animosité. Ils sont à la fois des soldats, des étrangers, nos ennemis et les défenseurs des Tarquins.

Enfin, mes compagnes, réfléchissez que là où vous êtes, vous pouvez perdre votre honneur, et là où je veux vous conduire, vous pouvez seulement perdre votre vie. »

Voici, Porsenna, une partie des arguments que j'ai utilisés pour persuader ces courageuses jeunes filles de me suivre. Et je dirais, pour leur honneur et celle de ma patrie, que j'ai réussi à les convaincre d'assimiler mes sentiments. Aucune d'entre elles ne s'est opposée à mon opinion. Elles ont envisagé la mort avec sang-froid et ont quitté la rive avec joie, même si elles pensaient certainement à leur trépas. Mais comme nos intentions étaient très innocentes, les dieux ont pris soin de nous guider. Ils ont soutenu notre faiblesse, nous ont aidées à traverser les eaux du Tibre et nous ont conduites de l'autre côté. Mais nous n'y avons pas trouvé tout le repos que nous espérions, car cette loi austère appliquée par tous les Romains a fait que nos parents n'ont pas éprouvé de joie en voyant notre retour. Ils ont admiré notre audace, ont même loué notre action, mais pour respecter l'engagement public qu'ils vous avaient donné, ils ont voulu que nous soyons ramenées dans votre camp. Ils nous ont fourni une escorte pour nous y conduire. Regardez, Porsenna, après cette aventure, qui sont les filles de Rome, qui préfèrent risquer leur vie et manquer à leur parole plutôt que de renoncer à leur honneur. Et regardez aussi qui sont les hommes romains, qui préfèrent exposer la vie et la dignité de leurs filles plutôt que de manquer à leur parole.

Oui, Porsenna, ces deux actions méritent des éloges. Et pour être justes, nous rendons à nos parents les mêmes honneurs qu'ils nous ont rendus. Ils ont loué notre fuite, même s'ils nous ont remises entre vos mains, et nous admirons également leur honnêteté, même si elle nous prive de la liberté que nous avions acquise. L'intention de préserver notre honneur a motivé notre fuite, et celle de ne pas salir leur réputation a motivé notre retour. Vous pourriez peut-être dire qu'il est difficile de comprendre comment une même action peut être à la fois gratifiable et condamnable et que notre retour est une preuve infaillible que notre fuite était criminelle. Non, Porsenna, cette question ne doit pas être envisagée de cette façon. Il faut l'examiner plus attentivement pour la juger équitablement. Je suis convaincue que si on la regarde d'un œil impartial, on reconnaîtra que notre fuite a été glorieuse pour nous, et que notre retour l'est pour nos parents. J'admets qu'en quelque sorte, il semble que nous ayons manqué à notre engagement public. Mais avant de nous condamner pour cette faute, il faut me permettre de défendre notre cause. On ne peut pas nier que l'honneur doit être la raison de toutes les actions des hommes. C'est pour lui qu'on risque sa vie à la guerre, qu'on renonce parfois à tous les sentiments naturels, qu'on se dévoue au salut de sa patrie, qu'on respecte scrupuleusement l'engagement public et qu'on se motive à faire toute initiative. Donc, ne soyez pas surpris si, pour préserver notre honneur, nous avons exposé notre vie et manqué à notre engagement public. Puisque nous voulions garder l'honneur lui-même, il nous était permis de le violer, car nous ne pouvions le préserver qu'en nous préservant de l'atrocité d'être esclaves.

En réalité, nous ne vous avions personnellement rien promis et nous devions croire que même dans l'intérêt de Rome, il était nécessaire de quitter votre camp, car étant Romaines, la cité aurait pu subir une insulte à travers les circonstances de notre captivité.

La gloire de Rome étant liée à la nôtre, nous avons jugé juste de risquer notre vie pour protéger les deux, et nous ferions sans aucun doute la même chose si l'occasion se présentait à nouveau. Le malheur de Lucrèce nous a appris à prévoir de tels drames. Et je peux vous assurer que si nous devions mourir, nous mourrions au moins innocentes. Il n'y a pas de règle sans exception. Le mensonge, qui est une forme de lâcheté, est parfois glorieux. Je suis convaincue que personne ne critiquait le noble Mucius lorsqu'il vous a assuré en regardant brûler sa main avec un sang-froid prodigieux qu'il y avait trois cents hommes dans notre camp qui avaient l'intention de vous tuer, même s'il était en réalité seul. Ce courage admirable qui a incité Horatius Coclès à tenir bon tout seul contre toute votre armée et qui l'a ensuite obligé à se jeter dans le Tibre, armé comme il était, n'est pas considéré comme une témérité ridicule. La fermeté de Brutus à condamner lui-même à mort ses enfants parce qu'ils étaient des traîtres à leur patrie sera plutôt perçue comme un jugement de bon citoyen que comme un sentiment de père abominable. Pourquoi ne veut-on pas que l'intérêt de l'honneur et du bien public, qui justifie le mensonge de Mucius, la témérité de Coclès et l'insensibilité de Brutus, justifie également la fuite de Clélie et de ses compagnes puisqu'elles n'avaient pour objectif que la préservation de leur honneur et de la patrie ? Si Mucius a courageusement brûlé sa main, si Coclès s'est entièrement dévoué au salut, si Brutus a donné le sang de ses enfants et si, nous aussi, nous avons exposé notre vie pour la même raison, pourquoi ne pouvons-nous pas prétendre à la même reconnaissance ? Pourquoi Lucrèce aurait-elle mérité une réputation immortelle pour s'être poignardée après son offense alors que nous serions indignes pour avoir risqué notre vie afin de mourir innocentes !?

Non, non, cela ne peut être comme ça. La postérité sera plus équitable et je crois même que si vous examinez attentivement vos sentiments, vous constaterez qu'ils ne nous jugent pas. Nous n'avons jamais vu les dieux faire tomber la foudre sur les victimes qui s'échappent du sacrifice. Alors pourquoi, Porsenna, voudriez-vous traiter indignement des filles qui, se voyant négligées par leurs gardes, ou plutôt par leurs ennemis, ont cherché leur sécurité au prix de leurs vies ? On pourrait me dire que mes arguments sont justes et que nous n'avons pas eu tort de faire cela, mais qu'il semble ensuite que nos parents n'ont pas pris la bonne décision en nous renvoyant. Pourtant, cette idée n'est pas justifiée, et je vais l'expliquer en quelques mots. Je vous ai déjà dit que c'est l'honneur qui a motivé notre fuite, et c'est ce même honneur qui a provoqué notre retour. En réalité, ce sont nos pères qui vous ont donné leur parole, ce sont eux qui nous ont offertes en otages, ce sont eux qui ont négocié avec vous, ce sont eux qui ont convenu des termes de la paix. Il leur revient donc de respecter tout ce qu'ils vous ont promis afin de vous obliger à faire la même chose.

La loyauté les y engage, l'intérêt de la République le demande, l'honneur de la patrie le requiert, leur propre intérêt les y oblige et, en fin de compte, rien ne peut les en dispenser. Car ils savent bien que ces mêmes filles, qui ont méprisé la furie du Tibre par la seule crainte de subir une atteinte à leur personne, mépriseraient encore une fois leur vie plutôt que de commettre quelque chose d'indigne de la fierté romaine. Ainsi, ils tiennent leur parole sans compromettre leur honneur ni celui de leur patrie.

Voilà, Porsenna, quels sont les sentiments de nos parents et les nôtres. À vous ensuite de considérer si vous voulez nous traiter en fugitives, en ennemis ou en Romaines. J'espère néanmoins que vous choisirez la voie la plus juste et la plus favorable. Car sachez que si, en violant le droit des gens, vous nous traitez indignement et rompez la paix que vous avez conclue, vos ambitions n'avanceraient pas plus loin. Ce que Mucius et Coclès ont osé contre vous, mille Romains l'oseraient encore. Ils sont tous nés pour accomplir de grandes choses, ils ont tous une volonté téméraire qui ne recule devant rien, le désespoir ne fait que renforcer leur courage, la peur de la mort leur est étrangère, ils cherchent à vivre avec gloire plutôt qu'à vivre longtemps, leur intérêt personnel ne peut rien contre leur âme, ils font tout pour l'honneur et ne font jamais rien qui puisse le ternir. Voilà, Porsenna, qui sont les Romains, voilà les sentiments qu'ils nous ont enseignés, et voilà enfin ce qui a motivé notre fuite et notre retour. Il est vrai qu'au début, j'ai éprouvé une grande réticence à revenir sous la puissance d'un prince que je considérais jusqu'ici comme le protecteur des Tarquins et l'ennemi de Rome. Mais en y réfléchissant avec un esprit plus calme, cette dernière qualité a commencé à me donner une meilleure impression de vous, Porsenna.

Oui, j'ai réalisé qu'il fallait une grande audace et une grande témérité pour déclarer la guerre à Rome. J'ai ensuite compris que vous êtes digne du rang que vous occupez, car les Romains n'auraient pas conclu la paix avec vous ni accepté votre alliance si vous ne l'étiez pas. Ainsi, après avoir convaincu mes compagnes de quitter votre camp, je les ai également persuadées d'y revenir. « Allons, leur ai-je dit, allons satisfaire la parole donnée par nos parents, confirmer la paix qu'ils ont conclue, et ne considérons plus Porsenna comme le protecteur des Tarquins, mais comme leur plus grand ennemi, puisqu'il les abandonne. Mes compagnes doivent croire que si ce prince n'était pas digne, les Romains ne nous auraient pas remises entre ses mains. Et même s'il n'a pas assez de mérite pour nous traiter comme il se doit, nous en avons toujours assez pour choisir la mort plutôt que de conserver une vie indigne de notre rang. Allons donc, mes compagnes, allons demander à ce prince la récompense de notre fuite. Il est depuis assez longtemps sur le territoire de Rome pour avoir appris qu'il faut aimer et récompenser l'éthique, même chez ses ennemis. Il a bien pardonné à Mucius qui a attenté à sa vie. Il lui sera donc encore plus facile d'oublier notre fuite et de nous accorder la bénédiction de nous renvoyer auprès de nos parents. »

Maintenant, Porsenna, c'est à vous de me dire si j'ai eu raison de convaincre ces filles de faire confiance à votre bonté. Pour ma part, même si je n'avais aucun intérêt personnel en jeu, je vous conseillerais d'agir ainsi. Non seulement il est glorieux pour vous d'avoir pu être l'ennemi des Romains et d'être actuellement leur allié, mais cela le serait encore plus si vous osiez rivaliser avec leur justice. C'est là qu'il est véritablement beau de les vaincre, car cette forme de guerre a ce privilège particulier où les vaincus tout comme les vainqueurs obtiennent toujours beaucoup de dignité. Le simple désir d'être vainqueur dans cette rivalité est plus avantageux que la victoire dans une bataille. Donc, Porsenna, osez commencer ce noble combat, ayez une confiance absolue en la parole des Romains et renvoyez-nous auprès de nos parents. Ils ont tenu leur parole de manière fidèle pour ne pas vous permettre de douter. Mais cela ne vous empêchera pas de faire une belle action si vous nous rendez notre liberté. Car accorder la liberté à des filles romaines, à des filles qui savent mépriser la mort pour éviter la honte, c'est leur donner plus que des royaumes, plus que des empires, et plus que la vie. Cet épisode de l'histoire sera si bénéfique pour vous que votre règne n'aura rien de plus glorieux. Vous gagnerez le cœur de tous les rois, vous aurez moins d'otages dans votre camp, mais plus d'influence à Rome. Ici, nous ne priorisons les dieux que pour notre patrie, mais à Rome, nous leur verserons quotidiennement des offrandes pour votre gloire. Vous deviendrez notre protecteur, et même si nous n'avons pas été esclaves, nous vous estimerons avec les mêmes sentiments que si vous aviez rompu nos chaînes et que vous nous aviez libérées de l'esclavage.

Ne refusez pas, Porsenna, ce glorieux titre de libérateur, car nous sommes prêtes à vous le donner volontiers. Vous pourriez peut-être dire que notre fuite vous a offendu, car nous avons fui par peur en vous considérant comme un prince cruel, barbare et tyrannique. Mais souvenez-vous, Porsenna, que le comportement des femmes doit être scrupuleux et prudent. Elles doivent considérer presque tout le monde comme leur ennemi, et comme l'usage leur interdit les armes, la crainte fait office de prudence. Il vaut mieux qu'elles fuient et meurent un peu trop tôt que d'attendre et de vivre un peu trop longtemps. Nous avons eu une mauvaise opinion de vous simplement parce que nous ne vous connaissions que sous le nom de protecteur de la tyrannie. Actuellement, je déclare que je ne sais pas encore qui vous êtes. Parlez donc, Porsenna, pour que je vous connaisse. Souvenez-vous que vous êtes à la vue de Rome, que tous les Romains sont vos spectateurs, que vous vous adressez à des filles qui sauront toujours vivre ou mourir dans la gloire, que votre renommée attend nos initiatives pour la proclamer à travers le monde, et que les dieux qui vous voient tiennent déjà des couronnes pour les disposer sur votre tête si vous parvenez à surmonter votre ressentiment et à vaincre l'intégrité de nos pères et la nôtre en plaçant votre confiance en eux et en nous accordant notre liberté.

Effet de ce discours

La puissance de cette courageuse fille brilla d'une manière éclatante lorsqu'elle fut couronnée esclave. Porsenna en fut enchanté, il adressa de nombreux compliments à Clélie, et lui rendit la liberté ainsi qu'à ses compagnes. Pour marquer la grandeur de son geste, il lui fit cadeau d'un cheval de guerre, récompense réservée aux vaillants guerriers qui se sont distingués. Il voulait ainsi signifier que cette action surpassait celle de leurs pères. Finalement, il permit à Clélie de choisir parmi les autres otages ceux qu'elle souhaitait libérer. Elle sélectionna tous les jeunes enfants, car ils étaient les plus vulnérables. De cette manière, elle retourna à Rome dans la joie et la magnificence d'une victoire. Elle y fut accueillie avec les mêmes honneurs que lorsqu'elle l'avait quittée. Cette fois-ci, la rigidité romaine céda aux sentiments de la nature et de la raison. Une statue fut érigée en son honneur sur une place publique pour immortaliser la force et l'audace de Clélie et la générosité de Porsenna.

Notes

Clélie est une héroïne des débuts de la République romaine, qui marque la guerre contre Porsenna d'un exploit en 507 av. J.-C. Cette femme rusée est capturée, mais parvient à fuir une première fois en traversant le Tibre, avant d'être réclamée par Porsenna et de survivre à une embuscade lors de sa seconde capture. Cependant, le roi étrusque, pris d'admiration pour son exploit, la congédie et lui permet d'emmener les otages qu'elle veut. Elle choisit les enfants, ainsi que les femmes, afin de leur épargner des atteintes à la pudeur.

Le **Tibre** est un fleuve italien qui se jette dans la mer Tyrrhénienne.

Porsenna est un dirigeant étrusque allié des Tarquins qui prend momentanément le contrôle de Rome à la fin du VI^e siècle av. J.-C. à la suite de la fuite des Tarquins. Il n'est généralement pas considéré comme un roi romain, car il a conclu un accord de paix avec Rome, se détournant par la suite des Tarquins.

Les **Étrusques** sont un peuple qui vit dans le centre de la péninsule italienne.

Les **Tarquins** sont une dynastie étrusque qui domine Rome avant la République. Ils fuient Rome après l'affaire Lucrèce qui cause une révolte.

Lucrèce est l'épouse de Tarquin Collatin, un homme puissant et un proche du roi Tarquin. Après avoir été violée par Sextus Tarquin, le fils du roi, la jeune femme se donne la mort. Cela engendre une révolte et donne lieu à la première République romaine.

Mucius, ou Caius Mucius Scævola, est un jeune héros du début de la République romaine. Pendant le siège de Rome fait par les hommes de Porsenna, il s'introduit dans le camp de celui-ci pour l'assassiner. Il tue un noble richement habillé en le prenant pour le roi et est arrêté et emmené chez Porsenna. Lors de cette entrevue, il se brûle la main en regardant Porsenna fixement et en lui disant : « Vois, vois combien le corps est peu de chose pour ceux qui n'ont en vu que la Gloire. » Puis il dit à Porsenna qu'il y a trois cents autres hommes comme lui prêts à l'assassiner à Rome. Porsenna, impressionné, relâche Mucius, dépose les armes et envoie des ambassadeurs à Rome.

Horatius Cocles est un héros légendaire romain. Il est célèbre pour avoir défendu face aux Étrusques le pont Sublicius donnant accès à la ville de Rome. Après avoir défendu seul le pont pendant que ces camarades le sabotaient, il leur ordonne de le détruire alors qu'il est encore dessus. Il se jette dans le Tibre tout en arme et rejoint ses compagnons à la nage.

Brutus, Lucius Junius Brutus, ou Lucius Iunius Brutus, est le fondateur légendaire de la République romaine et l'un des deux premiers consuls romains pour l'année 509 av. J.-C. Il fait exécuter ses deux fils à la suite d'un complot contre lui.

Dix-huitième discours – Octavie à Octave

Octavie, femme de Marc Antoine

Contexte

Au fur et à mesure que les tensions grandissaient entre Octave et Marc Antoine, et qu'Octave se préparait à reprendre la guerre, il tenta de contraindre sa sœur Octavie à quitter son mari, qui la traitait de manière dégradante. Cependant, Octavie, une femme méritante qui désapprouvait ce conseil, s'y opposa de toutes ses forces et s'exprima approximativement en ces termes à son honorable et cher frère.

Octavie à Octave

S'il te plait, ne me demande pas de quitter la maison d'Antoine et ne me mets pas dans la situation où je devrais te désobéir. Mon honneur auquel je suis attachée m'interdit de commettre l'une de ces fautes. Je sais que c'est l'amitié que tu as pour moi qui te pousse à me donner ce conseil. Il est vrai qu'Antoine détourne son cœur et son affection pour les offrir à Cléopâtre, mais est-il convenable que si l'amour de cette reine incite Antoine à commettre une faute, la jalouse d'Octavie t'incite à en commettre une autre ? Non, ce ne serait pas juste. Réfléchis donc à l'intérêt public et non pas seulement au mien, et songe une fois de plus qu'il serait tout aussi honteux pour Octave et Antoine de déclencher une guerre et de détruire l'Empire par amour pour une femme et par jalouse envers une autre.

Cependant, si vous deviez être jugés de manière égale, tu serais plus coupable qu'Antoine, car il est aveuglé par l'amour et n'est plus en mesure d'entendre raison alors que ma réputation ne devrait pas troubler ton esprit comme elle le fait. L'amour de Cléopâtre a tellement obscurci son jugement qu'il est ébloui et oublie ses propres intérêts. Il n'a pas pensé qu'il me faisait offense en acceptant les cadeaux que je lui ai offerts et en refusant de me voir car il préférait retourner à Alexandrie. Il n'avait pas l'intention de contrarier Octavie, mais de plaire à Cléopâtre. Il craignait que ma présence suscite en lui d'autres sentiments et il reconnaissait qu'il m'aimait encore suffisamment pour ne pas pouvoir supporter ma présence sans confusion ni douleur. Enfin, Octave, il faut avoir pitié de sa faiblesse et de son aveuglement et ne pas le mimer dans sa faute. Les sentiments que l'on veut que je ressente sont encore plus dangereux que ceux qui ont pris possession d'Antoine. Et s'ils passaient de mon cœur au tien, tu agiras sans doute avec plus de violence et d'injustice que lui, car ces sentiments te communiqueraient une part de cette fureur qui leur est propre. Cette offense que j'ai subie n'a pas besoin du sang des Romains pour l'effacer. Déclarer la guerre à Antoine pour moi n'est pas un moyen de reconquérir son affection. Au contraire, cela justifiera sa faute et son infidélité, car il est sûr que je mériterais le traitement que je reçois si, parce qu'il m'a chassée de son cœur, je le bannissais de ma maison et me rangeais du côté de ses ennemis. Je sais que je suis Romaine et que j'ai l'honneur d'être ta sœur. Mais je sais aussi que je suis la femme d'Antoine et que ses intérêts doivent être les miens. Même s'il ne me témoigne pas toute l'affection qu'il devrait, ma propre volonté ne me permet pas de négliger celle que je lui dois. Si j'agissais différemment, ce serait reconnaître Cléopâtre comme légitime épouse d'Antoine et lui céder volontairement un statut qu'elle ne peut pas me retirer aujourd'hui.

Laisse-moi donc enfermer ma douleur et mes larmes dans la demeure de mon mari, de peur qu'en la rendant publique, cette tristesse lui attire de nouveaux ennemis. Laisse-moi dissimuler ma peine et ma rancœur. Et s'il est vrai que mes intérêts sont les tiens, comme tu me l'as toujours montré, aide-moi à excuser Antoine auprès du Sénat. Dis-leur que cet amour est trop violent pour durer longtemps, que comme Jules César a eu assez de force pour oublier les charmes de cette belle Égyptienne, Antoine atteint des mêmes sentiments aura assez de courage pour rompre cet enchantement. Mais fais en sorte que cet amour ne soit pas le début d'une guerre. Souviens-toi de cette journée où mes larmes ont fait tomber les armes des mains de deux des plus grands généraux qui n'aient jamais existé. Tu étais alors entouré de tes légions, ton armée se préparait déjà à combattre, les trois cents voiles qu'Antoine menait étaient visibles par tes troupes. On pouvait déjà observer chez les deux camps cette ardeur que la vue des ennemis suscite avant la bataille. Le désir de vaincre habitait le cœur de tous les soldats, ils pensaient déjà à la richesse du butin.

On voyait des aigles contre des aigles, des Romains contre des Romains, des citoyens contre des citoyens, des amis contre des amis, des parents contre des parents. Au bout du compte, la bataille de Pharsale m'aurait effrayée tout autant que ce que j'avais devant les yeux.

Cependant, même si Antoine semblait être l'agresseur car il venait t'attaquer, mes larmes, mes arguments et mes prières ont surmonté ta rancœur. Tu as embrassé Antoine au lieu de le combattre, tu l'as accueilli en tant que mari de ta sœur et non comme ton ennemi. Les deux puissantes armées que vous aviez levées pour vous détruire n'ont servi qu'à témoigner de votre amitié. Car tu n'as pas oublié qu'Antoine t'a donné cent galères et vingt brigantins, et que tu lui as également accordé deux légions. De plus, tu m'as encore offert mille de tes meilleurs soldats pour lui. Penses-tu que cette première victoire ne puisse pas en prédir une seconde ? Tu m'aimes autant aujourd'hui que tu m'aimais en ce temps-là. Tu n'as pas ressenti de colère en voyant ton ennemi. Aujourd'hui, tu n'as pas de légions qui t'entourent, te pressant de donner une nouvelle occasion à leur courage. Tu es seul, désarmé et je suis malheureuse et affligée. Mes larmes, mes raisons et mes prières doivent être plus puissantes sur toi qu'elles l'ont été en cette journée de réconciliation puisque ici il ne s'agit que de mes intérêts et non de ton honneur. Il est plus facile d'éviter de s'armer plutôt que de se forcer à se désarmer. Il t'est donc plus facile de ne pas commencer la guerre maintenant que d'avoir fait la paix avec Antoine à l'époque. Il faut combattre la passion d'Antoine, et non sa personne. Je dois supporter sa fragilité sans me plaindre, je dois préserver mon cœur même s'il me vole le sien, je dois avoir de la compassion pour sa faiblesse, je dois avoir du respect pour lui-même s'il ne me témoigne que du mépris. Je dois rester dans sa demeure tant qu'il m'y tolère. Finalement, je dois m'opposer à toi chaque fois que tu voudras me demander de faire des choses qui pourraient être honteuses pour moi.

Si Antoine cherchait à me convaincre de te détruire, je m'opposerais à lui de la même manière que je m'oppose à toi. Avec les mêmes armes avec lesquelles je te combats maintenant, je combattrais son injustice et son obstination. Oui, je resterai toujours la sœur d'Octave et la femme d'Antoine et, quelle que soit la volonté du destin, je ne ferai jamais rien d'indigne de ces deux statuts. Pardonne-moi si je te dis que je ne quitterai pas la demeure de mon mari à moins qu'il ne me le demande. Et même s'il arrivait que l'amour de Cléopâtre le pousse à un tel abus qu'il réclame mon départ, je l'abandonnerai en versant le moins de larmes possible, de peur que la compassion que l'on aurait pour moi n'accentue la haine qu'on aurait pour lui. Voilà quels sont les sentiments d'Octavie, aujourd'hui et pour toujours. Et en parlant honnêtement, Antoine n'est pas un homme ordinaire. Les grandes qualités qu'il a en lui méritent que l'on excuse sa faiblesse, et les belles choses qu'il a accomplies à la guerre doivent recevoir de tous les hommes de l'indulgence malgré ce que l'amour l'incite à faire.

L'affection permanente de Jules César envers lui devrait t'obliger à ne pas le juger, car étant son fils adoptif et son légitime successeur, il semble que tu dois hériter de ses sentiments, de ses amis ainsi que de ses richesses. Antoine a combattu pour Jules César, donc il a combattu pour toi. Tu dois le récompenser pour tout ce qu'il a fait pour lui, car parmi toutes les dettes de César, les plus justes à payer sont les bons services que ses amis lui ont rendus. Souviens-toi de ce qu'Antoine a fait pour cet homme remarquable : c'est lui qui s'est vaillamment opposé à la révolte de Pompée lorsque ce dernier exigeait de César qu'il dépose, seul, les armes. Il a parlé avec ardeur lors de cette rencontre et n'a pas craint de s'exposer à des attaques, mais il a été traité indignement après cette intervention et contraint de se déguiser en esclave pour trouver refuge dans le camp de César. Ce qu'Antoine a accompli à cette époque, il l'a également fait lors de nombreuses autres situations tout aussi importantes. Il a payé de son sang et de sa personne l'amitié qu'il portait à César.

Plus d'une fois, il a rallié ses troupes, les a amenées au combat et les a rendues victorieuses alors qu'elles étaient sur le point d'être vaincues. On l'a vu à la bataille de Pharsale, où il commandait la pointe droite de l'armée de César, se battant pour sa gloire et exposant sa vie pour protéger son pouvoir, qui est finalement devenu le tien. En réalité, s'il a combattu pour César de son vivant, il a fait triompher César après sa mort. Sa rhétorique a accompli ce que la vaillance d'un autre n'aurait pu faire, car sans cette ferveur qui l'a poussé à parler, le peuple romain n'aurait pas osé exprimer combien il était touché par le sang de César. Il se serait contenté de verser des larmes et n'aurait pas brûlé les maisons de ses meurtriers. Tu vois qu'en quelque sorte, Antoine a construit l'échelon par lequel tu es parvenu au pouvoir que tu as. Si l'on considère ce qu'il a fait pour César, il est permis de prendre en compte ce qu'il a fait pour la cause commune, contre Cassius et contre Brutus. Tu constateras qu'il les a toujours vaincus et que dans certaines situations où tu n'étais pas en mesure de combattre, il t'était bien avantageux qu'il soit de tes amis, car sans sa vaillance, Cassius et Brutus auraient sans doute remporté une victoire qui aurait changé l'histoire. Je sais bien que depuis ce jour-là, vous n'avez pas toujours été bien ensemble et que cette jalousie qui accompagne ceux qui sont amoureux de la gloire et convoitent la renommée a détérioré votre amitié. Mais cette haine ne devrait pas aveuglément atteindre la personne. Il faut surpasser le courage et la générosité de son ennemi. Il faut s'opposer à lui lorsqu'il tente de nous détruire, mais il ne faut jamais perturber la tranquillité publique pour des raisons personnelles ni commencer une guerre dont l'issue est toujours incertaine pour des raisons insignifiantes. La haine est une passion fourbe et s'il est permis d'en ressentir pour les gens qui détiennent le pouvoir, c'est uniquement pour lutter contre le mal, l'esclavage et l'infamie.

Autrement, si les gens détenant le pouvoir ne combattent pas cette passion et se laissent aveugler, ils seraient sans doute capables de toutes sortes d'injustices.

Pour venger leurs propres blessures, ils ne trouveraient aucune difficulté à violer le droit humain, à oublier l'équité naturelle, à enfreindre les lois les plus justes, à détruire leur patrie et à mépriser le pouvoir des dieux. Voilà le désordre que la haine peut parfois causer même chez les esprits les plus forts. Pour t'empêcher de tomber dans un tel malheur, considère un instant ce que peut entraîner un excès d'amour chez le malheureux Antoine. Penses-tu que la haine te donnerait des sentiments plus justes ? Si j'étais jalouse, penses-tu que tu provoquerais moins de violence ? Si les passions d'Octave, d'Antoine et d'Octavie étaient opposées comme elles le sont aujourd'hui et que la haine prenait le dessus, nous serions capables de détruire le monde entier. Ne t'engage donc pas dans de mauvaises initiatives. Si toutefois tu souhaites te venger d'Antoine, abandonne-le à ses propres pensées et aux charmes de Cléopâtre. Laisse-le en paix conserver cette belle conquête et ne crains pas qu'il s'oppose aux tiennes s'il peut en profiter tranquillement.

Mais rappelle-toi que si tu le frustres, il pourrait te causer beaucoup de peine. Les valeurs d'Antoine ne sont pas mortes, elles sont simplement endormies. Il pourrait peut-être se réveiller en fureur, et sans abandonner la passion qui règne dans son cœur, s'opposer à toi avec toute la rage d'un homme qui se bat pour se défendre et se venger, pour sa gloire et pour conserver sa maîtresse. Ne fais donc pas de cet ami malheureux un ennemi redoutable. Je t'en supplie, ne t'engage jamais dans une guerre où il me serait douloureux d'espérer que tu remportes la victoire. Imagine l'état dans lequel je me trouverais si je vous voyais encore une fois parés au combat, mais avec cette cruelle différence qu'auparavant c'était uniquement par amour pour vous, tandis que cette fois-ci ce serait par amour pour moi. Non, ne venge pas l'injure qui m'est faite et ne cherche pas un remède pire que le mal. Rien que l'idée de voir mon frère et mon mari prêts à se tuer par ma faute me remplit d'effroi. Je ne sais presque plus ce que je dis et dans un tel stress, je suis prête à donner mon sang et ma vie pour préserver la vôtre et celle d'Antoine. Cependant, comme tu ne voudras accepter ni mon sang ni ma vie, alors regarde mes larmes avec compassion, écoute au moins mes revendications et mes plaintes.

C'est par ta volonté que je suis la femme d'Antoine, alors ne me demande pas ensuite de quitter sa maison comme celle de mon ennemi. Rappelle-toi que je suis la mère des enfants d'Antoine et qu'en tant que telle, je ne dois ni les abandonner ni les faire quitter la maison paternelle. Ce serait dire qu'ils ne seraient pas les légitimes successeurs d'Antoine s'ils devaient déserter sa maison. Et ce serait même donner des armes pour me détruire aux détracteurs d'Antoine et aux esclaves de Cléopâtre. Je suis donc déterminée à ne pas agir ainsi. Ma patience durera plus longtemps que l'amour d'Antoine et, quelle que soit la limite qu'il pourra atteindre dans le mépris qu'il me porte, ma décence ira encore plus loin. Oui, quand son affection n'aura aucun retour pour moi, qu'il vivra et mourra dans les bras de Cléopâtre, je verserai des larmes pour sa perte, mais sa mémoire me sera chère. Les enfants de Fulvie et de Cléopâtre deviendront les miens. Je prendrai soin de leur éducation et de leur destin.

Et tant qu'Octavie sera en vie, elle continuera toujours à fournir de nouvelles preuves de sa persévérance. Puisque je suis d'un sexe auquel la vaillance est interdite, il faut au moins que la patience me soit permise et que ce sentiment serve de courage. Parfois, il y a autant d'honneur à supporter le malheur qu'à combattre ses ennemis.

Ne t'oppose donc pas à la victoire que je veux remporter sur moi-même, et pour la rendre plus glorieuse, permets-moi de t'outrepasser. Ne t'expose pas à être vaincu par Antoine, mais laisse-toi vaincre par Octavie. Cependant, comme je vois dans tes yeux que tu n'es pas encore disposé à céder à mes larmes et à mes prières, j'attendrai ta décision dans la maison de mon mari, car c'est le seul endroit où je puisse demeurer avec honneur tant qu'Antoine y consentira. Je t'assure que, comme je n'ai aucune parole contre Antoine lorsque je suis dans ton palais, je n'en aurai pas non plus contre toi lorsque je serai dans la maison d'Antoine.

Effet de ce discours

Cette femme belle et vertueuse obtint de l'amitié d'Octave tout ce qu'elle demandait : il lui permit de rester dans la maison de son mari tant que cela était convenable. Cependant, cette situation ne perdura pas, car Antoine fut injuste envers elle et afficha trop de passion à l'égard de Cléopâtre. Il ordonna en effet à Octavie de partir. Elle le fit avec la même modestie qu'elle avait toujours montrée. Malgré toutes les misères qui accablèrent cette malheureuse, aussi bien de son vivant qu'après sa mort, elle resta fidèle à ce qu'elle était, c'est-à-dire un exemple glorieux et rare de l'amitié conjugale.

Notes

Octavie la Jeune, ou simplement Octavie, est la sœur du premier empereur romain, Auguste, dit Octave. Elle est la nièce de Jules César et épouse Marc Antoine pour cimenter les relations instables qu'il y a entre Octave et Marc Antoine à la suite de la paix de Brindes. Après que Marc Antoine l'a délaissée pour Cléopâtre, elle entreprend une expédition pour aller le retrouver en Égypte, mais Marc Antoine lui dit de rebrousser chemin, ce qu'elle fait.

Le **pacte de Brindes** est conclu entre Octave et Marc Antoine en septembre 40 av. J.-C. Antoine est reconnu maître de l'Orient et Octave de l'Occident, tandis que Lépide reste maître de l'Afrique.

Marc Antoine est un homme politique et un militaire romain. Après son mariage avec Octavie, il vit à Rome. À la suite de différentes guerres qu'il entreprend contre les Parthes, peuple iranien, il fait une alliance avec la reine d'Égypte, Cléopâtre, et reste par la suite en Égypte avec elle, délaissant Octavie et ses enfants.

Octave est le premier empereur romain. Après des tensions politiques, il poursuit Marc Antoine jusqu'en Égypte. C'est l'héritier de César et, après son assassinat, il prend sa place.

Jules César, aussi appelé simplement César, est un général, un homme d'État et un écrivain romain. C'est également un amant de Cléopâtre.

Cléopâtre VII Philopator est une reine d'Égypte antique de la dynastie lagide née vers 69 av. J.-C. et morte le 12 août 30 av. J.-C. Elle est connue pour avoir été la compagne de Jules César puis de Marc Antoine.

La bataille de Pharsale est un affrontement se déroulant en Thessalie, près de la ville du même nom, au début de l'été 48 av. J.-C., au cours de la guerre civile romaine.

Brutus, né vers 85 av. J.-C. à Rome et mort le 23 octobre 42 av. J.-C. à Philippi, est un sénateur romain, un juriste et un philosophe de la fin de la République romaine. C'est le fils de Servilia, la maîtresse de Jules César auquel il porte le dernier coup en le poignardant le 15 mars 44 av. J.-C. Il est poursuivi par Marc Antoine après ce crime.

Cassius, né vers 87-86 av. J.-C. et mort début octobre 42 av. J.-C. à la première bataille de Philippi, est un homme politique et un général de la fin de la République romaine. Il est l'un des assassins de César et est poursuivi par Marc Antoine.

Fulvia est une aristocrate romaine qui vit pendant la République romaine tardive. Elle est mariée à Marc Antoine et lui donne deux fils.

Dix-neuvième discours – Agrippine au peuple romain

Agrippine, femme de Germanicus

Contexte

Après la mort de Germanicus, sa femme Agrippine rapporta ses cendres à Rome pour les déposer dans le tombeau d'Octave. Tout le peuple l'accueillit avec tristesse, témoignant ainsi qu'il pleurait plus la perte de Germanicus qu'il redoutait la malveillance de Tibère. Cette femme, dont l'esprit impérieux et audacieux ne savait pas dissimuler ses sentiments, ne le fit pas non plus pendant cet événement. Au contraire, laissant sa douleur s'exprimer comme le permettait sa nature, elle s'adressa ainsi au peuple romain qui l'écoutait.

Agrippine au peuple romain

Germanicus, le petit-fils d'Octave et d'Antoine, Germanicus, la terreur de l'Allemagne et l'amour des Romains, Germanicus, en qui tous les mérites brillaient, Germanicus, dont toutes les actions ont été glorieuses, Germanicus, l'époux de la malheureuse Agrippine, petite-fille d'Octave, enfin Germanicus, le plus beau, le plus vaillant, le plus modeste, le plus équitable et le plus accompli des hommes qui ait jamais existé, n'est plus qu'un tas de cendres. Et cette urne renferme celui dont la valeur aurait pu conquérir le monde entier si l'on avait permis qu'il vive plus longtemps.

Oui, Romains, voici votre Germanicus, dans un état où il a besoin de vous pour vivre éternellement. Le voilà également incapable de vous servir et de se venger de ses ennemis et des vôtres. Le voilà dans l'impossibilité de susciter davantage la jalousie envers son intégrité. Les moindres détails de sa vie sont si glorieux que la calomnie elle-même ne peut y trouver quoi que ce soit à redire. Alors, pleurez, Romains, notre malheur commun, car si j'ai perdu un époux, vous avez perdu votre protecteur. Regardez autour de cette urne, les six enfants de Germanicus, tous couverts de larmes. Ayez pitié de leur jeunesse et de leur malheur, et craignez avec moi que leur père, en les abandonnant, n'ait emporté avec lui toute leur moralité. Si sa vie avait été aussi longue qu'elle aurait dû raisonnablement l'être, son exemple aurait toujours porté leur instinct vers le bien. Mais aujourd'hui, dans l'état des choses et tel qu'il est, qui sera en mesure de les instruire, de les corriger ? Qui les mènera à la guerre ? Qui fera en sorte qu'ils haïssent la perversité et aiment l'éthique ? Je ne doute pas que Tibère n'aura jamais les mêmes sentiments pour eux que leur père avait, car ses sentiments ne changent pas. Cependant, étant donné que l'empereur n'a pas empêché que Germanicus ait des ennemis, des envieux, des persécuteurs et qu'il soit mort empoisonné, il est possible que les actions qu'il fera pour leur éducation leur soient totalement inutiles. Que le ciel fasse que tout ce que je redoute pour Caligula n'arrive pas. Amis Romains, laissons le futur entre les mains des dieux et concentrons-nous sur les malheurs qui nous peinent. Ces malheurs sont si grands qu'ils méritent toutes nos larmes. Versez-les toutes pour mon cher Germanicus, et souvenez-vous qu'il était du sang des Jules César, des Antoine, des Marcellus et des Octave. Il est de votre responsabilité, Romains, de pleurer dignement sa mort et de célébrer sa mémoire. Et pour témoigner l'estime que vous aviez pour lui, haïssez ceux qui l'ont haï, détestez ses envieux, ses ennemis et ses bourreaux. Ne craignez pas de parler de la lâcheté de Piso ou de la prétention de Plancina. Faites savoir sans crainte que ces corps trouvés hors des tombeaux, ces malédictions faites contre Germanicus, son nom gravé sur des plaques de plomb et toutes ces histoires d'enchantements et maléfices dont nous avons connaissance sont des preuves évidentes qu'on a attenté à sa vie.

Proclamez que le poison a accompli ce que les charmes n'ont pas pu faire, et ne craignez pas d'être punis pour ce crime. La mort de Germanicus a procuré tant de joie à ceux qui l'ont causée qu'ils ne seront pas d'humeur à se soucier de votre tristesse ou de vos discours pendant longtemps. Leur victoire sur l'homme le plus vaillant qui ait jamais existé les rend suffisamment vaniteux pour négliger vos sentiments et les pensées que vous avez sur cette affaire. Je crois même qu'ils sont assez aveuglés par leur désir de gloire qu'ils acceptent que la postérité sache qu'ils ont causé la mort de Germanicus. Ils convoitent davantage la réputation de grands politiciens que celle d'hommes honorables. Tant qu'on dira qu'ils ont réussi à éliminer ceux qui auraient pu s'opposer à leur autorité, ils se fichent d'être considérés comme cruels, dénaturés, infidèles, malfaisants et sanguinaires. Leur priorité est de maintenir leur autorité, même s'ils doivent utiliser des méthodes brutales pour y parvenir. Traître Piso et lâches ennemis de Germanicus, on saura que vous avez dominé, on saura que vous l'avez tué, on saura que vous avez violé tous les droits humains, on saura que vous n'avez pas respecté le plus honorable sang parmi les Romains, on saura que vous avez éteint cette flamme parce qu'elle éclairait trop la noirceur de votre vie, et enfin, on saura que la surabondance de vos crimes et les mérites de Germanicus est la véritable cause de sa mort.

Je ne vais pas vous rappeler tous les ennemis de Germanicus. La crainte ne m'empêche pas de les nommer, car la crainte m'est inconnue, mais je sais que vous les connaissez tous. Vous connaissez la raison de leur haine, et aujourd'hui, je ne vois que les malheureuses conséquences de cette hostilité. Mais comment est-il possible d'avoir pu haïr Germanicus ? Qu'a-t-il fait dans sa vie pour mériter de tels ennemis ? Prenons le temps d'être un jury équitable et voyons s'il a pu mériter le supplice qu'il a enduré. Tout d'abord, en ce qui concerne l'orgueil qu'il aurait pu avoir, aucun homme n'en a jamais été aussi éloigné. La terre entière a pu constater que plus il avait de raisons de mériter l'Empire, plus il montrait d'affection envers Tibère et s'éloignait du chemin qui aurait pu le mener au trône. Que les dieux m'entendent, il aurait dû suivre mes conseils plutôt que ses propres sentiments ! C'est lui qui a insisté sur le serment de fidélité des Belges, une nation voisine de l'Allemagne. C'est lui qui a apaisé la révolte des légions et qui, plutôt que d'accepter leurs offres de le suivre partout, a préféré se transpercer le cœur d'un coup de poignard. Voilà, Romains, ce que Germanicus a fait pour Tibère. Il a voulu mourir pour lui. Et, ironiquement, d'une autre manière et avec d'autres sentiments, n'a-t-il pas obtenu ce qu'il souhaitait ? Quoi qu'il en soit, ne nous attardons pas sur un discours si funeste. Rappelons-nous que Germanicus m'a sommée en mourant de perdre un peu de cette fierté que m'inspirent l'innocence et le sang de ma famille. Disons simplement, sans mentir, que l'on peut affirmer que Germanicus a préservé l'Empire pour Tibère, car c'est lui qui a rétabli l'ordre et la discipline après la révolte militaire dans la plupart des légions, sans lesquelles les empereurs ne peuvent exercer leur puissance.

Le désordre était immense, les plaintes contre Tibère si injustes, les demandes des soldats si insolentes, leur comportement marqué de tant de violence que Germanicus a été constraint de me faire sortir du camp de peur que je ne subisse une offense. Cependant, j'ai fait tout mon possible pour ne pas me séparer de lui, car la crainte n'a pas de place dans le cœur d'Agrippine, et aucune puissance humaine ne peut l'obliger à se taire ou à parler, à moins que cela ne lui plaise et que la raison ne le dicte. Germanicus a non seulement apaisé la rébellion des soldats, mais il a aussi fait en sorte que ces mêmes soldats, qui ne reconnaissaient plus de chef, qui ne suivaient que leurs caprices, qui n'écoutaient que leur fureur et qui s'armaient uniquement pour s'opposer aux volontés de l'empereur, se rallient sous leurs étendards, retrouvent leur capacité à raisonner, obéissent aux ordres de Germanicus et prennent les armes pour le suivre avec ardeur dans tous les périls auxquels il s'exposait, et d'où il sortait victorieux.

C'est avec ces mêmes soldats qu'il a vengé la défaite de Varus, qu'il a repris l'aigle de la dix-neuvième légion, qu'il a traversé les terres des Bructères, qu'il a entièrement ravagé tout ce qui se trouvait entre les rivières de l'Amisia et de la Lippe. Frustré de démontrer sa valeur uniquement au combat, il l'a également prouvée avec son affection. En arrivant au même endroit où Varus a été vaincu et où l'on voit encore un nombre infini d'ossements blanchissant, dispersés dans les plaines ou amoncelés en grands tas qui témoignent de la chronologie du combat, où l'on voit encore des javelots brisés et de nombreuses autres armes fracassées, des têtes de chevaux attachées aux arbres, des autels où les barbares ont sacrifié les officiers et les généraux, et où ceux qui ont échappé à la mort montrent les endroits où les chefs ont reçu le coup fatal, où Varus a reçu ses premières blessures, et où peu de temps après, il s'est donné la mort de sa propre main, Germanicus, a été submergé par la tristesse et la compassion. Il a éclaté en sanglots, abandonnant son âme à la douleur. Il a incité les soldats à rendre les derniers hommages à ces malheureux, dont certains étaient leurs parents et leurs amis. Il a laissé la place à la tristesse dans leurs coeurs pour les exhorter ensuite avec plus d'ardeur à la vengeance. De sa propre main, il a allumé le premier feu sur la tombe érigée en l'honneur de ces nécessiteux. Cependant, Tibère n'a pas donné son approbation à cette action. Il ne comprenait pas qu'on puisse être vaillant et sensible en même temps, qu'on puisse donner une sépulture à ses amis et vaincre ses ennemis. Il considérait l'affection comme un sentiment indigne d'un grand courage. Il aurait voulu que Germanicus passe outre ces montagnes de morts sans se souvenir qu'ils avaient été des Romains comme lui, qu'ils avaient combattu comme il allait combattre, que les mêmes ennemis les attendaient, que pour mériter la victoire sur ceux qui les avaient vaincus, il fallait devenir favorable aux dieux et nourrir dans l'âme de ses soldats le désir de se venger afin d'attiser leur vigueur au combat et de remporter la bataille. Mais les principes de Tibère et ceux de Germanicus étaient bien différents, ce qui les a conduits sur des chemins bien distincts. Tibère règne et Germanicus est mort.

Rendons-lui au moins les mêmes honneurs qu'il a rendus aux soldats de Varus. Puisqu'il a eu assez de cœur pour venger leur mort, soyons au moins assez cléments pour pleurer la sienne. Mais ne le laissons pas plus longtemps au milieu de cette affreuse campagne jonchée de cadavres. Regardons-le dans ses conquêtes, voyons comment le vaillant Arminius n'a pas osé l'affronter et admirons son adresse, sa conduite et son courage lorsqu'il a poursuivi et vaincu un ennemi si puissant. En faisant cela, Germanicus a veillé à allier la prudence au courage. Surprenant les Chattes lorsqu'ils s'y attendaient le moins, il a ravagé tout leur pays, prenant la ville de Mattium, la capitale de la province, y mettant le feu, y faisant un grand nombre de prisonniers, semant la terreur partout avant de reprendre le chemin du Rhin sans que l'ennemi ose le suivre. Ensuite, il est venu au secours de son allié Ségeste, qui était assiégé par les membres de sa propre nation pour renforcer Arminius. À l'arrivée de Germanicus, Arminius semblait plutôt fuir que se retirer, mais ce n'était qu'une ruse pour que Germanicus arrive dans une embuscade.

Heureusement, il a échappé à toutes les embuscades qui avaient été préparées contre sa vie. Il a prouvé sa valeur lors de ces péripéties. Voyant que les Germains qui lui étaient alliés se dirigeaient vers un marais très avantageux pour les ennemis, il a fait avancer toutes les légions romaines en formation de bataille, ce qui a semé la terreur parmi les troupes d'Arminius et assuré la confiance parmi les nôtres. Le succès de Germanicus s'est également reflété sur son lieutenant Caecina, car il a surmonté toutes les difficultés qu'il a rencontrées, et combattu avec gloire les troupes d'Ingiomer et celles d'Arminius. Les armées romaines n'ont finalement été que victorieuses lors de ces rencontres et si ces victoires n'avaient pas déteint sur la gloire de Germanicus, il aurait été moins exposé aux suspicitions de l'empereur. J'ai même entendu dire que j'avais contribué en quelque sorte à sa perte, car on a cru que sa valeur était aussi contagieuse que le mal en ce siècle et qu'il m'en avait transmis une part. On a pensé que puisqu'il m'avait rendue courageuse, il ferait des héros de tous les soldats qui combattaient pour lui. Mais ceux qui ont pensé cela ont oublié que je suis du sang d'Octave et que Germanicus a eu plus de difficultés à contenir mon courage qu'à le stimuler.

De plus, il est vrai que lorsque des rumeurs ont circulé selon lesquelles l'armée romaine avait déserté et que les ennemis venaient ravager les Gaules, j'ai empêché certains qui étaient trop effrayés par cette fausse nouvelle de rompre le pont qui traversait le Rhin et j'ai en quelque sorte sauvé les légions romaines. Je n'ai rien fait qui aurait dû susciter des doutes. En effet, quand les légions sont revenues, je me suis tenue à l'extrémité du pont pour remercier les soldats, encourager certains, assister d'autres, consoler les blessés et faire tout ce que la compassion et la générosité me commandaient en faveur de ceux qui venaient de combattre pour leur pays, la sécurité de Tibère et la gloire de Germanicus. On aurait plutôt dû me remercier pour cette action que me considérer comme une ennemie.

L'amitié que les légions avaient pour Agrippine et Germanicus n'a servi qu'aux intérêts de leurs ennemis, les dirigeants de Rome. Car même si Germanicus savait aussi bien que moi qu'il y avait à son égard des sentiments illégitimes, il se servait de cette amitié des légions pour les engager dans ses campagnes qui n'avaient pour objectif que la gloire de ceux qui ne l'aimaient pas. C'est vrai qu'il s'est montré insistant dans la guerre en Germanie, mais c'était seulement parce qu'il croyait que c'était nécessaire pour le bien de Rome, comme l'ont démontré par la suite les événements. Après les derniers efforts d'Arminius et d'Ingiomer pour lever une armée capable de vaincre celle de Germanicus, après avoir utilisé toute la ruse dont les capitaines avisés se servent, et après avoir tiré parti de tous les avantages que la connaissance des lieux lui offrait, Germanicus a remporté autant de victoires qu'il a livré de batailles.

On n'a jamais vu des ennemis se défendre avec autant d'acharnement. Parfois, ils paraissaient fuir seulement pour revenir combattre avec plus de détermination. La défaite de leurs troupes ne faisait qu'augmenter leur courage. Plus ils semblaient proches de la défaite, plus ils s'efforçaient de se mettre en position de combat. On raconte que la valeur de ces soldats germaniques tués se transmettait à l'âme de leurs compagnons pour venger leur mort. Ainsi, Germanicus mérite une grande renommée pour avoir vaincu de tels ennemis. Parmi les objets que l'on a trouvés dans le butin après l'une des batailles remportées, on a découvert de nombreuses chaînes que l'ennemi avait préparées pour enchaîner les soldats romains en tant que prisonniers, car ils avaient la certitude de remporter la victoire. Cependant, après que Germanicus eut vengé la mort de Varus et la perte de ses légions, retrouvé les enseignes perdues et semé la terreur parmi tous les barbares grâce à sa valeur et à son commandement, qu'a-t-il fait pour son intérêt personnel ? Qu'a-t-il fait pour sa gloire ? Devrais-je le dire, Romains ? Oui, disons-le pour son honneur et pour la honte de ses ennemis. Il a fait ériger un trophée magnifique avec une inscription simple indiquant que l'armée de Tibère avait dédié ces monuments à Mars, Jupiter et Octave pour la victoire qu'elle avait remportée contre les nations qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe.

Et tout cela, Romains, sans parler de lui, sans demander plus de mérite que le plus modeste soldat de l'armée qu'il commandait. Je ne vous raconterai pas en détail toutes les choses que Germanicus a accomplies, car l'histoire romaine vous les a déjà apprises, et la haine que certains ont nourrie à son égard devrait suffisamment vous montrer qu'il est digne de votre amitié. Ensuite, lorsque Tibère a jugé opportun que Germanicus revienne à Rome pour recevoir l'honneur pour cette conquête, ce noble et malheureux homme a bien compris que Tibère commençait à se sentir menacé par sa gloire et qu'il voulait l'éloigner des combats pour qu'il ne devienne pas plus prestigieux qu'il l'était déjà. Cependant, il a obéi. Abandonnant cette guerre inachevée qu'il désirait si utilement terminer pour vous et oubliant toute sa prudence, il a simplement écouté sa bienveillance.

Vous l'avez vu, Romains, traverser Rome avec ses généraux en paradant, mais au même instant où vous versiez des larmes de joie, il y avait peut-être un criminel qui prédisait que vous verseriez bientôt des larmes de douleur sur les cendres de Germanicus. Vous savez aussi qu'on ne l'a pas rappelé chez lui pour lui permettre d'y rester. Au contraire, on l'a envoyé dans un lieu très éloigné, estimant que c'était judicieux, et même nécessaire pour le bien public, ou plutôt pour le bien de quelques individus, de l'exiler de Rome sous un prétexte absurde. Quoi qu'il en soit, Germanicus a fait ce qu'on attendait de lui. Il était aussi habile à remplir les intérêts des princes alliés du peuple romain qu'à combattre ses ennemis. Si le traître Piso et sa femme Plancina n'avaient pas accepté de prendre la responsabilité de son assassinat, il aurait été difficile pour ses ennemis de parvenir à leurs fins. Germanicus était tellement aimé de tous qu'il aurait été difficile pour ceux qui l'ont fait mourir de trouver d'autres alliés. Il connaissait l'opinion que les autres avaient de lui et l'estime qu'il avait acquise ne pouvait être remise en question.

Chaque fois qu'il partait à la guerre, il avait l'habitude d'aller seul la nuit dans le camp, déguisé en simple soldat, pour écouter ce que ces hommes disaient de lui, non pas dans le but de rechercher des compliments sur sa vaillance, mais plutôt afin de s'informer de ses défauts pour s'améliorer. Voilà, Romains, quel homme était Germanicus. Son âme était noble et aimante et, quelle que soit la forme que la mort prenne, il la regardait avec un visage serein. Il a connu la tempête qui a dispersé son armée et fait échouer son navire contre des récifs, sans craindre autre chose que de voir périr les légions romaines. Après ce naufrage, on l'a vu prendre en charge toutes les pertes subies par les soldats qui ont survécu à la tempête. On l'a vu, tant qu'il a vécu, servir ses plus grands ennemis. Et ce qui est le plus étrange et le plus merveilleux, c'est qu'il est mort sans accuser le chef de la conspiration contre sa vie, se contentant de demander à ses amis de punir les complices. Il me semble, Romains, que c'est la moindre chose que l'on puisse accorder aux cendres d'un petit-fils d'Antoine et d'Octave et du mari d'Agrippine.

Oui, Romains, même si Tibère était le chef de cette conspiration, en tant que grand homme politique qu'il est, il devrait éliminer les complices de son crime. Piso et Plancina doivent être sacrifiés pour Germanicus. Même si c'est simplement pour les empêcher de parler et pour apaiser vos larmes, ils doivent perdre la vie. Ceux qui se lancent dans des actions malveillantes ont toujours l'habitude de se débarrasser des exécutants de leurs affreux projets afin de ne pas être soupçonnés. Piso a déjà osé dire à Vibius Marsus, avec une moquerie impertinente qui semble viser une personne que je préfère ne pas nommer par respect, qu'il prétendrait venir à Rome pour se défendre de la mort de Germanicus uniquement lorsque le juge chargé des empoisonnements aurait convoqué tous les coupables et les accusateurs. Oui, Romains, je vous le dis encore, quelle que soit la manière dont Germanicus est mort, Piso doit mourir.

Je fais confiance à la prudence de Tibère et je ne doute pas que Piso sera condamné et que la mort de Germanicus sera vengée d'une manière ou d'une autre. Mais pour obtenir cette satisfaction, utilisez vos larmes et vos prières. Faites résonner partout le nom de Germanicus. Ne confinez pas votre douleur dans le tombeau d'Octave avec ces pitoyables reliques que nous y apportons.

Suivez-moi, Romains. Allons au Sénat demander justice pour Germanicus. Rappelons-leur qu'il serait honteux de ne pas venger la mort d'un homme pour qui des arcs de triomphe ont été dressés, qu'on a vu entrer à Rome dans un char de triomphe et qui est passé parmi toutes les nations, même parmi les barbares, en tant que l'être le plus prestigieux. N'utilisons pas de sorts ou d'enchantements pour vaincre nos ennemis, comme ils en ont utilisé pour tenter de vaincre Germanicus. Ne vengeons pas sa mort avec les mêmes armes qui l'ont causée. Fions-nous à la justice des dieux, à la prudence de Tibère et à l'autorité du Sénat. Ils n'oseraient pas nous refuser la justice que nous réclamons. Soldats qui l'ont suivi, réclamez le sang de Piso pour venger la perte de votre capitaine. Racontez au Sénat les dangers dans lesquels vous l'avez accompagné. Montrez les blessures que vous avez subies lors des combats auxquels il participait. Dites la vérité sur ce dont vous avez été témoins et demandez enfin que la mort du père des légions et de votre général soit vengée. Vous, citoyens qui m'écoutez, exigez avec audace que l'on venge la perte de Germanicus.

Souvenez-vous de ce qu'il était : sa volonté, sa modestie, sa bonté, son courage, sa générosité et sa sagesse. Dites que c'était le modèle sur lequel vous espériez guider la vie et les valeurs de vos enfants pour les empêcher de suivre les mauvais exemples qu'ils voient chaque jour. Dites que vous avez perdu votre soutien, et demandez au moins que l'on venge celui qui vous a été enlevé à travers la mort du traître Piso. Enfin, quiconque entend ma voix, utilisez la vôtre pour réclamer cette vengeance équitable. Faites résonner partout les noms de Jules César, Antoine, Marcellus et Octave pour obtenir ce que vous demandez. Parlez de tombes, d'urnes et de cendres pour susciter la compassion, même dans les coeurs les plus cruels. Ajoutez même quelques menaces aux prières si elles sont inefficaces, et ne négligez rien de ce qui peut perdre Piso, consoler Agrippine et venger Germanicus.

Effet de ce discours

Ce discours eut un impact bénéfique : le Sénat et le peuple romain furent profondément touchés. Des larmes furent versées, des lamentations furent exprimées et la douleur s'empara de tous. On eût dit que toute la gloire de Rome allait reposer dans le tombeau aux côtés des cendres de Germanicus. Chacun salua Agrippine comme l'honneur de la patrie, le dernier lien avec la lignée d'Octave, l'ultime exemple de l'ancienne valeur romaine. Les prières s'élevèrent pour que les dieux préservent sa lignée et la fassent régner, même après la chute totale des coupables.

En fin de compte, l'ardeur du public envers Germanicus et Agrippine fut si intense que Tibère se trouva contraint de livrer Piso à la justice. Cependant, Piso choisit habilement de s'infliger un coup d'épée dans la gorge, entraînant sa mort instantanée.

Notes

Agrippine l'Aînée, née le 23 octobre 14 av. J.-C. à Athènes et morte le 18 octobre 33. à Pandataria en Italie, est une membre éminente de la dynastie julio-claudienne. Elle est la petite-fille d'Octave, la mère de Caligula et la grand-mère de Néron. Elle épouse son cousin Germanicus et voyage avec lui tout au long de sa carrière militaire. À la mort de celui-ci, elle affirme qu'il a été assassiné afin de l'écartier de la ligne de succession de l'Empire, ce qui lui attire les foudres des magistrats et de l'empereur Tibère, qui la fait exiler.

Germanicus, prince issu de la famille impériale julio-claudienne, est un des chefs militaires les plus populaires et sans doute aussi l'un des plus doués de toute l'histoire romaine. Le nom de Germanicus lui est donné en l'honneur de ses nombreuses conquêtes et victoires en Germanie, région de l'Europe centrale. Il est le père de l'empereur Caligula et d'Agrippine la Jeune. Sa mort est controversée : il tombe gravement malade lors d'une campagne ; sur son lit de mort, il fait part de ses soupçons d'avoir été empoisonné. Il est l'ancêtre d'Octave par son père et de Marc Antoine par sa mère. L'un de ces faits d'armes connus est d'avoir refusé que les légionnaires le nomment empereur à la place de Tibère. Pour arrêter la révolte, il aurait menacé de se suicider.

Tibère, né à Rome le 16 novembre 42 av. J.-C. et mort à Misène dans la province de Naples le 16 mars 37, est le deuxième empereur romain de 14 à 37. Il appartient à la dynastie julio-claudienne. C'est le fils de Livia et le père adoptif de Germanicus dont il est soupçonné d'avoir ordonné la mort à Piso.

Caligula, de son nom complet Caius Julius Caesar Augustus Germanicus, né le 31 août 12 à Antium et mort assassiné le 24 janvier 41 à Rome, est le troisième empereur romain. Il règne de 37 à 41, succédant à son père adoptif Tibère. Il est le fils d'Agrippine l'Aînée et de Germanicus.

Marc Antoine est un homme politique et un militaire romain, né le 14 janvier 83 av. J.-C. et mort le 1^{er} août 30 av. J.-C.

Marcellus est un membre de la famille impériale des julio-claudiens. C'est le fils aîné d'Octavie, la sœur d'Octave et de Gaius Claudius Marcellus Minor, qui est consul en 50 av. J.-C.

Jules César, aussi appelé simplement César, est un général, un homme d'État et un écrivain romain. C'est le père adoptif d'Octave.

Octave, qui porte le nom d'Auguste à sa mort le 19 août 14 apr. J.-C. à Nola, est le premier empereur romain, du 16 janvier 27 av. J.-C. au 19 août 14.

Piso est un homme politique des débuts de l'Empire romain. Confident de Tibère, il est envoyé avec Germanicus lors de ses campagnes en Orient. Il est soupçonné d'avoir empoisonné Germanicus sous les ordres de Tibère.

Plancina, morte en l'an 33, est une noble dame romaine qui vit dans les premiers temps de l'Empire romain fondé par Octave. Elle est l'épouse du gouverneur de Syrie, Piso. Le couple est accusé d'avoir empoisonné Germanicus, le neveu et fils adoptif de l'empereur Tibère. D'abord acquittée, elle préfère se suicider lorsque l'affaire repasse en jugement.

Varus est un général et un sénateur romain sous le principat d'Octave. Son nom est principalement associé à la défaite romaine lors de la bataille de Teutobourg en l'an 9, au cours de laquelle trois légions romaines périssent sous sa direction lorsqu'elles sont attaquées par des tribus germaniques menées par Arminius, un prince de la tribu germanique des Chérusques. Varus lui-même se serait suicidé sur le champ de bataille.

Arminius, ou Armenianus, né vers 17 av. J.-C. et mort vers 211, également appelé Hermann le Chérusque en Allemagne, est un chef de guerre de la tribu germanique des Chérusques, connu pour avoir anéanti trois légions romaines et Varus. Il est battu à plusieurs reprises par Germanicus et ses légions.

Les **Chérusques** sont une puissante nation germanique au temps de la Rome antique, établie dans la région de la Weser entre l'Elbe et la forêt de Teutobourg et qui prend une part importante dans la lutte contre la domination romaine en Germanie.

La **bataille de la forêt de Teutobourg** est le nom donné à un affrontement qui se déroule dans la forêt de Teutobourg, en Allemagne actuelle, au cours du mois de septembre de l'an 9.

Les **Bructères** sont un peuple germanique. Ils s'établissent au début de notre ère à Hanovre et en Westphalie en Allemagne. Leur territoire est compris entre la Lippe et les sources de l'Ems et autour de la ville de Soest en Allemagne.

Amisia, à l'embouchure de l'Ems, au débouché d'une voie venant de Coblenze, une ville en Allemagne, est un centre romain construit à des fins commerciales.

La **Lippe** est une rivière d'Allemagne, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Affluent du Rhin, sa longueur est de 255 kilomètres. L'arrondissement de Lippe a autrefois été un État du Saint-Empire romain germanique, il est aujourd'hui un arrondissement de Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Les **Chatte**s, ou Cattes, sont un peuple germanique ancien qui s'est établi au début de l'ère chrétienne dans la région du cours supérieur de la Weser et de l'Eder. Redoutables fantassins, ils donnent naissance à l'actuelle Hesse (Hattes ou Hesse) et à la Franconie au-dessus du Main.

Mattium est l'ancienne capitale ou le principal établissement des Chattes. Son emplacement exact est inconnu. On suppose généralement qu'il se trouve quelque part dans les environs de Fritzlar dans le nord de la Hesse en Allemagne.

Ségeste est un chef de la tribu germanine des Chérusques, et un allié des Romains qui apparaît dans les témoignages des auteurs anciens du fait de ses liens avec Arminius et avec le soulèvement contre Rome.

Caecina, ou Aulus Caecina Severus, né vers 43 av. J.-C. et mort en 21, est un homme politique et un général de l'Empire romain. Il est sous le commandement de Germanicus en Germanie. Au cours de la campagne de 15, il est pris au piège avec ses légions et manque de peu d'être anéanti par une embuscade des Germains, lors de la traversée de la zone marécageuse, dénommée Pontes longi, entre les fleuves Ems et Weser.

Inguiomer, ou Ingomar, est un chef des Chérusques. Il est principalement connu en tant qu'oncle d'Arminius.

L'Elbe est un fleuve d'Europe centrale qui prend sa source en République tchèque dans les monts des Géants et, après un parcours situé en majeure partie en Allemagne, se jette dans la mer du Nord.

Mars est, dans la mythologie romaine, le dieu des guerriers, de la jeunesse et de la violence. C'est un dieu de première importance dans la Rome antique en tant que père de Romulus et Rémus, fondateur et protecteur de la cité.

Jupiter est, dans la mythologie romaine, le dieu romain qui gouverne la terre et le ciel, ainsi que tous les êtres vivants s'y trouvant.

Le **Rhin** est un fleuve international d'Europe centrale et de l'Ouest. Il est la colonne vertébrale de l'Europe rhénane, l'espace économique le plus dynamique d'Europe et l'un des grands lieux de puissance du monde.

Vibius Marsus est un sénateur romain. Il est consul en l'an 17 de notre ère. Il est envoyé pour convoquer Piso à Rome pour son procès.

Vingtième discours – Sappho à Érinna

Sappho, poétesse de Lesbos

Contexte

Vous allez entendre parler de Sappho, dont la réputation a traversé les siècles. Même Platon l'admirait et son image fut gravée comme celle d'une déesse sur la monnaie d'un grand peuple. Nous avons encore une forme de poésie qui porte son nom, les vers saphiques, car c'est elle qui créa cette mesure que des grands hommes de l'Antiquité grecque et romaine attribuèrent à la dixième Muse.

Je profite de cette occasion pour vous encourager à écrire des vers comme elle afin de montrer que les femmes en sont capables et qu'elles ont tort de négliger une occupation aussi agréable. C'est le sujet de ce discours, qui est adressé ici à Érinna, et que je dédie en particulier à la gloire des femmes, de la même manière que je l'ai fait tout au long de ce volume.

Sappho à Érinna

Érinna, il est nécessaire que j'élimine aujourd'hui en toi cette méfiance envers toi-même et cette timidité mal placée qui t'empêchent d'utiliser ton esprit avec son plein potentiel. Mais avant de te parler de ton mérite en particulier, laisse-moi te montrer celui des femmes en général afin que cette compréhension puisse plus facilement te conduire vers l'objectif de mes paroles. Ceux qui affirment que la beauté est un domaine réservé aux femmes, et que les beaux-arts, les belles lettres et toutes les sciences sublimes et compliquées appartiennent uniquement aux hommes, en nous excluant abusivement, sont aussi éloignés de la justice que de la vérité. Si tel était le cas, toutes les femmes naîtraient avec la beauté et tous les hommes auraient de fortes probabilités de devenir savants. Autrement dit, la nature serait injuste dans la distribution de ses trésors. Mais nous constatons tous les jours que la laideur se trouve parmi notre sexe et la stupidité au sein de l'autre.

Si c'était vrai que le charme était le seul avantage que nous recevions du ciel, non seulement toutes les femmes seraient belles, mais je crois même qu'elles le resteraient jusqu'à leur mort, que le temps respecterait chez elles ce qu'il détruit à chaque instant, et étant envoyées sur terre uniquement pour y montrer leur splendeur, elles seraient donc belles aussi longtemps qu'elles y seraient présentes. Il serait vraiment étrange de vivre un siècle en pensant qu'une seule chose pourrait nous rendre remarquables aux yeux des autres, et en ne profitant que des cinq ou six années de la gloire que la beauté peut nous apporter, parmi toutes les années qui nous mènent au tombeau. À la place, il est plus cohérent de jouir de toutes les années de notre vie pour atteindre la gloire et réaliser nos ambitions afin de laisser un héritage significatif. Les éléments que la nature a créés et qui semblent avoir uniquement pour but d'habiller l'univers ne perdent presque jamais la magnificence qu'elle leur a donnée. L'or, les perles et les diamants conservent leur éclat aussi longtemps qu'ils existent, et même le phénix meurt avec sa grâce pour renaître avec elle. Bien sûr, nous disons que la beauté des femmes ne se fane pas comme les roses ou les lys, et que leurs yeux restent éblouissants même après avoir remporté de nombreuses victoires. Mais le temps nous vole nos choses les plus précieuses, notre jeunesse s'en va et notre éclat de charme ne peut résister aux ravages de la maladie et de la vieillesse. Donc nous devons rechercher d'autres avantages dans la vie, car la beauté seule ne fait pas tout. Et pour dire la vérité, la beauté est pour notre sexe ce que la vaillance est pour celui des hommes, mais comme cette qualité ne les empêche pas d'aimer l'étude des lettres, notre avantage ne devrait pas nous empêcher de les apprendre et de les maîtriser.

S'il y a une différence entre les hommes et les femmes, elle doit seulement exister en ce qui concerne la guerre : c'est à l'élégance de ma sœur de conquérir les coeurs, et à la vaillance et à la force des hommes de conquérir des royaumes. La volonté de la nature est si évidente dans ces circonstances qu'on ne peut pas s'y opposer. Je suis d'accord pour laisser prendre des villes, livrer des batailles et diriger des armées à ceux qui sont nés pour cela. Quant aux choses qui nécessitent uniquement l'imagination, la vivacité d'esprit, la mémoire et le jugement, je ne peux pas accepter qu'on nous en prive. Les hommes, qui sont presque tous nos subordonnés ou nos opposants, même lorsque les contraintes qu'ils subissent semblent pesantes, ne remettent pas en cause notre capacité à apprécier la puissance de l'imagination, la vivacité d'esprit ou la mémoire exceptionnelle qui nous caractérisent.

Mais en ce qui concerne le jugement, certains soutiennent injustement qu'ils en ont plus que nous. Toutefois, je pense que la modération et la modestie de notre sexe montrent suffisamment que nous n'en manquons pas. S'il est vrai que nous possédons les avantages de l'imagination, la mémoire ainsi que de meilleures modestie et modération, il est presque impossible que nous ne possédions pas de jugement. Si notre imagination nous présente les choses telles qu'elles le sont, si notre esprit les comprend parfaitement et si notre mémoire nous sert comme il faut, comment notre jugement pourrait-il être erroné ? Lorsque l'imagination est vive, elle est un miroir fidèle de la réalité ; lorsque l'intellect est illuminé, il comprend profondément les choses ; et lorsque la mémoire est grande et cultivée, elle instruit efficacement par l'exemple, et il est impossible que le jugement ne se forme pas. Crois-moi, Érinna, quand la mer est calme, il est difficile de faire naufrage. Même le plus mauvais navigateur peut entrer au port, et nous pouvons esquiver les rochers quand les vagues ne sont pas agitées. De la même manière, quand l'esprit est calme et que nos facultés sont claires, il est plus facile de prendre des décisions sensées et d'éviter les erreurs de jugement. Je ne comprends pas comment ceux qui reconnaissent notre imagination, notre intelligence et notre mémoire peuvent se vanter d'avoir plus de jugement que nous. Comment pourraient-ils penser avec leur imagination qui ne leur montre pas les choses telles qu'elles sont, avec leur raison qui ne connaît pas ces choses et avec leur mémoire qui n'est pas fidèle que leur jugement puisse agir équitablement ?

Non, Érinna, cela n'est pas possible, et pour être plus raisonnable que certains d'entre eux, je dirais qu'il y a parmi eux et parmi nous des personnes qui possèdent à la fois l'imagination, la raison, la mémoire et le jugement. Si j'en avais l'envie, je pourrais démontrer de manière convaincante que notre sexe peut se vanter d'avoir plus de richesse d'esprit que celui des hommes. Car considère, Érinna, cette loi universelle que l'on observe chez tous les animaux qui vivent dans les bois et les cavernes.

Tu verras que ceux qui sont nés avec de la force et du courage sont souvent peu adroits et peu intelligents, tandis que les plus faibles ont souvent un instinct plus puissant et sont plus judicieux et habiles que ceux à qui la nature a donné d'autres avantages. Tu comprends bien que selon cette loi, la nature ayant accordé plus de force et de courage aux hommes qu'aux femmes, elle nous a donné plus d'esprit et de jugement.

Mais encore une fois, Érinna, admettons qu'ils en ont autant que nous à condition qu'ils reconnaissent également que nous en avons autant qu'eux. Tu pourrais me dire que même si j'obtiens le consentement de tous les hommes sur l'admission de notre jugement, je ne pourrais pas encore te persuader que la connaissance des lettres convient à une femme, car par une pratique établie par les hommes, les études nous sont aussi interdites que la guerre. Faire des vers revient au même que livrer des batailles, si nous les écoutons bien. En vérité, il semble que ce qui nous est permis aujourd'hui devrait nous être interdit. Quoi, Érinna, nous avons une imagination brillante, un esprit perspicace, une mémoire avantageuse, un jugement solide, et il nous est permis de les employer uniquement pour boucler nos cheveux et rechercher les ornements qui peuvent ajouter quelque chose à notre beauté ? Non, Érinna, ce serait gâcher inutilement des faveurs que nous avons reçues de la nature. Celles qui sont nées avec des yeux capables de conquérir ne doivent pas se contenter de ces subterfuges pour compléter les charmes de la nature. C'est dévaloriser notre esprit que de le laisser s'adonner toute notre vie à de telles tâches. On pourrait même dire que si les choses étaient ordonnées comme il se doit, l'étude des belles lettres devrait être davantage permise aux femmes qu'aux hommes. Étant donné qu'ils ont la responsabilité de gouverner l'univers, que certains sont rois, d'autres gouverneurs de provinces, certains prêtres et d'autres magistrats, et tous en général maîtres de leurs familles, et par conséquent occupés soit par les affaires publiques, soit par les leurs, ils ont sans doute peu de temps à consacrer à cet art. Ils doivent voler ce temps à leurs obligations, à leurs amis ou à eux-mêmes.

Mais pour nous, notre loisir et notre retraite nous offrent toute la facilité que nous pourrions souhaiter. Nous ne prenons rien au peuple ou à nous-mêmes. Au contraire, nous nous enrichissons sans appauvrir les autres. Nous glorifions notre patrie en devenant nous-mêmes glorieuses, et sans compromettre personne, nous accumulons beaucoup de renommée. Il semble juste, puisque nous laissons l'ascendant aux hommes, qu'ils nous laissent au moins la liberté de connaître toutes les choses dont notre esprit est capable. Le désir du bien et du savoir ne doit pas nous être interdit et le pratiquer n'est pas criminel. Les dieux n'ont rien créé d'inutile dans la nature, chaque chose suit l'ordre qui lui a été donné. Le soleil illumine et réchauffe l'univers, la terre nous offre chaque année des fleurs et des fruits, la mer nous donne toutes ses richesses, les rivières arrosent nos prairies, les bois nous prodiguent leur ombre, et en fin de compte, toutes choses contribuent à la société. Dans ces conditions, pourquoi faut-il que nous soyons les seules rebelles et ingrates envers les dieux ?

Pourquoi veut-on que notre esprit soit employé de façon honteuse ou éternellement inutile ? Quelle moralité peut-il y avoir à mépriser ce qui est honnête ? Quelle cause peut soutenir que ce qui est honnête devienne mauvais et condamnable dès qu'il est en nous ? Ceux qui ont des esclaves les instruisent pour leur confort, et ceux que la nature ou l'usage ont fait qu'ils gouvernent veulent que nous éteignions en nous toutes les lumières que le ciel y a mises, et que nous vivions dans les ténèbres les plus épaisse de l'ignorance. Si c'est pour obtenir plus facilement notre admiration, ils n'atteignent pas leur but, car nous n'admirons pas ce que nous ne connaissons pas. Si leur objectif est de nous rendre plus obéissantes, cela ne montre pas une grande noblesse. Et s'il est vrai qu'ils ont un certain contrôle sur nous, ils n'ont aucune gloire à gouverner des personnes qui manquent d'intelligence et de connaissances, selon eux.

Tu me diras peut-être que tous les hommes ne sont pas si impitoyables envers nous, et que certains consentent à ce que les femmes utilisent leur esprit dans la connaissance des lettres à condition qu'elles ne composent pas elles-mêmes des œuvres. Mais que ceux qui partagent cette opinion se souviennent que si Mercure et Apollon sont de leur sexe, Minerve et les Muses sont du nôtre. Je reconnais qu'ayant reçu autant de dons du ciel que nous en avons, nous ne devons pas nous engager mollement dans cet art. La honte, par exemple, n'est pas de faire des vers, mais d'en faire de mauvais. Si mes poèmes n'avaient pas eu la chance de plaire, je ne les aurais jamais montrés une seconde fois. Cette honte ne nous est pas exclusive, et quiconque fait mal quelque chose qu'il entreprend volontairement mérite sans aucun doute d'être critiqué, quel que soit son sexe. Un mauvais orateur, un mauvais philosophe et un mauvais poète n'acquièrent pas plus de gloire qu'une femme qui exécute mal toutes ces choses. Peu importe le sexe, on mérite d'être critiqué quand on fait mal et on mérite beaucoup d'estime quand on fait bien. Mais pour répondre aux usages et à la déchéance du siècle, laisse toutes ces sciences épineuses à ceux qui aiment chercher la gloire par des chemins difficiles. Je ne veux pas te conduire dans des endroits où tu ne vois rien d'agréable. Je ne veux pas que tu passes toute ta vie dans les recherches fastidieuses de ces secrets inaccessibles. Je ne veux pas que tu emploies tout ton esprit inutilement à savoir où se retirent les vents après avoir causé des naufrages. Et enfin, je ne veux pas que tu emploies le reste de tes jours à philosopher indifféremment.

J'aime ton repos, ta gloire et ta beauté ensemble. Je ne veux pas de ce genre d'études pour toi, celles qui donnent le teint jaune, les yeux creusés, le visage décharné, qui causent des rides sur le front et rendent l'humeur sombre et inquiétante. Je ne veux pas que tu fuies la société et la lumière, mais je veux seulement que tu me suives aux bords du Parnasse. C'est là, Érinna, que je veux te conduire. C'est là que tu vas me surpasser dès que tu y seras arrivée. C'est là que tu vas acquérir une beauté que le temps, les années, les modes, la vieillesse et même la mort ne pourront te voler. Et c'est enfin là que tu comprendras parfaitement que notre sexe est capable de tout ce qu'il entreprend.

Tu me diras peut-être que je ne tiens pas parole en voulant te porter à la poésie, car dans les descriptions que l'on fait des poètes, il semble que la beauté ne peut pas coexister avec leurs grimaces. Érinna, sache que c'est une idée fausse propagée par les hommes voulant faire croire que la poésie, étant divine, hante ceux qui la pratiquent, tout comme les divinations troublent ceux qui les délivrent. En réalité, la poésie n'est pas une source de trouble pour ceux qui l'exercent, mais plutôt une forme d'expression artistique inspirée et enrichissante. Mais même si c'était le cas, ton regard n'en serait pas moins clair, car lorsque la divination est prononcée, le prêtre retrouve sa tranquillité. Et dès que tu auras posé la plume, tu retrouveras tes premiers attraits.

De plus, je ne pense pas que tu remplisses ton esprit de si sombres images, car je ne vois pas quelque chose de sombre dans tes yeux. Tu seras maîtresse absolue des thèmes que tu voudras traiter, et parmi tant de beautés présentes dans la nature, tu pourras choisir celle qui touchera le plus ton désir. La description d'un bois ou d'une fontaine, les plaintes d'un amant et d'une maîtresse, ou les compliments d'un mérite te fourniront suffisamment de sujets pour mettre en valeur les talents que le ciel t'a donnés. Tu es née avec des avantages si grands que tu serais égoïste si tu ne savais pas en faire bon usage. Tu me demanderas s'il n'est pas assez méritant pour une belle femme que tous les beaux esprits de son temps composent des vers pour elle sans qu'elle ait besoin de faire elle-même son éloge. Tu me demanderas si sa gloire n'est pas meilleure de cette manière que de l'autre. Mais je te répondrai que, quel que soit l'éloge que l'on puisse te donner, il serait plus glorieux pour toi d'avoir écrit des textes pour tous les célèbres personnages de ton siècle, car si tu le fais bien, c'est comme s'ils les avaient tous écrits pour toi.

Crois-moi, Érinna, il vaut mieux créer l'immortalité des autres plutôt que de la recevoir, et trouver sa propre gloire en soi-même plutôt que de l'attendre des autres. Les descriptions qui seraient faites de toi de cette manière ne passeraient qu'un temps dans la postérité, comme de simples tableaux réalisés pour le plaisir. Alors que si tu écris, on admirera davantage l'imagination de la poëtesse que ta beauté, et en fin de compte, tes poèmes refléteront tellement bien le monde qu'ils seront confondus avec la réalité. En laissant de ta propre main quelques marques de ce que tu es, tu vivras pour toujours avec honneur dans la mémoire de tous les hommes. Ceux de notre époque qui t'auront soutenue passeront alors pour savants, et ceux qui ne l'auront pas fait pour stupides ou envieux. Cependant, je ne te conseille pas de te décrire, de raconter ta beauté, tes mérites et toutes les rares qualités qui sont en toi. Non, je ne veux pas imposer une telle chose à ta modestie. La poésie a bien d'autres priviléges. Tu n'auras pas besoin de parler de toi pour te faire connaître de la postérité. Il te suffit de parler avec élégance, et on te connaîtra amplement. Oui, Érinna, même si tu n'utilises ta plume que pour critiquer le mal de notre époque, on ne manquera pas de t'encourager. Considère donc une fois de plus à quel point la réputation fondée sur la beauté est faible et peu durable.

Parmi ce nombre infini de belles femmes qui ont sans doute vécu dans les siècles précédent le nôtre, nous avons à peine entendu parler de deux ou trois seulement.

Et pourtant, dans ces mêmes siècles, nous voyons la gloire de nombreux hommes solidement attestée par les écrits qu'ils nous ont laissés. Érinna, veille à ce que le temps, la vieillesse et la mort ne t'enlèvent que des roses et ne dérobent pas toute ta beauté. Triomphe de ces ennemis qui menacent toutes les belles choses. Montre-toi capable de soutenir la gloire de la féminité. Fais reconnaître à nos adversaires communs qu'il nous est aussi facile de les vaincre par la force de notre esprit que par la beauté de nos yeux. Dévoile ton jugement en méprisant les stupidités que les coutumes pourraient répandre sur ton initiative. Offre au monde entier les si belles œuvres de ton imagination, les si nobles exploits de ton esprit, les si grands résultats de ta mémoire et les si belles marques de ton jugement. Toi seule as l'avantage de rétablir la gloire de toutes les femmes. Ne néglige donc pas mes paroles, car si tu refuses de me suivre et que tu places toute ta gloire dans ta beauté, tu pleureras de ton vivant la perte de cette beauté. On parlera de toi comme si tu avais vécu à une autre époque, et tu réaliseras alors que j'avais raison de te dire aujourd'hui ce que je pensais déjà exprimer autrefois dans certains de mes vers :

*Les lys, les œillets, les roses,
Leur éclat dans vos yeux se pose,
Mais tout cela s'évanouira,
Et vous, entièrement, on vous oubliera,
À moins que, pour vaincre la Parque et la destinée,
Vous embrassiez l'étude, immortel bouclier.*

Effet de ce discours

On peut dire que ce discours fit son effet car il semble que la destinataire se soit laissée emporter où Sappho le voulait puisqu'un écrit grec nous dit que si Sappho surpassait Érinna en poésie lyrique, Érinna surpassait Sappho en vers hexamètres. Si l'on s'éloigne du sens littéral pour se rapprocher de mes intentions, je serais très fier si je parvenais à vous convaincre que la beauté ne doit pas être l'objet de la gloire, de la même façon que cette belle poétesse persuada à son amie.

Notes

Sappho est une poétesse grecque de l'Antiquité qui vit aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C., à Mytilène sur l'île de Lesbos. Très célèbre durant l'Antiquité, son œuvre poétique ne subsiste plus qu'à l'état de fragments. Elle est connue pour avoir exprimé dans ses écrits son attirance pour d'autres femmes, d'où le terme « saphisme » pour désigner l'homosexualité féminine, tandis que le terme « lesbienne » est dérivé de Lesbos, l'île où elle a vécu.

Érinna, ou Hérinna, est une poétesse de la Grèce antique. On a longtemps cru qu'elle avait vécu autour de 600 av. J.-C., et qu'elle avait été une contemporaine et une amie de Sappho.

Platon, né en 428-427 av. J.-C. et mort en 348-347 av. J.-C. à Athènes, est un philosophe antique de la Grèce classique, contemporain de la démocratie athénienne et des sophistes, orateurs et philosophes, qu'il critique vigoureusement.

Les **vers saphiques** sont des vers de onze syllabes ou d'une strophe dont on attribue l'invention à Sappho.

Mercure est le dieu du commerce dans la mythologie romaine. Assimilé à l'Hermès grec, il devient également le dieu des voleurs, des voyages et le messager des autres dieux. Son nom est parfois assimilé à la poésie.

Apollon est le dieu grec des arts, du chant, de la musique, de la beauté masculine, de la poésie et de la lumière.

Minerve est, dans la mythologie romaine, la déesse de la pensée élevée, de la sagesse, de l'intelligence, des métiers et de ceux qui les pratiquent ainsi que de la guerre comprise sous l'angle de la réflexion stratégique et du savoir-faire tactique par opposition au courage brutal de Mars, dieu de la guerre.

Les Muses sont, dans la mythologie grecque, les neuf filles de Zeus, père des dieux, et de Mnemosyne, déesse de la mémoire, qui présidaient aux arts libéraux : la poésie épique, l'histoire, la poésie lyrique et érotique, la musique, la tragédie et le chant, la rhétorique et l'éloquence, la danse, la comédie et l'astronomie.

Le nom **Parnasse** est, à l'origine, celui d'un massif montagneux de Grèce. Dans la mythologie grecque, ce massif est, comme Delphes, consacré à Apollon et il est considéré comme la montagne des Muses, le lieu sacré des poètes. Le Parnasse, devenu le séjour symbolique des poètes, est finalement assimilé à l'ensemble des poètes, puis à la poésie elle-même.

Les **Parques** sont, dans la mythologie romaine, les divinités maîtresses de la destinée humaine, de la naissance à la mort. Elles sont généralement représentées comme des fileuses mesurant la vie des personnes et tranchant le destin.

La **poésie lyrique** est un genre poétique caractérisé par l'expression de sentiments ou d'émotions liés à des thèmes religieux ou existentiels dans des formes rythmiques permettant le chant ou la déclamation avec accompagnement musical.

Un **vers hexamètre** est un vers composé de six pieds. C'est le vers épique majeur dans la littérature grecque et latine classique, comme dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*.

Édition Itero

Retrouvez prochainement *Les femmes légendaires et leurs discours héroïques* pour vingt autres discours passionnants reprenant les personnages de Polyxène, Didon, Hélène, Alceste, Pénélope, Bradamante, Sophronie et bien d'autre !

Plus d'informations sur <https://editionitero.com/>